This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

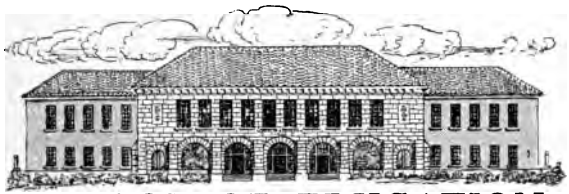
TX 448.73 .A921fw
Augier, Emile,
Fils de Giboyer /
Stanford University Libraries
3 6105 04926 2061

AUGIER

LE FILS DE GIBOYER

EDITED BY B. W. WELLS

ALLYN AND BACON



SCHOOL OF EDUCATION
LIBRARY

TEXTBOOK
COLLECTION

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

The Ça Ira Series of Modern French Plays.

EDITED BY

PROFESSOR BENJAMIN W. WELLS,

UNIVERSITY OF THE SOUTH.

I. **MOI.** By Labiche and Martin.

II. **GRINGOIRE.** By Théodore de Banville; and **L'ÉTÉ DE LA SAINT MARTIN.** By Meilhac and Halévy.

III. **LA QUESTION D'ARGENT.** By Alexandre Dumas, fils.

IV. **LA CAMARADERIE.** By Eugène Scribe.

V. **LE TRÉSOR,** and **LE LUTHIER DE CRÉMONE.** By François Coppée.

VI. **LE FILS DE GIBOYER.** By Émile Augier.

ALLYN AND BACON, Publishers.

172, Tremont Street, BOSTON.

378, Wabash Avenue, CHICAGO.

The Ça Ira Series of Modern French Plays

LE FILS DE GIBOYER

PAR

ÉMILE AUGIER

WITH AN INTRODUCTION AND NOTES BY

BENJAMIN W. WELLS, PH.D. (HARV.)

ALLYN AND BACON

Boston and Chicago

COPYRIGHT, 1897, BY
BENJAMIN W. WELLS.

648119
C

Norwood Press
J. S. Cushing & Co. — Berwick & Smith
Norwood Mass. U.S.A.

INTRODUCTION

Le Fils de Giboyer has been called by the German critic Laube, "a picture of modern French society in its free struggle between a decaying aristocracy, a vain bourgeoisie, and a gifted but unprincipled body of men of literary training." Yet this struggle, he continues, "is never described abstractly, but always with scenic fulness and a growing dramatic interest, spiced with sparkling dialogue." It is probably the strongest play of its author, but to be fully appreciated it must be judged in connection with *Les Effrontés* which preceded, and with *La Contagion* and *Lions et renards* which followed it, for several of its characters reappear in them. This group, however, itself presents but one phase of Augier's dramatic development, which may be briefly reviewed before proceeding to a more detailed study of the comedy before us.

Émile Augier was born in 1820 and died in 1889.[1] He began life as a lawyer, but he says in one of his plays

[1] His dramas in chronological order are: *La Ciguë*, 1844; *Un Homme de bien*, 1845; *L'Aventurière*, 1848; *Gabrielle*, 1849; *Le Joueur de flûte*, 1850; *Diane*, 1852; *La Pierre de touche*, 1852; *Philiberte*, 1853; *Le Gendre de monsieur Poirier*, 1854; Le Mariage

that he found this profession *un triste harnais*, and after some unsuccessful dramatic essays he enrolled himself among the disciples of the then popular Ponsard, and he certainly profited by that dramatist's technical instruction, though it was not till he had emancipated himself from this false classicism that he produced work worthy of remembrance. From *L'Aventurière* in 1848 to *Philiberte* in 1853 his dramas, except for the *Flute Player*, which was almost certainly written earlier, show Augier as the champion "of the average and conventional ethics that knows how to ally the calculation of interest to the language of sentiment," which after all was not such a very bad thing, especially after the literary debauches of romanticism. These plays are essentially domestic comedies, but with *Le Gendre de monsieur Poirier*, which Mr. Brander Matthews does not hesitate to call the finest French comedy since Beaumarchais' *Marriage of Figaro*, Augier entered the field of social

d'Olympe, 1855; *Ceinture dorée*, 1855; *La Jeunesse*, 1858; *Les Lionnes pauvres*, 1858; *Un Beau mariage*, 1859; *Les Effrontés*, 1861; *Le Fils de Giboyer*, 1862; *Maître Guérin*, 1864; *La Contagion*, 1866; *Paul Forestier*, 1868; *Le Postscriptum*, 1869; *Lions et renards*, 1869; *Jean de Thommeray*, 1873; *Madame Caverlet*, 1876; *Les Fourchambault*, 1878. For criticism of Augier see Parigot, *Émile Augier* (Classiques populaires); Lacour, *Trois théâtres;* Doumic, *Portraits d'écrivains;* Sarrazin, *Das moderne Drama der Franzosen;* Brander Matthews, *French Dramatists;* Wells, *Modern French Literature.* A supercilious criticism by Spronck in the *Revue des deux mondes* (Nov. 15, 1895) is more bitter than convincing.

satire, exposing bourgeois ambition and aristocratic vanity with a genial smile. Then as he turned to the more corroding vices that characterize the society of the Second Empire, and in some measure still characterize that of the Third Republic, his satire grew stronger and more bitter. In *Ceinture dorée* his theme is the Stock Exchange and conventional marriage, in *Le Mariage d'Olympe* it is the ill-starred union of a social interloper with a man of noble blood and plebeian instincts. Other phases of French wedded infelicity occupy him in *La Jeunesse*, *Un Beau mariage*, and *Les Lionnes pauvres*. The last is by far the strongest of the group and contains Augier's greatest female character the "cold, cowardly, and perversely selfish" Séraphine.

In *Les Effrontés* Augier turns to wider social questions, to the growth of speculation, the abuses of journalism, and the danger of rearing an educated proletariat who must live by their wits and have not the restraining traditions of social respectability. The central figure of the drama, Vernouillet, has become the type in literature of the scheming speculator and unprincipled journalist. He is helped by Giboyer, a literary pretorian, whose bitter pen is for sale to the highest bidder, and by Marquis d'Auberive, who sees in Vernouillet the most dangerous nightshade blossom of modern democracy, and aristocratically amuses himself, as he says, by fomenting the corruption of the bourgeoisie.

Le Fils de Giboyer

Both Giboyer and the Marquis reappear in *Le Fils de Giboyer*, though the former has become more sympathetic, and is indeed the most popular of all Augier's dramatic creations. In him the dramatist has fixed for all time that phase of Rabelais' Panurge and Beaumarchais' Figaro that was naturally evolved from the French Revclution. Beaumarchais' Barber is still unchanged at heart, but he has risen many steps in the social sphere, thanks to democracy and materialism. Our Giboyer is the precocious son of a porter, who has been sent to Paris to secure the imagined benefits of a higher education, and tells his story in *Les Effrontés* (iii. 4) in a passage that has become almost as famous as Figaro's own autobiography (*Mariage de Figaro*, v. 3). At any rate, all spectators of *Le Fils de Giboyer* knew it, and as it is essential to the understanding of his character I translate it here.

"As long as school-days lasted I lived in luxury. I carried off all the prizes, and the boarding schools competed for your servant as for a living advertisement; so much so that in the upper class I got by competitive examination a private room and permission to smoke. But I soon had to lower my pretensions. My benefactor offered me a place as school-usher at 600 francs, he suppressed the room, the pipe, and the evening leaves of absence. I could not stand that, so I dropped teaching and went in for adventures, full of confidence in my powers, and never suspecting that this high road of education in which our fine society lets so many poor devils enter is a no-thoroughfare. . . . Do you know how I lived, I, who could sustain a thesis like Pico

of Mirandola, 'on all things knowable'? I was by turns an insurance broker, a stenographer, a book-agent, secretary of a conservative deputy whose speeches I wrote for him, and of a scribbling duke whose books I got into shape, tutor for baccalaureate examinations, editor in chief of the *Weekly Jumping-Jack*, living by my wits, borrowing alms, letting slip some illusion and some prejudice with every five-franc piece; I have reached forty with my vest-pocket empty and my body worn down to the soul."

On the collapse of Vernouillet's journal, Giboyer supports himself and his boy, "le Fils de Giboyer," by various experiments which he recounts in this play (i. 7). He knows that he has been false to honor and probity, a victim to the pathetic belief that half-digested learning will be an "open sesame" to success in life. He has cultivated only his wits, and by them he must live. But he is saved from the extreme consequences of his baseness and rescued to our sympathy by a vein of sentiment, Figaro's *penchant à la sensibilité*, which he shows both in his generous though vague and unpractical socialistic aspirations, and in his intense paternal instinct. In his son he thinks to offer to fate an atoning substitute for his own defection. But, as he pathetically says, "honor costs," and he is obliged to earn his son's respectability by the sacrifice of his own. His devotion goes so far that he is willing wholly to efface himself. The son shall never know as father him for whom he must blush. But at the crisis of our drama filial im-

stinct discovers and rewards paternal love. So the touch of nature that makes the world kin, the tie of blood, redeems the vice of a misguided education.

In the relation of Maximilien and Giboyer there is much that suggests the Fantine and Cosette of Hugo's *Misérables*, and still more Triboulet and his daughter in *Le Roi s'amuse*. Giboyer belongs to what Provost-Paradol called "the family of virtuous criminals," the family of Marion de Lorme, of Antony, of the Lady with the Camellias, and their swarming literary progeny. But he is more with them than of them. For while their social tendency had been disintegrating, the central action of this drama is a noble plea for those family bonds that leaven the modern struggle for life. Augier would have us see that it is through the family, through its ties and joys, that the Giboyers of society are to be saved from themselves and society saved from them.

But while this is the central thought of *Le Fils de Giboyer*, the framework in which it is set sparkles everywhere with the brightest wit and the keenest satire, which is naturally directed against hypocrisy and cant and their representatives in France, the legitimist and ultramontane reactionaries; for as a rule it is such men who need to buy wit, and who have to buy conscience in order to get it. Literary bravos have always been able to make the best bargains by ministering to such de-

signs and by exploiting such fears. The various types of this once powerful political party are drawn with admirable skill. There is the old aristocrat, Marquis d'Auberive, shrewd and cynical, Baroness Pfeffers a typical Lady Tartufe, Count d'Outreville, mere clay in the hands of political schemers among whom the faintly sketched La Haute-Sarthe reappears as the Fox in *Lions et renards*. But most interesting of all these is Maréchal, the rich bourgeois whom capital has made a timid conservative till wounded vanity reconverts him into a radical again. Less satisfactory are Maréchal's wife and step-daughter, though it is only just to say that the omission of nine lines, and three verbal changes that seemed called for, have left these essentially minor characters somewhat less significant than Augier made them. By this, however, the drama has suffered no material loss in strength or interest. It still remains a vivid picture of a social struggle that is growing ever fiercer in France, a picture so true to life that this comedy seems likely to be one of the most enduring of our time.

Le Fils de Giboyer was followed by *Maître Guérin*, whose central figure is regarded by a French critic as "the most original and clear-cut character that our comedy has given us since Molière's day." But except for this country lawyer, the drama marks a retrogression that was further accentuated in *Paul Forestier*. Then in La

Contagion and in *Lions et renards*, Augier drew a worthy companion to Séraphine, Poirier, and Giboyer: Estrigaud, the stock-gambling *blagueur*, a modern Mephistopheles, mocking duty and virtue and answering every noble aspiration with a sneer, till at last he pays the homage of imitation to his ultramontane adversary's deft unscrupulousness, and so points the author's moral.

With these comedies Augier reached what economists call the stationary state. Neither *Jean de Thommeray* nor *Madame Caverlet* nor *Les Fourchambault* rise to the height of *Giboyer* nor to *Poirier's* serener air. They are too melodramatic, both in subject and treatment. Their author seems to have sacrificed somewhat of his own individuality to the influence of Dumas *fils*. And yet of all the contemporary dramatists of France, Émile Augier is the profoundest student of character, the man who has in him most of the stuff that makes Molière the greatest writer in France. He is not a poet, and of his dramas in verse one need only say that their merit does not lie in their form. At his best, as in the comedy before us, his style is not studied. It abounds in new words and phrases, in the talk of the boulevard and of the boudoir. But even if at times, as Boileau said of Molière, *il fait grimacer ses figures*, yet in a period like ours, bent on substance rather than on form in literature, he takes his natural place among the *classiques populaires* of *France*, because, as M. Parigot says, "he has the seren-

ity of good sense and reason that is the very basis of classicism," with a perfectly balanced mind and an arch humor that is not pessimistic nor destructive, but upbuilding and fortifying.

BENJAMIN W. WELLS.

SEWANEE, TENNESSEE.

PERSONNAGES.

GIBOYER, pamphlétaire.

MAXIMILIEN GÉRARD, fils de Giboyer.

MARÉCHAL, député parvenu.

MADAME MARÉCHAL, sa femme.

FERNANDE, sa fille putative.

LE MARQUIS D'AUBERIVE, aristocrat politique.

LE COMTE D'OUTREVILLE, dévot hypocrite.

LE BARONNE PFEFFERS, intriguante politique.

COUTURIER DE LA HAUTE-SARTHE,
LE VICOMTE DE VRILLIÈRE,
LE CHEVALIER DE GERMOISE,
} membres du Comité conservateur.

MADAME DE LA VIEUXTOUR, de l'ancienne noblesse.

DUBOIS, valet du Marquis.

La scène est à Paris de nos jours (1862).

LE FILS DE GIBOYER

Acte Premier

Le cabinet du marquis. Porte au fond. A droite de la porte, une petite bibliothèque; à gauche, une armoire d'armes. Au premier plan, à gauche, une cheminée, à côté de laquelle une causeuse et un guéridon. Au milieu de la scène, une table 5

Scène Première

LE MARQUIS, *achevant de déjeuner sur le guéridon;* DUBOIS, *la serviette sur le bras, tient à la main une bouteille de xérès*

LE MAR. Je crois que l'appétit est tout à fait revenu.

DUB. Oui, monsieur le marquis, et il est revenu de 10 loin. Qui dirait, à vous voir, que vous sortez de maladie? Vous avez un visage de nouveau marié.

LE MAR. Tu trouves?

DUB. Et je ne suis pas le seul. Toutes les commères du quartier me disent: "Monsieur Dubois, 15 cet homme-là... (sauf votre respect, monsieur le

marquis !) cet homme-là se remariera, et plus tôt que plus tard. Il a du conjungo dans l'œil."

LE MAR. Ah ! elles disent cela, les commères ?

DUB. Elles n'ont peut-être pas tort.

LE MAR. Apprenez, monsieur Dubois, que, quand on a eu le malheur de perdre un ange comme la marquise d'Auberive, on n'a pas la moindre envie d'en épouser un second. — Verse-moi à boire.

DUB. Je comprends cela ; mais monsieur le marquis n'a pas d'héritier, c'est bien pénible.

LE MAR. Et qui te dit que j'en aurais ? Veuf je suis et veuf je resterai : vous pouvez en faire part aux commères.

DUB. Mais votre nom, monsieur le marquis ? Cet antique nom d'Auberive, le laisserez-vous s'éteindre ? Permettez à un vieux serviteur d'en être navré.

LE MAR. Que diable, mon bon ami, ne soyez pas plus royaliste que le roi !

DUB. Et que voulez-vous que je devienne, moi ? S'il n'y a plus d'Auberive au monde, qui voulez-vous que je serve ?

LE MAR. Tu as des économies : tu vivras en bourgeois, tu seras ton maître.

DUB. Quelle chute ! Je ne m'en relèverais pas. Votre vieux serviteur vous suivra dans la tombe.

LE MAR. A quinze pas, s'il vous plaît ! — Tu m'attendris, Dubois ; sèche tes larmes, tout n'est pas *désespéré.*

DUB. Quoi ! mon maître se rendrait à mes humbles prières ?

LE MAR. Non, mon ami ; j'ai fait mon temps et je ne reprendra pas de service. Mais je tiens à mon nom autant que tu peux y tenir toi-même, sois-en persuadé, et j'ai trouvé une combinaison extrêmement ingénieuse pour le perpétuer.

DUB. Quel bonheur ! je n'ose pas demander à monsieur le marquis...

LE MAR. Tu fais bien ! Reste dans cette modestie, et qu'il te suffise de savoir que je te prépare des Auberive. J'attends aujourd'hui même. J'attends beaucoup de monde aujourd'hui.

DUB. Oh ! le meilleur des maîtres !

LE MAR. Tu es un bon garçon, je ne t'oublierai pas.

DUB., *à part.* J'y compte bien.

LE MAR. Enlève le couvert ; je monterai à cheval à deux heures.

LA BAR., *paraissant sur la porte.* A cheval ?

DUB., *annonçant.* Madame la baronne Pfeffers. (*Il sort.*)

Scène II

LE MARQUIS, LA BARONNE

LE MAR. Eh ! chère baronne, qui peut valoir à un vieux garçon comme moi l'honneur d'une si belle visite ?

LA BAR. En vérité, marquis, c'est ce que je me demande. En vous voyant, je ne sais plus pourquoi je suis venue et j'ai bien envie de m'en retourner du même pas.

LE MAR. Asseyez-vouz donc, méchante femme. 5

LA BAR. Non pas ! — Comment ! vous fermez votre porte pendant huit jours, vos gens ont des mines tragiques, vous tenez vos amis dans les transes, on vous pleure déjà, et, quand on pénètre jusqu'à vous, on vous surprend à table ! 10

LE MAR. Je vais vous dire : je suis une vieille coquette et je ne me montrerais pas pour un empire quand je suis de mauvaise humeur : or la goutte me change entièrement le caractère ; elle me rend méconnaissable, c'est pourquoi je me 15 cache.

LA BAR. A la bonne heure ! Je cours rassurer nos amis.

LE MAR. Ils ne sont pas si inquiets que cela. Donnez-moi un peu de leurs nouvelles. 20

LA BAR. C'est qu'il y en a un dans ma voiture qui m'attend.

LE MAR. Je vais lui envoyer dire que je le prie de monter.

LA BAR. C'est que je ne sais si... si vous le con- 25 naissez.

LE MAR. Son nom ?

LA BAR. Je l'ai rencontré par hasard...

LE MAR. Et vous l'avez amené à tout hasard. (*Il*

sonne.) Vous êtes une mère pour moi. (*A Dubois.*) Descendez, vous trouverez un ecclésiastique dans la voiture de madame la baronne; vous lui direz que je le remercie beaucoup de son aimable empressement, mais que je ne suis pas disposé à mourir ce matin.

LA BAR. Ah! marquis, que diraient nos amis, s'ils vous entendaient?

LE MAR. Bah! je suis l'enfant terrible du parti, c'est convenu... et son enfant gâté. — Dubois, vous ajouterez que madame la baronne prie monsieur l'abbé de se faire reconduire et de lui renvoyer sa voiture ici.

LA BAR. Permettez...

LE MAR. C'est comme cela. — Allez, Dubois. — Vous voilà ma prisonnière.

LA BAR. Mais, marquis, c'est à peine convenable.

LE MAR., *lui baisant la main.* Flatteuse! — Asseyez-vous, cette fois, et causons de choses sérieuses, madame Égérie. (*Prenant un journal sur la table.*) La goutte ne m'a pas empêché de lire notre journal. Savez-vous que la mort de ce pauvre Déodat s'y fait cruellement sentir?

LA BAR. Ah! quelle perte! quel désastre pour notre cause!

LE MAR. Je l'ai pleuré.

LA BAR. Quel talent! quelle verve! quel sarcasme!

LE MAR. C'était le hussard de l'orthodoxie...

restera dans nos fastes sous le nom de *pamphlétaire angélique... Conviciator angelicus...* Et maintenant que nous sommes en règle avec sa grande ombre...

LA BAR. Vous en parlez bien légèrement, marquis.

LE MAR. Puisque je l'ai pleuré !... Occupons-nous de son remplaçant.

LA BAR. Dites son successeur. Le ciel ne suscite pas deux hommes pareils coup sur coup.

LE MAR. Et si je vous disais que j'ai mis la main sur un second exemplaire ?... Oui, baronne, j'ai déterré une plume endiablée, cynique, virulente, qui crache et éclabousse ; un gars qui larderait son propre père d'épigrammes moyennant une modique rétribution, et le mangerait à la croque-au-sel pour cinq francs de plus.

LA BAR. Permettez, Déodat était de bonne foi.

LE MAR. Parbleu ! c'est l'effet du combat : il n'y a plus de mercenaires dans la mêlée ; les coups qu'ils reçoivent leur font une conviction. Je ne donne pas huit jours à notre homme pour nous appartenir corps et âme.

LA BAR. Si vous n'avez pas d'autres garants de sa fidélité...

LE MAR. J'en ai ; je le tiens.

LA BAR. Par où ?

LE MAR. N'importe ! je le tiens.

LA BAR. Et qu'attendez-vous pour nous le présenter ?

LE MAR. Lui d'abord, son consentement ensuite. Il habite Lyon : je pense qu'il arrivera aujourd'hui ou demain. Le temps de lui faire un bout de toilette et je l'introduis.

LA BAR. En attendant, j'avertirai le comité de votre trouvaille.

LE MAR. Je vous prie. — Et, à propos du comité, chère baronne, vous serez bien aimable d'user de votre influence sur lui dans une affaire qui me touche personnellement.

LA BAR. Mon influence sur lui n'est pas grande.

LE MAR. Est-ce de la modestie ou l'exorde d'un refus ?

LA BAR. S'il faut absolument que ce soit l'un ou l'autre, c'est de la modestie.

LE MAR. Eh bien, ma belle amie, apprenez, si vous ne le savez pas, que ces messieurs vous sont trop obligés pour vous rien refuser.

LA BAR. Parce que mon salon leur sert de parloir ?

LE MAR. D'abord ; mais le vrai, le grand, l'inestimable service que vous leur rendez tous les jours, c'est d'avoir des yeux superbes.

LA BAR. C'est bon pour vous, mécréant, de faire attention à ces choses-là.

LE MAR. Soyez sûre de ce que je dis. C'est par ce motif que toutes les coteries sérieuses ont toujours élu pour quartier général le salon d'une femme, tantôt belle, tantôt spirituelle : vous êtes l'un et l'autre, madame ; jugez de votre empire.

LA BAR. Vous me cajolez trop ; votre cause doit être détestable.

LE MAR. Si elle était excellente, je suffirais à la gagner.

LA BAR. Voyons, ne me faites pas languir. 5

LE MAR. Voici la chose : nous avons à choisir notre orateur à la Chambre pour la campagne que nous préparons contre l'Université : je voudrais que le choix tombât...

LA BAR. Sur monsieur Maréchal. 10

LE MAR. Vous l'avez dit.

LA BAR. Y songez-vous, marquis ? monsieur Maréchal !

LE MAR. Oui, je sais bien... Mais nous n'avons pas besoin d'un foudre d'éloquence, puisque nous 15 fournissons les discours. Maréchal lit aussi couramment qu'un autre, je vous assure.

LA BAR. Nous l'avons fait député à votre recommandation, c'était déjà beaucoup.

LE MAR. Permettez ! Maréchal est une excellente 20 recrue.

LA BAR. Cela vous plaît à dire.

LE MAR. Vous êtes bien dégoûtée ! Un ancien abonné du *Constitutionnel*, un libéral, un voltairien, qui passe à l'ennemi avec armes et bagages... 25 Comment vous les faut-il ? Monsieur Maréchal n'est pas un homme, ma chère ; c'est la grosse bourgeoisie qui vient à nous. Je l'aime, moi, cette honnête bourgeoisie qui a pris la Révolution

en horreur depuis qu'elle n'a plus rien à y gagner, qui voudrait figer le flot qui l'apporta et refaire à son profit une petite France féodale. Laissons-lui retirer nos marrons du feu, ventre-saint-gris ! Pour ma part, c'est ce réjouissant spectacle qui m'a remis en humeur de politiquer. Vive donc monsieur Maréchal et tous ses compères, messieurs les bourgeois du droit divin ! Couvrons ces précieux alliés d'honneurs et de gloire, jusqu'au jour où notre triomphe les renverra à leur moulin !

LA BAR. Mais nous avons plusieurs députés de la même farine : pourquoi choisirions-nous le moins capable pour notre orateur ?

LE MAR. Encore un coup, ce n'est pas une question de capacité.

LA BAR. Vous protégez beaucoup monsieur Maréchal.

LE MAR. Que voulez-vous ! je le regarde un peu comme un client de ma famille. Son grand père était fermier du mien ; je suis subrogé-tuteur de sa fille ; ce sont des liens.

LA BAR. Et vous ne dites pas tout.

LE MAR. Je dis tout ce que je sais.

LA BAR. Alors, permettez-moi de compléter vos renseignements. Le bruit court que vous n'avez pas été insensible jadis aux charmes de la première madame Maréchal...

LE MAR. Eh ! mon dieu ! qui peut se croire à

l'abri de la malignité? Personne... Pas même vous, chère baronne.

LA BAR. Je serais curieuse de savoir ce qu'on peut dire de moi.

LE MAR. Des sottises, que je ne vous répéterai certainement pas. 5

LA BAR. Vous y croyez donc?

LE MAR. Dieu m'en garde! L'apparence que feu votre mari ait épousé la demoiselle de compagnie de sa mère? Cela m'a mis d'une colère! 10

LA BAR. C'est faire trop d'honneur à de pareilles pauvretés.

LE MAR. J'ai répondu de la belle façon, je vous assure.

LA BAR. Je n'en doute pas. 15

LE MAR. C'est égal, vous avez raison de vouloir vous remarier.

LA BAR. Et qui vous dit que je le veuille?

LE MAR. Ah! c'est mal! vous ne me traitez pas en ami. Je mérite d'autant plus votre confiance 20 que je n'en ai pas besoin, vous connaissant comme si je vous avais faite. L'alliance d'un sorcier n'est pas à dédaigner, baronne.

LA BAR., *s'asseyant près de la table.* Montrez votre sorcellerie. 25

LE MAR., *s'asseyant en face d'elle.* Volontiers! Donnez-moi votre main.

LA BAR., *ôtant son gant.* Vous me la rendrez?

LE MAR. Et je vous aiderai à la placer, qui plus

est. (*Examinant la main de la baronne.*) Vous êtes belle, riche et veuve.

LA BAR. On se croirait chez mademoiselle Lenormand.

LE MAR. Avec tant de facilités, pour ne pas dire de tentations à mener une vie brillante et frivole, vous avez choisi un rôle presque austère, un rôle qui demande des mœurs irréprochables, et vous les avez.

LA BAR. Si c'était un rôle, vous avouerez qu'il ressemblerait fort à une pénitence.

LE MAR. Pas pour vous.

LA BAR. Qu'en savez-vous?

LE MAR. Je le vois dans votre main, parbleu! J'y vois même que le contraire vous coûterait davantage, vu le calme inaltérable dont la nature a doué votre cœur.

LA BAR., *retirant sa main.* Dites tout de suite que je suis un monstre!

LE MAR. Tout à l'heure! — Les naïfs vous prennent pour une sainte; les sceptiques pour une ambitieuse de pouvoir; moi Guy-François Condorier, marquis d'Auberive, je vous prends simplement pour une fine Berlinoise en train de se construire un trône en plein faubourg Saint-Germain. Vous régnez déjà sur les hommes, mais les femmes vous résistent; votre réputation les offusque, et, ne sachant par où mordre sur vous, elles se retranchent derrière ce méchant bruit que

je vous disais tout à l'heure. Bref, votre pavillon est insuffisant, et vous en cherchez un assez grand pour tout couvrir. "Paris vaut bien une messe," disait Henri IV... C'est aussi votre avis...

LA BAR. On dit qu'il ne faut pas contrarier les somnambules : permettez-moi cependant de vous faire observer que, si je voulais un mari, avec ma fortune et ma position dans le monde, j'en aurais déjà trouvé vingt pour un.

LE MAR. Vingt, oui ; un, non. Vous oubliez ce petit bruit...

LA BAR., *se levant.* Il n'y a que les sots qui y croient.

LE MAR., *se levant.* Voilà justement le *hic.* Vous n'êtes recherchée que par des hommes extrêmement spirituels... trop spirituels ! et c'est un sot que vous voulez.

LA BAR. Parce que?

LE MAR. Parce que vous n'entendez pas vous donner un maître. Il vous faut un époux que vous puissiez accrocher dans votre salon comme un portrait de famille, rien de plus.

LA BAR. Avez-vous fini, mon cher devin? Tout cela n'a pas le sens commun ; mais vous m'avez amusée, je n'ai rien à vous refuser.

LE MAR. Maréchal aura le discours?

LA BAR. Ou j'y perdrai mon nom.

LE MAR. *Et* vous perdrez votre nom... je m'y engage.

LA BAR. Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LE MAR. Ah ! baronne, comme je vous prendrais au mot si j'avais seulement soixante ans. (*Dubois apporte une carte de visite sur un plat d'argent.* — *Le marquis prenant la carte.*) "Le comte Hugues d'Outreville." (*A Dubois.*) Faites entrer... Non !... Dites à monsieur le comte que je suis à lui dans un instant. (*Dubois sort.*)

LA BAR. Je vous gêne : mais tant pis pour vous ! il ne fallait pas renvoyer ma voiture.

LE MAR. Au fait, je vous présenterai ce jeune homme un jour ou l'autre : pourquoi pas tout de suite ?

LA BAR. Qui est-ce ?

LE MAR. Mon plus proche parent, un parent pauvre. Je l'ai mandé à Paris pour faire sa connaissance avant de lui laisser ma fortune.

LA BAR. Curiosité légitime. Comment se fait-il que vous ne le connaissiez pas ?

LE MAR. Il habite le Comtat, en vrai gentilhomme féodal, et la dernière fois que j'y suis allé, du vivant de son brave père, il y a vingt ans, Hugues en avait sept ou huit.

LA BAR. Il a un beau nom.

LE MAR. Et il porte d'azur à trois besants d'or. Mais ne devenez pas rêveuse, ce n'est pas un mari pour vous : il manque de toutes les nullités de votre idéal.

LA BAR. Vous ne le connaissiez pas, disiez-vous.

LE MAR. Je connais la race : elle est violente et colossale. Le père et l'aïeul avaient six pieds de haut, les épaules à l'avenant, et je me souviens que, quand je faisais sauter le petit Hugues sur mes genoux, j'en avais ma charge... Vous allez voir ce gaillard-là ! — Je vous demande un peu d'indulgence pour lui ; ces gentilshommes campagnards ne sont pas toujours la fine fleur de la politesse, vous savez : grands chasseurs, grands mangeurs, grands coureurs de jolies filles...

LA BAR. Quelle horreur !

LE MAR. Nous formerons celui-là. (*Il sonne. — A Dubois qui entre.*) Faites entrer.

DUB., *annonçant.* Monsieur le comte d'Outreville.

Scène III

LES MÊMES, LE COMTE

LE MAR., *allant à sa rencontre les bras ouverts.* Eh ! arrivez donc !... (*S'arrêtant stupéfait.*) Comment, c'est vous, ce gros enfant que je faisais sauter ?...

LE COM. Le fait est que vous devez me trouver grandi, monsieur.

LE MAR., *à part.* Effilé ! (*Haut.*) Excusez ma surprise, cousin ; j'étais habitué à mettre votre nom *sur des épaules* plus larges.

LE COM. Oui, mon grand-père et mon père étaient des Goliath ; moi, je tiens de ma mère.

LE MAR. Enfin, vous n'en êtes pas moins le bienvenu. — Rendez grâces à votre étoile qui vous envoie chez moi juste à point pour être présenté à madame la baronne Pfeffers.

LE COM., *saluant.* Madame est sans doute parente de la baronne Sophie Pfeffers ?

LA BAR. C'est moi-même, monsieur.

LE COM. Comment ! ce modèle de piété, d'austérité, de...

LA BAR. Monsieur, de grâce...

LE MAR. Eh bien, oui, ce modèle n'est ni vieux ni laid, ce qui vous étonne.

LE COM. J'avoue... Mais *gratior pulchro in corpore virtus.*

LA BAR. Hélas ! monsieur, je ne mérite ni l'une ni l'autre de vos louanges.

LE COM., *interdit.* Ah ! madame, si j'avais pu soupçonner que vous saviez le latin...

LE MAR. Et qui donc ici soupçonniez-vous de le savoir ?

LE COM. Pardonnez-moi, madame, une familiarité bien involontaire. (*Au marquis.*) Que monsieur de Sainte-Agathe sera heureux quand il apprendra...

LE MAR. Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur de Sainte-Agathe ?

LE COM. Vous n'avez pas entendu parler de mon-

sieur de Sainte-Agathe? Vous m'étonnez. Monsieur de Sainte-Agathe est pourtant une de nos lumières. J'ai eu le bonheur de l'avoir pour précepteur, et il est resté mon directeur en toutes choses. 5

LA BAR., *à part.* Quelle naïveté!

DUB., *entrant.* La voiture de madame la baronne est là.

LA BAR., *à part.* D'azur à trois besants d'or! (*Haut.*) Je me sauve, marquis; je suis trop 10 exposée ici au péché d'orgueil. Au revoir, monsieur le comte. Votre cousin me fera l'honneur de vous conduire chez moi, mais je vous préviens qu'il faudra laisser les flatteries à la porte de mon salon. — Restez, marquis; les malades ne recon- 15 duisent pas. (*Elle sort.*)

Scène IV

LE MARQUIS, LE COMTE

LE COM. Est-ce que cette dame est mariée?

LE MAR. Oui, mon cousin; j'ai été très malade... Rassurez-vous; il n'y paraît plus.

LE COM. Je respire! Et quelle maladie avez-vous 20 eue, de grâce?

LE MAR. La baronne est veuve. Je vous remercie de l'intérêt que vous lui témoignez.

LE COM., à part. C'est un original.

LE MAR., *à part.* Mon héritier me déplaît. (*Haut.*) Causons de nos affaires : je n'ai pas d'enfant ; vous êtes mon plus proche parent, et mon intention, comme je vous l'ai écrit, est de vous laisser tous mes biens. 5

LE COM. Et je vous promets de reconnaître vos bienfaits en en faisant un usage agréable à Dieu.

LE MAR. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. — Mais j'ai mis deux conditions à ce que vous appelez mes bienfaits ; j'espère qu'elles ne vous 10 répugnent ni l'une ni l'autre ?

LE COM. La première étant d'ajouter votre nom au mien, je la regarde comme une faveur.

LE MAR. Très bien. — Et la seconde, de prendre une femme de mon choix, comment la regardez- 15 vous ?

LE COM. Comme un devoir filial.

LE MAR. Le mot est fort.

LE COM. Il n'est que juste, monsieur ; car je puis dire qu'au reçu de votre adorable lettre, je vous 20 ai voué tous les sentiments d'un fils.

LE MAR. Comme ça ?... Tout de suite ?... Pan !

LE COM. A ce point que je ne me suis plus reconnu le droit de disposer de ma main sans votre aveu, et que je n'ai pas hésité à rompre un très riche 25 mariage que monsieur de Sainte-Agathe m'avait ménagé dans Avignon.

LE MAR. Les choses n'étaient sans doute pas très avancées ?

LE COM. Il n'y avait que le premier ban de publié.

LE MAR. Rien que cela ! — Et sous quel prétexte avez-vous rompu ?

LE COM. Mon dieu, ce n'était pas une famille qui méritât beaucoup de ménagements : des enrichis. J'ai la bourgeoisie en horreur.

LE MAR. Diable ! comment allez-vous vous arranger ? Moi qui vous destine justement une bourgeoise !

LE COM. Ah ! ah ! charmant !

LE MAR. Elle est très riche et très belle, mais très roturière.

LE COM. Serait-ce sérieux ?

LE MAR., *se levant.* Tellement sérieux, que je fais de ce mariage la condition *sine qua non* de mon héritage.

LE COM. Permettez-moi de vous dire, monsieur, que je ne comprends pas quel intérêt...

LE MAR. Il est fort simple : c'est une jeune fille que j'ai vue naître et à laquelle je porte une affection quasi paternelle. Je veux que ses enfants héritent de mon nom ; voilà tout.

LE COM. Elle est du moins orpheline ?

LE MAR. De mère seulement.

LE COM. C'est déjà quelque chose. Les belles-mères sont la grande pierre d'achoppement des mésalliances.

LE MAR. Je dois pourtant vous dire que le père *s'est remarié* et que sa seconde femme est par-

faitement vivante. Mais elle tient à la plus haute noblesse (*A part.*) par ses prétentions (*Haut.*) et signe Aglaé Maréchal, née de la Vertpillière.

LE COM. Et le père? 5

LE MAR. Ancien maître de forges, industrie noble, comme vous savez; bien pensant, député de notre bord.

LE COM. Il s'appelle, dites-vous, Maréchal?

LE MAR. Maréchal. 10

LE COM. C'est bien court. N'a-t-il pas quelque nom de terre à prendre pour corriger la crudité de la mésalliance?

LE MAR. J'ai trouvé mieux que cela. Vous épouseriez haut la main la fille de Cathelineau? 15

LE COM. Certes! mais quel rapport?...

LE MAR. Entre un soldat et un orateur? La parole est une épée aussi. D'ici à huit jours, votre beau-père sera le Vendéen de la tribune.

LE COM. Bah! 20

LE MAR. J'ai obtenu de nos amis qu'il porterait la parole pour nous dans la session qui va s'ouvrir. — Chut! c'est encore un secret.

LE COM. Que ne commenciez-vous par là, monsieur! Il n'y a plus mésalliance. La bonne 25 cause anoblit ses champions. — Et vous dites que la jeune fille est riche?

LE MAR. Elle vous apportera de quoi attendre patiemment mon héritage.

LE COM. Puisse-t-il ne m'arriver jamais ! — Et elle est belle ?

LE MAR. C'est tout simplement la plus belle personne que je connaisse, mon cher. (*Haut.*) Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas ? 5

LE COM. J'ose m'y engager, monsieur. Je comprends tous les devoirs qu'impose le mariage ; ma jeunesse a été une longue préparation à ce nœud sacré.

LE MAR. Hein ? 10

LE COM. Demandez à monsieur de Sainte-Agathe, qui connaît mes plus secrètes actions et mes plus secrètes pensées.

LE MAR. A la bonne heure !

LE COM. Oserais-je vous demander si ma future 15 est brune ?

LE MAR. Ah ! ah ! cela vous intéresse ?

LE COM. Il est permis, il est même recommandé de chercher dans une épouse un peu de ces traits périssables qui prêtent une grâce de plus à la vertu. 20 C'est du moins l'avis de monsieur de Sainte-Agathe.

LE MAR. C'est juste : il y a longtemps que nous n'en avions parlé. Dites-moi, cousin, est-ce aussi monsieur de Sainte-Agathe qui vous habille ?

LE COM. Pourquoi ? 25

LE MAR. C'est que vous avez l'air d'un donneur d'eau bénite. Je ne peux pas vous présenter dans ce costume déplorable ; vous direz à mon *valet de chambre* de vous envoyer mon tailleur.

DUB., *entrant.* Monsieur Maréchal est là ; faut-il le faire entrer ?

LE MAR. Je crois bien ! (*Au comte.*) Il vient à propos.

LE COM. Connaît-il vos projets ? 5

LE MAR. Pas encore, et je ne m'en ouvrirai pas à lui de quelques jours. (*A part.*) Il faut laisser se faire un certain travail dans son esprit.

Scène V

LES MÊMES, MARÉCHAL

MARÉ. Parbleu ! vous voyez un homme ravi. Je venais savoir de vos nouvelles, non sans un peu 10 d'inquiétude, je peux vous l'avouer maintenant, et j'apprends que vous allez monter à cheval ? Palsambleu ! c'est affaire à vous, marquis.

LE MAR. La goutte est comme le mal de mer ; quand c'est fini, c'est fini. — Permettez-moi, mon 15 bon ami, de vous présenter monsieur le comte Hugues d'Outreville, mon cousin.

MARÉ. Très honoré, monsieur le comte. Vous voyez en moi le plus vieux camarade de notre cher marquis. Mon grand-père était fermier du 20 sien, je n'en rougis pas ; ma famille a gagné du terrain, la sienne en a perdu, et nous nous sommes rencontrés de plain-pied, l'un oubliant la supériorité de sa naissance et l'autre...

LE MAR. Celle de sa fortune.

MARÉ. Nous personnifions l'alliance de l'ancienne aristocratie et de la nouvelle.

LE COM. Vous vous faites tort, monsieur : vous êtes tout à fait des nôtres. Vous en êtes au même titre que Cathelineau.

MARÉ. Hein ?

LE COM. D'illustre soldat à grand orateur, il n'y a que la main. La parole est une épée aussi. Vous êtes le Vendéen de la tribune !

MARÉ., *à part.* A qui en a-t-il ?

LE MAR. Vous ferez plus ample connaissance une autre fois, messieurs. Vous êtes dignes de vous comprendre. Pour l'heure, mon cher comte, n'oubliez pas que vous avez à tenir conseil avec mon tailleur ; c'est un préliminaire indispensable à la vie parisienne.

LE COM. Puisque vous permettez... (*A Maréchal.*) A l'honneur de vous revoir, monsieur.

LE MAR., *le reconduisant.* Comment le trouvez-vous ?

LE COM. Il a grand air, un air de génie.

LE MAR. Vous êtes un fin connaisseur. Adieu.

Scène VI

LE MARQUIS, MARÉCHAL

MARÉ. Êtes-vous sûr que votre cousin soit dans son *bon sens ? Cathelineau* ! le Vendéen de la tribune !

LE MAR. C'est un bavard qui m'a défloré le plaisir de vous apprendre une grande nouvelle. Mais d'abord, mon cher Maréchal, êtes-vous bien sûr de la solidité de votre conversion? Ne sentez-vous plus dans votre cœur le moindre virus libéral?

MARÉ. Ce doute m'outrage.

LE MAR. Avez-vous complètement renoncé à Voltaire et à ses pompes?

MARÉ. Ne me parlez pas de ce monstre! C'est lui et son ami Rousseau qui ont tout perdu. Tant que les doctrines de ces vauriens-là ne seront pas mortes et enterrées, il n'y aura rien de sacré, il n'y aura pas moyen de jouir tranquillement de sa fortune. Il faut une religion pour le peuple, marquis.

LE MAR., *à part.* Depuis qu'il n'en est plus.

MARÉ. J'irai plus loin: il en faut une même pour nous autres. Revenons franchement à la foi de nos pères.

LE MAR., *à part.* Ses pères!... acquéreurs de biens nationaux!

MARÉ. On ne viendra à bout de la Révolution qu'en détruisant l'Université, ce repaire de philosophie; c'est mon opinion.

LE MAR. Eh bien, mon ami, réjouissez-vous: les opérations contre l'Université vont s'ouvrir dans cette session même.

MARÉ. Vous me comblez de joie!

LE MAR., *lui mettant la main sur l'épaule.* Ne croyez-vous pas que, dans cette mémorable campagne, la voix de notre orateur aura quelque retentissement et qu'on pourra l'appeler le Vendéen de la tribune? 5

MARÉ. Quoi! marquis...

LE MAR. Oui, mon ami, c'est à vous que nous avons pensé pour ce rôle magnifique.

MARÉ. Est-il possible? Mais c'est l'immortalité que vous m'offrez! 10

LE MAR. Quelque chose comme cela.

MARÉ. Du haut de la tribune, dominer l'assemblée du geste et de la voix, envoyer sa pensée aux deux bouts de la terre sur les ailes de la Renommée!... Mais, sapristi! croyez-vous que je saurai 15 parler?

LE MAR. J'étais justement en train d'admirer votre éloquence à part moi.

MARÉ. Entre quatre-z-yeux, ça va encore... Mais, en public, je n'oserai jamais. 20

LE MAR. Affaire d'habitude! la meilleure façon d'apprendre à nager, c'est de se jeter à l'eau.

MARÉ. C'est qu'il ne s'agit pas de barboter ici.

LE MAR. Nous vous attacherons des vessies sous les bras. Votre premier discours étant une sorte 25 de manifeste, nous vous le donnerons tout fait; vous n'aurez qu'à le lire.

MARÉ. A la bonne heure! Du moment qu'il ne faut que du courage et de la conviction... On

ne saura pas dans le public que le discours n'est pas de moi?

LE MAR. A moins d'une indiscrétion de votre part.

MARÉ. Vous ne m'en croyez pas capable, j'espère. — Et quand me confiera-t-on le manuscrit? 5

LE MAR. Dans quelques jours.

MARÉ. Je ne dormirai pas d'ici là. Je puis vous avouer ma faiblesse, à vous: j'aime la gloire.

LE MAR. C'est la passion des grandes âmes. 10

MARÉ. Suis-je tout à fait des vôtres à présent?

LE MAR. Tout à fait.

MARÉ. Eh bien, permettez-moi de vous appeler Condorier, comme vous m'appelez Maréchal. C'est un enfantillage, si vous voulez... 15

LE MAR. Faites donc. Vous me rendrez mon titre quand vous en aurez un.

MARÉ. Ah! voilà comme je comprends l'égalité: c'est la bonne, c'est la vraie.

DUB., *entrant.* Un homme assez mal mis prétend 20 que monsieur le marquis lui a donné rendez-vous.

LE MAR. Dans un moment. (*A Maréchal.*) Je suis fâché de vous renvoyer, mon cher; mais c'est une grosse affaire qui m'arrive. 25

MARÉ. Faut-il tant de façons entre gens de notre sorte?... A bientôt, mon bon Condorier, à bientôt! (*Il sort.*)

LE MAR., *à Dubois.* Faites entrer maintenant.

(*Seul.*) Imbécile ! Et dire qu'il faudra encore que je le fasse baron !

DUB., *annonçant.* Monsieur Giboyer !

Scène VII

LE MARQUIS, GIBOYER

LE MAR. Eh ! bonjour, monsieur Giboyer !

GIB. Monsieur le marquis, c'est moi qui suis le vôtre.

LE MAR. Le mien ?... Ah ! oui... pardon !... j'ai un peu perdu la clef de vos locutions pittoresques. — J'ai su par votre... Comment appelez-vous Maximilien ?... Votre pupille ?

GIB. Le mot serait ambitieux... Un tuteur est un objet de luxe dont le petit n'avait pas d'emploi. Je suis, si vous voulez, son oncle à la mode de Bretagne.

LE MAR. Appelons-le votre nourrisson. — J'ai donc su par votre nourrisson que vous veniez passer huit jours à Paris, et il m'a pris un grand désir de vous voir.

GIB. Vous êtes trop bon, monsieur le marquis. Votre désir est allé au-devant du mien... Croyez bien que je n'aurais pas traversé Paris sans frapper à votre porte... Je ne suis pas un ingrat.

LE MAR. Ne parlons pas de cela. — Savez-vous

que vous n'êtes pas changé depuis que nous nous sommes perdus de vue? Comment faites-vous?

GIB. Il faut croire que mon père, prévoyant les intempéries de mon existence, m'a bâti à chaux et à sable. Mais vous-même, il me semble que vous prenez des années sans avancer en âge.

LE MAR. Oh! moi, mon avancement avait été si rapide, que je ne bouge plus depuis vingt ans. (*S'asseyant près de la table.*) Mais parlons de vous, mon camarade. Qu'êtes-vous devenu? Avez-vous enfin une position sérieuse?

GIB., *s'asseyant aussi.* Extrêmement sérieuse: employé dans les pompes funèbres de Lyon.

LE MAR. Dans les pompes funèbres?

GIB. Pendant le jour; le soir, contrôleur au théâtre des Célestins. Je ne m'étendrai pas sur ce contraste si philosophique.

LE MAR. Je vous en remercie. Et quelle est votre dignité dans les pompes?

GIB. Ordonnateur. C'est moi qui dis aux invités, avec un sourire agréable: "Messieurs, quand il vous fera plaisir."

LE MAR. Permettez-moi de m'étonner qu'avec votre talent, vous n'ayez pas su mieux tirer votre épingle du jeu.

GIB. Vous en parlez bien à votre aise. Le maniement des épingles demande une finesse de doigté incompatible avec les charges que j'ai toujours

eues sur les bras : mon père d'abord, Maximilien ensuite.

LE MAR. Aussi pourquoi diable vous amusez-vous à recueillir des orphelins ?

GIB. Que voulez-vous !... le prix Montyon m'empêchait de dormir. (*Se levant.*) Vous permettez, n'est-ce pas ? Je ne peux pas rester en place. — Et puis j'avais alors une bonne situation dans le journal de Vernouillet ; j'avais enfin le pied à l'étrier ; mais, paf ! le cheval crève sous moi et je retombe sur le pavé, au moment de payer le second trimestre du petit homme au collège. Il fallait trouver une position du jour au lendemain ; on m'offrit la gérance du *Radical*, j'acceptai. Vous savez ce qu'était alors le gérant d'un journal : son bouc émissaire, son homme de peines... au pluriel. Drôle de profession, hein ? mais c'était bien payé : quatre mille francs, nourri et logé aux frais du gouvernement huit mois sur douze. Je faisais des économies. Malheureusement, quarante-huit arriva, et la carrière des prisons me fut fermée.

LE MAR. Que n'offriez-vous vos services à la République ?

GIB. Elle les refusa.

LE MAR. Cette bégueule !

GIB. J'étais au désespoir, non pas pour moi... je n'ai jamais été embarrassé de gagner mon tabac... *mais pour* l'enfant dont j'allais être obligé d'inter-

rompre l'éducation. C'est alors que je pensai à vous et que j'allai vous trouver.

LE MAR. Vous souvenez-vous du temps où vous maudissiez le bienfait cruel de l'éducation? Qui m'eût dit alors que vous me demanderiez un jour de vous aider à coller sur les épaules d'un enfant pauvre cette tunique de Nessus?

GIB. J'avoue qu'avant de le mettre au collège, j'ai eu plus d'un colloque avec mon traversin. Mon exemple n'était pas encourageant! Mais les situations n'avaient qu'une analogie apparente; il faut plus d'une génération à une famille de portiers pour faire brèche dans la société! Tous les assauts se ressemblent; les premiers assaillants restent dans le fossé et font fascine de leurs corps aux suivants. J'étais la génération sacrifiée: il eût été vraiment trop bête que le sacrifice ne profitât à personne.

LE MAR. De mon côté, j'étais heureux de doter ma patrie d'un socialiste de plus. Mais, pour revenir à vous, vous n'aviez plus rien alors sur les bras... C'était le moment de l'épingle.

GIB. C'est ce que je me dis; mais vous allez voir ma déveine! La presse ne donnait pas de l'eau à boire, vu le foisonnement des journaux; alors, j'eus l'idée de faire une série de biographies contemporaines.

LE MAR. J'en ai lu quelques-unes; elles étaient fort épicées.

GIB. Trop épicées ! N'avais-je pas pris au sérieux mon rôle de grand justicier ? Imbécile ! J'écrivais à l'emporte-pièce ; duels, procès, amendes, tout le tremblement ! Mon éditeur effrayé suspendit la publication, et, quand je voulus rentrer dans le journalisme, je trouvai toutes les portes barricadées par les puissantes inimitiés que m'avait créées mon petit sacerdoce. Et cependant Maximilien allait sortir du collège ; je voulais lui parfaire une éducation *sterling ;* il n'y avait pas à tortiller ni à faire la bouche en cœur : je mis habit bas et je plongeai.

LE MAR. Vous plongeâtes ? Qu'entendez-vous par là ?

GIB. Vous ne connaissez, vous autres, que les professions à fleur d'eau ; mais il se tripote dans les bas-fonds cinquante industries vaseuses que vous ne soupçonnez pas. Si je vous disais que j'ai tenu un bureau de nourrices ! Tout cela n'est pas trop restaurant ; mais j'ai un estomac d'autruche, grâce à Dieu ! j'ai mangé de la vache enragée... dans les bons jours, des cailloux dans les mauvais, et Maximilien est docteur ès lettres, docteur ès sciences, docteur en droit ! Il a voyagé comme un fils de famille ! il a de l'honneur... comme si ça ne coûtait rien !

LE MAR. Vous portez un certain intérêt à ce garçon.

GIB. C'est mon seul parent, et puis on est sujet *en vieillissant* à prendre une marotte ; la mienne

est de faire de Maximilien ce que je n'ai pu être moi-même, un homme honorable et honoré. Il me plaît d'être un fumier et de nourrir un lis. Cette tulurtaine vaut bien celle des tabatières.

LE MAR. J'en conviens. Mais pourquoi n'avez-vous pas reconnu ce fils que vous adorez? 5

GIB. Quel fils?

LE MAR., *se levant.* Sournois! Je sais votre histoire aussi bien que vous. Vous avez eu Maximilien, en 1837. Sa mère était une plieuse de journaux 10 nommée Adèle Gérard. Suis-je bien informé?

GIB. Oui, mon président.

LE MAR. Vous avez perdu de vue assez lestement la mère et l'enfant jusqu'en novembre 1845, époque où la pauvre femme est morte. 15

GIB. Comment savez-vous...?

LE MAR. Nous avons notre police, mon cher.— Adèle Gérard vous avait écrit une lettre désespérée où elle vous léguait Maximilien; vous êtes accouru à son lit de mort, et alors, par une 20 bizarrerie que je vous prie de m'expliquer, vous vous êtes chargé de l'orphelin sans vouloir le reconnaître. Pourquoi?

GIB. Monsieur le marquis, j'ai fait un livre qui est le résumé de toute mon expérience et de toutes 25 mes idées. Je le crois beau et vrai, j'en suis fier, il me réconcilie avec moi-même; et pourtant je ne le publierai pas sous mon nom de peur que mon nom ne lui fasse du tort.

LE MAR. C'est peut-être prudent en effet.

GIB. Eh bien, si je ne signe pas mon livre, comment voulez-vous que je signe mon fils? Je m'applaudis tous les jours que la mort ne m'ait pas laissé le temps de lui attacher au pied le boulet de sa filiation.

LE MAR. Sait-il au moins que vous êtes son père?

GIB. A quoi bon? S'il ne gardait pas le secret, il se nuirait; et, s'il le gardait, j'en serais profondément blessé. Pourquoi d'ailleurs lui mettre dans l'âme cette cause de timidité ou d'impudence? Qu'y gagnerais-je? Croyez-vous qu'à un moment donné, il ne me pardonnerait pas plus malaisément mes tares, s'il avait à en rougir comme d'une tache originelle?

LE MAR. Savez-vous, mon brave, qu'il vous est poussé de grandes délicatesses de sentiment depuis que je ne vous ai vu!

GIB., *sèchement.* Il vous en poussera tout autant quand vous serez père. — Maintenant, venons au fait; car je ne suppose pas que vous vous soyez livré à ce long interrogatoire par pure curiosité.

LE MAR. Et que supposez-vous, je vous prie?

GIB. Qu'avant de m'offrir un poste de confiance, vous avez voulu vous assurer si mon secret était un cautionnement suffisant. Vous suffit-il?

LE MAR. Oui.

GIB. Alors parlez.

LE MAR., *s'asseyant.* Combien vous rapportent vos deux métiers?

GIB. Dix-huit cents francs, l'un portant l'autre; mais ne prenez pas ce chiffre pour base de vos offres. Vous avez omis de me demander ce que je viens faire à Paris. Or je viens m'entendre avec une société américaine qui fonde un journal aux États-Unis, et m'offre douze mille francs pour le diriger. Tout le monde ne m'a pas oublié.

LE MAR. J'en suis la preuve. — Vous savez donc l'anglais?

GIB. J'ai inventé la méthode Boyerson.

LE MAR. Et vous consentirez à vous expatrier?

GIB. Parfaitement; à moins que vous ne m'offriez les mêmes avantages, auquel cas je vous donne la préférence.

LE MAR. Vous ferez bien un sacrifice pour rester auprès de Maximilien?

GIB. Ce serait un sacrifice à ses dépens; car, si je vais là-bas, au bout de six ans, je lui rapporte trois mille francs de rente, c'est-à-dire l'indépendance.

LE MAR. Et si, mes amis et moi, nous nous chargions de le pousser? Je m'intéresse toujours à lui. Je l'ai déjà mis comme secrétaire chez monsieur Maréchal.

GIB. La belle avance!

LE MAR. Eh! eh! il y a là une bonne dame encore fraîche qui s'intéresse aux jeunes gens et

qui les place parfaitement. Les prédécesseurs de Maximilien ont tous de bons emplois.

GIB. Merci bien ! La place que je lui destine n'est pas dans vos rangs, et il n'y a que moi qui puisse la lui donner. 5

LE MAR. Quelle place ? et dans quels rangs ?

GIB. Mon interrogatoire est fini, monsieur le marquis.

LE MAR., *se levant.* Attendez donc... C'est lui qui signera votre livre ?... Parfait ! Vous transfusez ainsi dans sa vie la quintessence de la vôtre ; vous vous laissez vous-même en héritage. Bravo, monsieur ! vous pratiquez la paternité à la façon du pélican. 10

GIB. Vous sortez de la question, monsieur le marquis ; rentrons-y, s'il vous plaît. Voici mon dernier mot : je veux le même traitement que Déodat. 15

LE MAR. Et qui vous dit... ?

GIB. Vous ne comptez pas me mettre dans votre police, n'est-ce pas ? Elle est faite par de plus grands que moi. A quoi donc puis-je vous servir, sinon à remplacer votre virtuose ? Vous avez pensé que la mauvaise honte ne m'arrêterait pas, et vous avez eu raison. Ma conscience n'a pas le droit de faire la prude. Mais, si vous avez cru m'avoir pour un morceau de pain, vous vous êtes trompé. Vous avez plus besoin de moi que je *n'ai besoin de vous.* 20 25

LE MAR. Oh ! oh ! voilà de la fatuité.

GIB. Non, monsieur le marquis. Vous trouveriez peut-être un garnement de lettres aussi capable que moi de vider sur quiconque une écritoire empoisonnée ; mais l'inconvénient de ces auxiliaires-là, c'est qu'on n'est jamais sûr de les tenir. Or, moi, vous me tenez. C'est ce qui me met en posture de faire mes conditions.

LE MAR. Ce raisonnement biscornu me paraît sans réplique. Déodat avait mille francs par mois ; le comité voulait opérer une réduction sur ce chapitre ; mais je lui ferai valoir vos raisons.

GIB. Il ne voudra peut-être se décider que sur échantillon. Si je vous brochais d'ici à ce soir une tartine de Déodat ?

LE MAR. Possédez-vous assez sa manière ?...

GIB. Parbleu ! pour m'en servir en la définissant, elle consiste à *rouler* le libre penseur, à *tomber* le philosophe, en un mot, à tirer la canne et le bâton devant l'arche. Un mélange de Bourdaloue et de Turlupin ; la facétie appliquée à la défense des choses saintes : le *Dies iræ* sur le mirliton !

LE MAR. Bravo ! tournez ces griffes-là contre nos adversaires, et tout ira bien. — Dites-moi, vous sentez-vous en état d'écrire un discours de tribune ?

GIB. Oui-da ! je tiens aussi l'éloquence ; mais c'est à part.

LE MAR. Bien entendu. Et quel pseudonyme prendrez-vous? Car vous ne pouvez nous servir sous votre nom.

GIB. C'est clair; et cela me va de toutes les façons. L'enfant ne saura pas que c'est moi; et puis j'avais exprimé dans son verre tout le jus de l'ancien Giboyer; passons à un autre. Aussi bien j'en ai assez de ce pauvre hère à qui rien ne réussit, qui n'a pas trouvé moyen d'être un homme de lettres avec son talent et un honnête homme avec ses vertus... Faisons peau neuve! et vive monsieur de Boyergi!

LE MAR. Votre anagramme? A merveille! Je vous présenterai demain soir à vos bailleurs de fonds. (*Lui donnant un billet de banque.*) Voilà pour vos premiers frais; qu'en vous revoyant, je ne vous reconnaisse pas!

GIB. Rapportez-vous-en à moi. J'ai été second régisseur au théâtre de Marseille.

LE MAR. A demain! (*Giboyer sort.*) Ouf! quelle journée!

DUB., *entrant.* Le cheval de monsieur le marquis est sellé.

LE MAR. Allons! (*Prenant son chapeau et ses gants.*) Étrange garnement!...

Acte Deuxième

Un petit salon chez M. Maréchal. Deux portes dans des pans coupés. Cheminée au fond. Un métier à tapisserie à droite

Scène Première

MADAME MARÉCHAL, *assise et brodant;* MAXIMILIEN, *assis près d'elle sur un tabouret, lui faisant la lecture* 5

MAX., *lisant.*

Quand j'eus seul devant Dieu pleuré toutes mes larmes,
Je voulus sur ces lieux, si pleins de tristes charmes,
Attacher un regard avant que de mourir,
Et je passai le soir à les tous parcourir.
Oh! qu'en peu de saisons... 10

MME. MARÉ. Je crains que vous ne vous fatiguiez, monsieur Maximilien.

MAX. Non, madame.

MME. MARÉ. Vous devez trouver que j'abuse un peu de vous. 15

MAX. Je suis trop heureux que mes fonctions de lecteur remplissent le vide de mes fonctions de secrétaire. Je n'ai pas fait œuvre de mes dix doigts depuis que je suis chez monsieur Maréchal.

MME. MARÉ. Vous lisez comme un ange. 20

MAX. Vous êtes indulgente.

MME. MARÉ. A la façon dont vous dites les vers, on sent que vous les aimez... Moi, je les adore. Vous en faites peut-être?

MAX. J'en ai fait, d'assez mauvais pour ne plus être tenté de recommencer.

MME. MARÉ. Il me semble que, si j'avais été homme, j'aurais été poète... poète ou soldat. Les femmes sont bien à plaindre, allez ! L'action leur est interdite et on leur défend même de donner une forme à leurs rêveries.

MAX. Pauvres femmes ! (*A part.*) Ce qui m'étonne, c'est qu'on en trouve encore. (*Haut.*) Voulez-vous que je continue ?

MME. MARÉ. Si vous n'êtes pas fatigué de lire... Moi, je ne me lasserais jamais d'écouter. C'est si beau, cette musique !

MAX., *lisant.*

Oh ! qu'en peu de saisons les étés et les glaces
Avaient fait du vallon évanouir nos traces !
Et que sur ces sentiers, si connus de nos pieds,
La terre en peu de jours nous avait oubliés !

MME. MARÉ. Vous étiez bien jeune quand vous avez perdu votre mère ?

MAX. J'avais huit ans. (*Lisant.*)

La végétation comme une mer de plantes...

MME. MARÉ. Et vous n'avez jamais connu votre père ?

MAX. Jamais. (*Lisant.*)

Avait tout recouvert de ses vagues grimpantes.
La liane et la ronce...

MME. MARÉ. Pauvre jeune homme ! seul au monde à huit ans ! Qu'il vous a fallu de courage !

MAX. Aucun, madame. Personne n'a eu la vie plus facile que moi, grâce à l'homme divinement bon qui m'a recueilli.

MME. MARÉ. Il est votre parent, je crois ?

MAX. Cousin au dixième ou onzième degré ; mais ses bienfaits ont tellement resserré la parenté, qu'en l'appelant mon oncle je lui fais tort d'un grade. Il n'avait pas d'enfant, il m'a pour ainsi dire adopté.

MME. MARÉ. Ah ! je comprends cela, moi qui n'ai pas d'enfants non plus ! Je serais heureuse de trouver quelqu'un à qui servir de mère.

MAX. Mais il me semble que vous êtes toute portée... Votre belle-fille ?...

MME. MARÉ. Fernande ?... Oui... Mais c'est un fils que je voudrais. L'amour d'un fils doit être plus tendre. Pauvre Fernande ! je ne puis pas lui en vouloir : sa froideur pour moi, c'est sa fidélité à une tombe.

MAX. Je croyais qu'elle avait perdu sa mère au berceau.

MME. MARÉ. Oh ! pas du tout ! Elle avait trois ans, et, chez nous autres femmes, la sensibilité est si précoce !

MAX. Mademoiselle Fernande aura usé la sienne en herbe.

MME. MARÉ. Elle ne vous paraît pas très expansive ?

MAX. Non... Oh ! non !

MME. MARÉ. Mon dieu ! c'est une petite sauvage qui s'est élevée toute seule. Elle a peut-être un peu de fierté ; mais comment en serait-il autrement dans sa position de riche héritière ? 5

MAX. Permettez, madame ; il n'y a pas besoin d'être riche pour être fier, et c'est une vertu ; mais ce n'est pas de la fierté qu'a mademoiselle Fernande, c'est de la hauteur.

MME. MARÉ. Auriez-vous à vous plaindre... ? 10

MAX. A me plaindre, non, parce que cela m'est parfaitement égal ; mais, franchement, mademoiselle Fernande déploie envers moi un luxe d'indifférence bien inutile. Je me tiens à ma place, et n'ai pas la moindre envie de m'y faire remettre. 15 Elle prodigue sa froideur.

MME. MARÉ. Peut-être est-ce dans votre intérêt ; elle craint peut-être...

MAX. Quoi ?

MME. MARÉ. Vous êtes jeune, elle est belle... 20

MAX. Et elle a lu des romans où le pauvre secrétaire s'éprend de la fille du baron ? Mais elle peut se rassurer, je ne cours aucun danger. Il y a entre nous un fleuve de glace.

MME. MARÉ. Et ce fleuve, c'est ?... 25

MAX. Sa dot !... dont elle ne manquerait pas de me croire amoureux. Les jeunes filles riches... brr ! Le frôlement de leur robe ressemble à un *froissement* de billets de banque ; et je ne lis

qu'une chose dans leurs beaux yeux : "La loi punit le contrefacteur."

MME. MARÉ. J'aime à vous voir dans ces idées-là ; je vous avais bien jugé. Il faut le dire, hélas ! on ne trouve plus cette fermeté de sentiments que chez les hommes élevés à l'école de l'adversité.

MAX. Mais non, madame ! c'est le seul maître qui m'ait manqué, grâce à mon cher protecteur.

MME. MARÉ. Ne rougissez pas d'avoir connu la misère, monsieur Maximilien ; pas devant moi, du moins.

MAX. Ni devant vous, madame, ni devant personne. Mais, en vérité, si je l'ai connue, c'est à l'âge où on ne la comprend pas, et je ne m'en souviens plus. Il ne me reste de mon enfance qu'une impression désagréable, celle du froid ; et encore, comme je voyais des engelures aux mains de tous mes petits camarades, j'aurais été humilié de n'en pas avoir : (*Souriant.*) j'en avais.

MME. MARÉ. Il sied bien à un homme de plaisanter de ses épreuves : la gaieté est la forme la plus virile du courage.

MAX., *à part.* Elle y tient, la bonne dame.

MME. MARÉ. Si j'avais un fils, je le voudrais souriant dans sa force, comme vous... et je vous prierais d'être son ami... son Mentor plutôt, car il serait encore bien jeune.

MAX., *à part.* Elle se sera mariée tard.

MME. MARÉ. Aimez-moi un peu, monsieur Maximilien.

MAX. Madame, certainement...

Scène II

LES MÊMES, FERNANDE *ouvre la porte et fait mine de se retirer*

MME. MARÉ. Entrez, ma chère, vous n'êtes pas de trop. Monsieur Maximilien a la complaisance de me faire la lecture... Si les beaux vers ne vous effrayent pas, mettez-vous à votre métier et écoutez.

FERN. Volontiers, madame ! (*Elle déploie son métier à tapisserie et s'installe.*)

MAX., *à part, désignant madame Maréchal.* Comme elle me regarde !...

MME. MARÉ., *allant à Fernande.* Il est très joli, ce carreau ; tâchez de ne pas le perdre, comme vous avez perdu le dernier.

FERN., *travaillant.* Je le retrouverai sans doute.

MME. MARÉ. Un jour que personne n'en aura besoin, n'est-ce pas ?

FERN. Probablement.

MME. MARÉ. Vous ne m'ôterez pas de la tête que vous l'avez dit perdu pour ne pas le montrer à madame Mathéus.

FERN. Pourquoi ne l'aurais-je pas montré ?

MME. MARÉ. Parce qu'il y avait trois fautes, je pense.

FERN. Qu'est-ce que vous lisiez?

MME. MARÉ. *Jocelyn.* Voulez-vous reprendre, monsieur Maximilien?

MAX., *à part.* Elle a une singulière façon de regarder les gens. (*Lisant.*) 5

La liane et la ronce entravaient chaque pas;
L'herbe que je foulais ne me connaissait pas;
Le lac, déjà souillé par les feuilles tombées,
Les rejetait partout de ses vagues plombées.
Rien ne se reflétait... 10

MME. MARÉ. Que cherchez-vous donc? Je ne sais pas écouter quand on remue autour de moi.

FERN. Je ne trouve pas mon peloton bleu.

MME. MARÉ., *à Fernande.* Vous perdez tout.

MAX., *se levant.* Voulez-vous me permettre, made- 15
moiselle?

FERN., *sèchement.* Ne vous dérangez pas, monsieur; je l'ai.

MAX., *ramassant le peloton; à part.* Tiens! moi aussi. (*Il le met sur le cheminée.*) Pimbêche! 20

Scène III

LES MÊMES, MARÉCHAL, *un manuscrit à la main*

MARÉ. Ah! je vous cherchais, monsieur Gérard. — Bonjour, Fernande. (*Elle lui tend son front sans quitter son ouvrage; il l'embrasse.*) Voici de la besogne, mon jeune ami. 25

MAX. Tant mieux, monsieur. Je me plaignais de mon inutilité.

MARÉ. Dorénavant vous ne chômerez plus, soyez tranquille.

FERN. Qu'y a-t-il donc? 5

MARÉ. Ce qu'il y a?... N'as-tu pas remarqué, depuis trois jours, que j'ai l'air sombre et préoccupé?

FERN. Non.

MARÉ. Cela m'étonne! Je croyais l'avoir... et on 10 l'aurait à moins. Je viens d'écrire un discours qui sera un coup de canon.

FERN., *se levant et allant à son père.* Un discours? Tu vas parler?

MARÉ. Il le faut. 15

FERN. Ah! père, la parole est d'argent, mais le silence est d'or.

MARÉ. Il y a des circonstances, ma fille, il y a des positions où le silence est une défection, pour ne pas dire une complicité... N'est-ce pas, Aglaé? 20

MME. MARÉ. Sans doute; votre père doit des gages à son parti, à ses hautes amitiés et, j'ose le dire, à son alliance avec une la Vertpillière.

FERN. C'est vous, madame, qui le poussez?

MME. MARÉ. Êtes-vous fâchée de le voir sortir de 25 son obscurité?

FERN. Hélas! sa vie tranquille ne tenait pas ma vanité en souffrance... son nom sans éclat me suffisait, *à moi* qui l'aime. (*A Maréchal.*) Quelle

ambition te prend? Je ne vivrai pas le jour où tu monteras à cette maudite tribune.

MARÉ. Ce n'est pas l'ambition, ma fille, c'est le devoir! Ne cherche pas à m'ébranler; ce serait en vain. L'honneur parle, il doit être écouté. (*Fernande retourne à sa tapisserie.*) Mon cher Gérard, vous allez me faire le plaisir de me recopier mon griffonnage de votre plus belle main; car je ne m'y reconnaîtrais pas moi-même.

FERN. Ah! tu liras?

MAX. Je vais me mettre tout de suite à l'ouvrage.

MARÉ. Parcourez un peu d'abord, pour voir si vous me déchiffrez. (*A Fernande.*) Oui, je lirai; c'est moins inquiétant, hein? petite défiante! je lirai mon premier discours; pour le second, nous verrons. (*Lui donnant une petite tape sur la joue.*) Nous prenons donc ce père pour une ganache? (*Fernande lui baise la main. Maximilien s'assied dans un coin et parcourt le manuscrit.*)

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Madame la Baronne Pfeffers.

Scène IV

LES MÊMES, LA BARONNE; *elle a une tapisserie roulée dans son manchon*

MME. MARÉ. Ah! baronne!...

LA BAR. Ce n'est pas votre jour, madame; mais je

n'ai pas voulu passer devant votre porte sans frapper, bien que j'espère toujours vous voir chez moi demain soir.

MARÉ. Nous irions plutôt sur la tête !

LA BAR. Vous allez bien, monsieur l'orateur ? 5

MARÉ. Prêt au combat, madame.

LA BAR. Au triomphe. — J'avais aussi un petit service à vous demander, madame.

MME. MARÉ. Je regrette qu'il soit petit.

LA BAR. Nous sommes toutes deux patronnesses 10 de l'Œuvre des petits Chinois ; j'ai placé tous mes billets et on m'en demande encore. Pouvez-vous m'en céder une dizaine ?

MARÉ. On se dispute moins les siens que les vôtres, chère baronne. 15

MME. MARÉ., *à part.* Brutal ! (*Haut.*) Je vais voir ce qui m'en reste.

LA BAR. Il faut vous déranger ? Vous me les enverrez.

MME. MARÉ. Non, j'aime mieux vous les donner 20 tout de suite, c'est plus sûr : on me les enlèverait peut-être.

MARÉ., *bas.* Tu les as encore tous.

MME. MARÉ., *de même.* Vous ne dites jamais que des maladresses. (*Elle sort.*) 25

LA BAR., *s'approchant du métier de Fernande.* Ah ! vous êtes aussi de la Société des tabernacles, mademoiselle ?

FERN. Non, madame.

LA BAR. Comment ! ce que vous faites là n'est pas un carreau pour le tapis des fidèles ?

FERN. C'est tout ce qu'on voudra.

LA BAR. C'est pourtant l'encadrement réglementaire ; voyez plutôt. (*Elle déroule la tapisserie qu'elle a dans son manchon.*) 5

FERN., *à part.* Tiens !

MARÉ. C'est votre ouvrage ?... Ah ! charmant !

FERN. Il est très joli ! Cela a dû vous coûter beaucoup... de temps, n'est-ce pas ? 10

LA BAR. Mon dieu, non.

MME. MARÉ., *revenant.* Il ne m'en reste que neuf ; les voici.

MARÉ., *lui montrant la tapisserie de la baronne.* Regardez donc, ma chère. 15

MME. MARÉ., *à Fernande.* Ah ! vous l'avez retrouvé ?

MARÉ. Que dites-vous ?

MME. MARÉ. Ah ! bien, oui, c'est le carreau que Fernande croyait perdu. 20

MARÉ. Vous rêvez, ma chère.

MME. MARÉ. Il est bien reconnaissable... Voici les trois fautes. N'est-ce pas, Fernande ?

FERN. C'est pourtant vrai.

LA BAR., *à part.* Aïe ! 25

MAX., *à part.* Bon !

MARÉ., *à part.* Sapristi ! quel pataquès !

LA BAR., *menaçant Fernande du doigt.* Ah ! malicieuse, vous aviez reconnu votre ouvrage, et vous

vous moquiez de moi, en me demandant s'il m'avait côuté beaucoup de temps !

FERN. Je voulais vous faire avouer que vos bonnes œuvres ne vous laissent pas le loisir de tricoter.

MARÉ., *à part.* Cette enfant a de l'esprit quand il le faut. 5

MME. MARÉ. Mettez-moi au courant, de grâce.

LA BAR. Quelle est la femme du monde qui fait sa tapisserie elle-même et ne se coiffe qu'avec ses cheveux ? Ce sont des supercheries si générales et si bien admises, que, quand notre fausse natte se détache devant nos amis, nous la rattachons en riant ; (*Elle roule son carreau.*) et c'est ce que je fais. 10

MARÉ., *à part.* Charmante ! adorable ! on n'a pas plus de grâce ! 15

LA BAR. Ce qui m'étonne dans cette aventure, ce n'est pas que ma tapisserie ne soit pas mon ouvrage, puisque je l'achète ; c'est qu'elle soit le vôtre, mademoiselle. 20

MARÉ. Au fait, oui, comment a-t-elle pu vous être vendue ?

MME. MARÉ., *à Fernande.* J'ai toujours soupçonné la fidélité de votre femme de chambre.

FERN. Pauvre Jeannette ! elle est incapable... 25

MME. MARÉ. Ce n'est pas la première fois que vos petits ouvrages se perdent ; il est probable qu'elle en fait commerce.

LA BAR. Et que la pauvre vieille à qui nous les

achetons est une recéleuse. Encore une déception de la charité !

MARÉ. C'est très grave. Faites venir Jeannette, que je l'interroge.

FERN. Non, mon père, je vous expliquerai plus tard ce grand mystère.

MME. MARÉ. Pourquoi pas tout de suite ?

MARÉ. Faites venir Jeannette.

FERN., *très rouge.* Eh bien, puisqu'on m'y oblige, c'est moi qui donne ces bagatelles à la vieille Hardouin.

MAX., *à part.* Tiens, tiens !

MME. MARÉ. Ce n'est pas la peine de rougir comme vous faites.

LA BAR. Aussi, madame, pourquoi la force-t-on à montrer sa belle âme ?

FERN. Ces choses-là sont ridicules quand elles ne sont pas secrètes.

MME. MARÉ. C'est de la charité romanesque.

MARÉ. N'as-tu pas assez d'argent pour faire l'aumône ?

FERN., *avec impatience et les larmes aux yeux.* Tous les pauvres n'acceptent pas l'aumône. Cette vieille femme est fière, elle est habituée à vivre de son aiguille ; sa vue baisse, et je viens en aide à ses yeux, voilà tout. Il n'y a rien là de romanesque, et, en vérité, je ne comprends pas qu'on me tourmente pour si peu de chose.

MARÉ. Allons, calme-toi ; il n'y a pas grand mal.

MAX., *à demi voix.* Je crois bien !

MARÉ. Plaît-il ?

MAX. Je lis parfaitement ; je vais me mettre à la besogne. (*Il sort.*)

LA BAR. C'est votre secrétaire ? Il est distingué. — Adieu, chère madame, je vous quitte très mortifiée de la petite contrariété dont j'ai été la cause pour mademoiselle Fernande. Je vais porter à Saint-Thomas-d'Aquin mon brandon de discorde et soyez tranquille, mademoiselle, je ne révélerai pas votre part de collaboration.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le comte d'Outreville.

Scène V

LA BARONNE, *appuyée à la cheminée ;* MADAME MARÉCHAL, MARÉCHAL, LE COMTE, FERNANDE

MARÉ. Bonjour, monsieur le comte.

LE COM., *sans voir la baronne.* Comment se portent ces dames ? Leurs visages répondent pour elles. Mon cousin m'a donné rendez-vous ici...

MARÉ. Condorier ?

LE COM. Mais je vois que, dans mon empressement, j'ai devancé l'heure.

MME. MARÉ. Vous êtes trop gracieux, monsieur le comte.

LA BAR. Adieu, chère madame.

LE COM. Oh ! pardon, madame la baronne ! Je ne vous avais pas aperçue.

LA BAR. Je pensais que vous ne me reconnaissiez pas.

LE COM., *s'approchant de la cheminée.* Pouvez-vous croire qu'après vous avoir vue une fois... ? 5

LA BAR. Je le crois d'autant mieux qu'à Saint-Thomas-d'Aquin vous n'êtes pas à vingt chaises de moi et que vous ne me saluez pas.

LE COM. Si j'avais pu penser que vous me fissiez l'honneur de me reconnaître... 10

LA BAR. Oh ! les honneurs que je puis vous faire ne vous touchent guère. Je vous ai fait celui de vous inviter à venir chez moi, et vous n'y avez pas paru. Je vous fais donc peur ? 15

LE COM. Oh ! non.

LA BAR. Eh bien, tâchez de mériter votre pardon.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le marquis d'Auberive !

Scène VI

LES MÊMES, LE MARQUIS

LA BAR., *au marquis.* Pour le coup, je me sauve ; j'aurais trop de reproches à vous faire, marquis. 20

LE MAR. Et pourquoi donc, belle dame ?

LA BAR. Votre cousin vous le dira.— A demain, n'est-ce pas, chère madame ? et vous aussi, chère belle. (*Elle sort.*) 25

LE COM., *à part.* Elle m'a reconnu.

MARÉ. Quelle grâce ! quelle aisance ! Elle est partout chez elle.

FERN. Oui, c'est nous qui avions l'air d'être en visite.

LE MAR. Ce que j'admire surtout en elle, c'est le tact. Elle a compris que j'avais à vous parler de choses sérieuses, et elle a levé le siège. Allez donc voir, ma chère Fernande, si elle est bien partie.

FERN. Et ne revenez pas nous le dire !

LE MAR. C'est inutile, en effet. (*Fernande sort.*)

Scène VII

MADAME MARÉCHAL, MARÉCHAL, LE MARQUIS, LE COMTE

MME. MARÉ. Suis-je aussi de trop ?

LE MAR. Au contraire ; je compte sur vous pour m'aider à plaider ma cause. Mais, asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*) Madame, vous n'avez jamais partagé la répugnance de l'ami Maréchal à marier Fernande avec un gentilhomme.

MME. MARÉ. Je n'ai pas les mêmes motifs que lui de redouter une alliance aristocratique ; pour moi, ce n'est pas sortir de ma sphère, c'est y rentrer.

MARÉ. Mon dieu, mon cher ami, cette répugnance *dont vous* parlez n'était pas une véritable répug-

nance, c'était plutôt... comment dirais-je? une modestie peut-être exagérée.

LE MAR. Je l'aurais comprise jusqu'à un certain point, il y a huit jours; mais, aujourd'hui, il n'est pas un gentilhomme qui ne tînt votre alliance à honneur; et la preuve c'est que je viens vous demander la main de ma pupille pour monsieur le comte d'Outreville, ici présent, unique héritier de mes biens et de mon nom.

MARÉ. Est-il possible? Quoi! monsieur le marquis, vous consentiriez...?

MME. MARÉ., *bas, à son mari.* De la dignité, monsieur. (*Haut.*) Nous sommes très touchés, monsieur le marquis, de la demande que vous voulez bien nous faire; mais nous devons, avant tout, consulter le cœur de notre chère Fernande.

MARÉ. Ah! c'est vrai.

LE MAR. Rien de plus juste, madame; mais ne pourrait-on pas le consulter tout de suite? Verriez-vous un inconvénient à ce que mon cousin plaidât lui-même sa cause auprès de Fernande?

MARÉ. Aucun, marquis, aucun.

MME. MARÉ, *bas.* Vous vous jetez à leur tête.

LE MAR. Et vous, madame?

MME. MARÉ. Je trouve tout cela bien irrégulier.

LE MAR. Je le sais; mais l'étiquette ne peut-elle pas avoir un peu pitié de l'impatience de ce jeune homme? (*Bas, au comte.*) Parlez donc!

LE COM., *froidement.* Je vous en supplie, madame.

MME. MARÉ. Puisque tout le monde le veut...

MARÉ. Allons donc ! Envoyez-nous Fernande, ma chère. (*Bas.*) Et prépare-la un peu.

MME. MARÉ. Encore une fois, tout cela est bien rapide... Enfin ! je me rends. (*Elle sort.*) 5

Scène VIII

MARÉCHAL, LE MARQUIS, LE COMTE

MARÉ. Maintenant que ma femme n'est plus là, laissez-moi vous dire sans façon, mon cher marquis, combien je suis heureux et fier de votre alliance !

LE COM. C'est à moi seul, monsieur, de m'en 10 féliciter.

MARÉ. Je ne comptais donner que huit cent mille francs à ma fille, je lui donne le million tout rond.

LE COM. Je vous en prie, monsieur, ne parlons pas 15 de ces vilenies.

LE MAR. Parlons-en, au contraire ! Mon cousin n'a qu'une dizaine de mille livres de rente pour le moment ; mais j'en ai soixante-dix que je lui laisserai... le plus tard possible. 20

MARÉ. Palsambleu ! J'en ai encore cent à lui offrir le jour de mes obsèques.

LE MAR. Vos petits-enfants, seront à leur aise.

MARÉ. *Dites nos* petits-enfants mon cher Condo-

rier. Ne porteront-ils pas votre nom? Ventre-saint-gris! marquis, nous voilà parents... alliés du moins... par les femmes.

LE MAR. Nous l'étions déjà... par nos opinions.

MARÉ. Mais à quoi s'amusent-elles là-bas? Je parie que madame Maréchal nous fait attendre par dignité.

LE MAR. Allez les relancer; je vous rejoindrai.

MARÉ. J'y vais. (*Regardant le comte de la porte.*) Qu'il est beau!

Scène IX

LE MARQUIS, LE COMTE

LE MAR. Ah çà! mon cher, vous allez à l'autel comme un chien qu'on fouette. Je ne veux pas votre malheur, moi! Si la future vous déplaît, il faut le dire.

LE COM. Ce n'est pas qu'elle me déplaise, mais...

LE MAR. Dites, dites, ne vous gênez pas! Je ne suis pas en peine d'héritier. *Uno avulso non deficit alter*, pour parler votre langue. Je me raccrocherai à une autre branche... A celle des Valtravers. Je suis brouillé avec eux; mais le rapatriage sera facile... *Aureus*, parbleu!

LE COM. Mon cousin, au nom du ciel, ne vous emportez pas!

LE MAR. Je ne m'emporte pas, monsieur, je vous

mets à votre aise. Il est clair que ce mariage ne vous inspire pas d'enthousiasme.

LE COM. Mais si, mon cousin ! il m'en inspire.

LE MAR. Ah ! vous ne trouvez pas Fernande assez bien faite ! Faites-en donc autant ! 5

LE COM. Mais si j'ai le malheur de lui déplaire, malgré ma bonne volonté ?

LE MAR. J'en serai fâché pour vous ; mais j'appellerai un Valtravers. Vous êtes prévenu.

LE COM. Quelle situation, mon dieu ! (*Fernande* 10 *paraît à la porte de gauche.*)

LE MAR., *bas.* La voici ! Je vous laisse.

LE COM., *bas.* Je ne sais par où commencer.

LE MAR., *bas.* C'est bien difficile ! " Mademoiselle, j'ai l'aveu de vos parents, mais je ne veux 15 vous tenir que de vous-même." (*A Fernande.*) Vous pensiez trouver votre belle-mère ici, mon enfant ; mais elle nous a abandonnés, ainsi que votre père, et je vais leur en demander raison. (*Il sort.*) 20

Scène X

LE COMTE, FERNANDE

LE COM., *à part.* La tête est belle ; mais quelle différence avec la divine Pfeffers ! Et, si elle me refuse, je suis ruiné ! (*Haut.*) Mademoiselle, vous a-t-on dit dans quel but... ?

FERN. *Oui, monsieur.* 25

LE COM. J'ai l'aveu de vos parents, mais je ne veux vous tenir que de vous-même. C'est là, je crois, un sentiment que vous ne sauriez désapprouver.

FERN. Il est à la fois délicat et prudent; car je ne suis pas de celles que l'on marie sans les consulter. Nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre, monsieur; pour faire connaissance, voulez-vous que nous nous parlions avec une entière franchise?

LE COM. Bien volontiers, mademoiselle; la franchise est ma principale qualité.

FERN. Tant mieux! C'est celle que j'estime pardessus toutes. Eh bien, pourquoi voulez-vous m'épouser?

LE COM. Mais parce que je n'ai pu vous voir sans...

FERN. Pardon! vous oubliez déjà notre traité. Nous nous sommes vus trois fois, nous avons échangé trois mots, et je n'ai pas la vanité de croire que cela ait suffi à vous tourner la tête.

LE COM. Vous ne vous rendez pas justice, mademoiselle.

FERN. Que les hommes ont de peine à être sincères! J'ajouterai pour vous mettre à votre aise que, si vous m'épousiez par amour, je croirais de ma loyauté de vous refuser: car il y aurait entre nous une inégalité de sentiments qui ferait votre malheur, pour peu que vous ayez de délicatesse dans l'âme.

LE COM. Alors... s'il n'y a pas précisément chez moi ce qu'en langage mondain on appelle de l'amour, croyez bien qu'il y a du moins tous les sentiments que l'époux doit à l'épouse.

FERN. A la bonne heure ! mais ces sentiments-là ne sont pas assez violents pour pousser un gentilhomme à une mésalliance. Vous avez donc un motif particulier. Je ne doute pas qu'il ne soit parfaitement honorable, et si je tiens à le connaître, c'est uniquement pour ne pas laisser l'ombre d'une arrière-pensée dans l'estime que je veux faire de mon mari. — Vous hésitez à répondre ?

LE COM. Non, mademoiselle. Je vous épouse par déférence aux désirs de mon cousin... déférence qui m'est bien douce, je vous assure.

FERN. J'aurais dû le deviner : du moment qu'il ne s'oppose pas à cette mésalliance, c'est qu'il l'ordonne.

LE COM. Il a pour vous une affection...

FERN. Il est seul au monde, je suis sa pupille, et son cœur se rattache à ce lien, si faible qu'il soit. Allez, monsieur le comte, allez lui annoncer qu'il sera fait comme il le désire.

LE COM. Que de reconnaissance, mademoiselle !

FERN. Vous ne m'en devez pas, monsieur ; j'accepte un nom honorablement offert... et je vous promets de le porter dignement.

LE COM. Et moi, de mon côté, je vous assure que,

malgré... Mais vous avez raison, je vais réjouir mon cousin de cette heureuse nouvelle. (*Il sort.*)

FERN., *après un silence.* Autant lui qu'un autre, après tout ! Sortir de cette maison, voilà l'important. — Pauvre père !

Scène XI

FERNANDE, MAXIMILIEN

MAX., *le manuscrit à la main.* Pardon, mademoiselle ; je croyais trouver monsieur votre père ici.

FERN., *allant s'asseoir à son métier.* Il est, je crois, dans le grand salon ; mais je doute que vous puissiez lui parler : il est en affaires.

MAX., *à part.* Ma foi ! tant pis, je laisserai le mot en blanc. — Singulière fille ! (*Il pose son manuscrit sur la cheminée, y prend le peloton de laine et venant à Fernande.*) Voici votre peloton bleu, mademoiselle. — Qu'est-ce que je vous ai fait ? pourquoi me traitez-vous si durement ? Tant que j'ai pu vous prendre pour une banalité de salon, je me croyais fort au-dessus de vos mépris et ne m'en souciais guère ; mais celle qui prête ses yeux à la vieille Hardouin ne méprise la pauvreté de personne, et je viens vous demander loyalement en quoi j'ai démérité de votre estime.

FERN., *sans lever les yeux de son ouvrage.* Je suis

fâchée, monsieur, que ma manière d'être vous choque ; elle est la même avec vous qu'avec vos prédécesseurs, et cela n'a pas nui à leur carrière.

MAX. Voilà tout ce que vous avez à me répondre ?

FERN. Pas autre chose. 5

MAX. En vérité, mademoiselle, je serais le dernier des hommes, que vous ne me traiteriez pas autrement.

FERN., *se levant.* Adieu, monsieur.

MAX., *se mettant entre elle et la porte.* Non, mademoiselle, non ! Vous ne me quitterez pas ainsi. Je lis un immense mépris dans vos yeux. L'explication que je vous demandais, je l'exige maintenant. 10

FERN., *avec hauteur.* Vous savez bien que je ne puis vous la donner. 15

MAX. Je vous jure que je ne sais rien, que je ne comprends rien, sinon que je suis atteint dans mon honneur. Répondez-moi, je vous en supplie. Qui m'a calomnié ? de quoi suis-je accusé ? 20

FERN. De rien, monsieur ; brisons là, je vous prie.

MAX. Voyons, mademoiselle, vous êtes bonne, vous faites l'aumône avec votre cœur ; ayez pitié de mon angoisse. Il s'agit de ce que j'ai de plus cher. 25

FERN. Qu'attendez-vous de cette comédie ? Espérez-vous me faire dire ce que je rougis de savoir ? Laissez-moi passer.

MAX. Mais vous ne me dites pas un mot qui ne

soit un coup de couteau ! Je vous conjure à genoux !...

FERN. Gardez cela pour...

MAX. Pour qui ?

FERN. Pour votre carrière. (*Elle passe.*) 5

MAX. Ah ! je comprends !... (*Fernande s'arrête sur la porte.*) Il y a eu ici des misérables... et vous me jugez d'après eux ! Ma justification ne sera pas longue, et c'est à vous plus qu'à moi de baisser les yeux devant votre soupçon. Allez, 10 je vous plains... je vous plains plus que vous ne m'outragez, pauvre jeune fille qui avez perdu la sainte ignorance du mal.

Scène XII

LES MÊMES, MARÉCHAL, LE MARQUIS

MARÉ. Eh bien, monsieur Gérard, voilà comme vous travaillez ? 15

MAX. Je priais mademoiselle de se charger auprès de vous, monsieur, d'une communication qui me coûte un peu : ma démission.

MARÉ. Comment, votre démission ? Mais je ne l'accepte pas. Vous me laissez là juste au mo- 20 ment où j'ai besoin de vous !

LE MAR. Cela ne se fait pas, mon cher.

MAX. Je me suis mal expliqué, monsieur. Je ne suis pas homme à reconnaître vos bontés en vous

laissant dans l'embarras. Je voulais seulement vous prier de me chercher un successeur. Je resterai jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé.

MARÉ. C'est très contrariant ! je m'habituais à vous, moi. Je déteste les nouveaux visages. 5

LE MAR. Quelle lubie vous passe par la tête ?

MARÉ. Est-ce qu'on vous offre une meilleure place ?

MAX. Non, monsieur ; si je quitte votre service, c'est pour rentrer au mien. Je suis habitué à ne relever que de mon travail, et je me sens incapa- 10 ble d'aucune autre sujétion.

MARÉ. Votre travail !... sapristi ! vous m'avez avoué qu'avant d'être à moi, vous faisiez des travaux de librairie, à trente francs la feuille, petit texte.

MAX. Petit texte, oui, monsieur. 15

MARÉ. Et vous voulez recommencer ce métier de meurt-de-faim ?

FERN., *à part.* Je lui ai ôté son pain !

MARÉ. Mais c'est absurde !

MAX. Rappelez-vous la fable du Loup et du Chien. 20

MARÉ. Est-ce qu'on vous traite ici comme un chien ? Vous manque-t-on d'égards ?

MAX. Au contraire, monsieur ; mais, par un travers de mon esprit, dont je ne suis pas maître, tous les soins qu'on prend pour me faire oublier 25 l'infériorité de ma position ne servent qu'à me la rappeler. C'est injuste et ridicule, je le sais. Je n'accuse que moi ; mais je souffre et je m'en vais. *(Fernande sort par la gauche.)*

LE MAR., *à part.* Il y a quelque chose là-dessous.

MARÉ. Vous êtes un orgueilleux, que voulez-vous que je vous dise? Je ne peux pas vous retenir de force.

LE MAR., *bas, à Maréchal.* Laissez-moi lui parler. 5

MARÉ. Parlez-lui. (*Il sort par la droite.*)

Scène XIII

LE MARQUIS, MAXIMILIEN

LE MAR. Ah çà! mon cher, que se passe-t-il?

MAX. Vous auriez dû me prévenir, monsieur le marquis, que j'entrais ici pour être le patito de madame Maréchal. 10

LE MAR. Ah! c'est là que le bât vous blesse? Vous avez donné dans l'œil à la bonne dame? Rassurez-vous: elle ne vous obligera pas à lui laisser votre manteau. C'est une personne romanesque mais platonique. Son héros n'est pas 15 forcé de participer au roman; elle en fait tous les frais. Elle se persuade qu'elle est aimée, elle se livre des combats terribles, et, en fin de compte, elle triomphe de son danger imaginaire en vous exilant dans un bon emploi. Vous voyez que 20 vous pouvez rester.

MAX. Monsieur le marquis, c'est une circonstance atténuante pour madame Maréchal; mais non pour le malheureux qui exploite les ridicules de

cette dame. Si je rencontrais un de mes prédécesseurs, je ne le saluerais pas, même après cette explication.

LE MAR. Vous êtes fier.

MAX. M'en blâmez-vous? 5

LE MAR. Non, certes !

MAX. En consentant à rester encore quelques jours dans cette position intolérable, je crois rendre tout ce que je dois à vous, monsieur le marquis, et à monsieur Maréchal; ne m'en demandez pas davantage. 10

LE MAR. Je n'ai rien à répliquer.

MAX. Je retourne dans la bibliothèque, que je ne quitterai plus jusqu'à l'arrivée de mon successeur. (*Il sort.*) 15

LE MAR. Ce petit mériterait d'être gentilhomme. (*Il sort.*)

Acte Troisième

La bibliothèque de Maréchal. Une seule porte, au fond. A gauche du public un petit bureau à casier, tournant le dos aux personnages. Vers le milieu un peu à droite, un fauteuil et un guéridon 20

Scène Première

MARÉ., *seul, debout, au milieu derrière le fauteuil, comme à la tribune; sur le guéridon, à côté de lui,*

est un verre d'eau ; il boit. " Et, messieurs, soyez-en bien convaincus, la seule base solide dans l'ordre politique, comme dans l'ordre moral, c'est la foi ! Ce qu'il faut enseigner au peuple, ce ne sont pas les droits de l'homme, ce sont les droits de Dieu ; car les vérités dangereuses ne sont pas des vérités. L'institution divine de l'autorité, voilà le premier et le dernier mot de l'instruction primaire ! " (*Descendant en scène son manuscrit à la main.*) Là ! je possède imperturbablement ma première partie. Ce n'est pas sans peine ; j'ai la mémoire rétive comme tous les diables. C'est une faculté subalterne, la mémoire. — Décidément, je réciterai. Il est superbe, mon discours. Je voudrais bien savoir qui l'a fait, pour lui commander le suivant. Je ne sais pas s'il produira sur la Chambre le même effet que sur moi, mais il me semble irréfutable ; il m'affermit dans mes convictions, il m'enlève. Oh ! la belle chose que l'éloquence ! J'étais né pour être orateur ; j'ai la voix et le geste, les dons qui ne s'acquièrent pas : le reste (*Regardant le manuscrit.*) s'acquiert. — Ce petit animal de Gérard ne finit pas de déjeuner. Je voudrais bien avoir la suite de mon discours... Je n'ai pas trop de temps pour l'apprendre d'ici à demain. Ne mangez plus à ma table, si cela vous humilie, mon bon ami, mais ne me volez pas une heure après chaque repas : mon temps est précieux. —

Son grand amour d'indépendance, c'est le besoin de digérer en fumant, voilà tout. Il n'y a plus de société possible avec le cigare. Tout se tient : les mauvaises manières engendrent les mauvaises mœurs ; et, regardez-y de près, messieurs, vous reconnaîtrez que le chemin des révolutions est jonché du débris des convenances. Ne voilà-t-il pas que j'improvise, maintenant ?

Scène II

MARÉCHAL, MAXIMILIEN

MARÉ. Eh bien, jeune homme, déjeune-t-on mieux au restaurant que chez moi ? On y déjeune au moins plus longuement, sans reproche.

MAX. Je n'ai plus que quelques pages de votre discours à copier, monsieur ; j'aurai fini dans une heure.

MARÉ. Donnez-moi toujours ce qu'il y a de fait, que je l'étudie.

MAX., *prenant des feuilles dans le tiroir du bureau.* Voilà, monsieur. Je me suis permis de rétablir quelques mots nécessaires à la construction grammaticale, qui étaient évidemment restés au bout de votre plume.

MARÉ. Je griffonne si rapidement.

MAX. D'autres étaient illisibles ; je les ai restitués

d'après le sens de la phrase : ainsi, *prolégomènes, synthétique, logomachie.*

MARÉ. Je vois avec plaisir que les secrets de la langue vous sont familiers.

MAX. Ce ne sont là des secrets pour personne.

MARÉ. Pour personne. — Vous êtes un homme de mérite, mon cher Gérard ; entre nous, que vous semble de mon discours, là, franchement ?

MAX. Il me trouble beaucoup, monsieur ; il m'irrite.

MARÉ. Il vous irrite ?

MAX. Comme tous les raisonnements auxquels on ne trouve rien à répondre, et contre lesquels proteste pourtant le sentiment intime.

MARÉ. Vous avouez qu'il n'y a rien à répondre ? Ça me suffit.

MAX. C'est surtout la seconde partie qui est d'une grande force.

MARÉ. Ah ! oui.

MAX. J'avoue que j'ai besoin de rassembler mes idées pour les défendre d'une attaque aussi vive.

MARÉ. Vous me charmez. Je crois que je produirai une grande sensation. Je vais achever de l'apprendre par cœur ; car un discours lu est toujours froid. Vous m'apporterez la fin dans ma chambre, je vous prie ; et, si vous le voulez bien, nous ferons une répétition générale, où vous simulerez des interruptions, pour habituer ma mémoire au tumulte des assemblées.

MAX. Je suis à vos ordres. (*Maréchal* sort.)

Scène III

MAX., *seul.* C'est vrai que je suis troublé et irrité. Troublé, c'est tout simple ; je sens trembler sous moi l'échafaudage de mes idées. Mais irrité ! contre qui ? contre la vérité ? C'est trop bête ! Et c'est ainsi pourtant ! ma raison prend un chemin où je me refuse à la suivre. Il me semble qu'elle passe à l'ennemi. — L'ennemi ! Est-ce que j'ai de la haine pour quelqu'un ? Non ; pas même pour cette jeune fille. — Quel singulier produit de la civilisation, ce front pur, ces yeux limpides et cette âme fanée ! Dire que j'étais sur le point de la prendre pour un ange avec sa vieille Hardouin ! Ah ! mademoiselle, vous choyez la pauvreté qui s'agenouille et se lamente ; celle qui se tient silencieuse et debout, vous l'insultez ! Vos pauvres sont vos joujoux de charité ! Décidément, je la déteste.

Scène IV

MAXIMILIEN, MADAME MARÉCHAL, *un livre à la main*

MAX., *à part.* A l'autre, maintenant !

MME. MARÉ. Je rapporte *Jocelyn.* (*Maximilien s'incline, s'assied devant le bureau et se met à écrire. Madame Maréchal replace le livre dans la bibliothèque. — Un silence.*)

MME. MARÉ. On ne vous a pas vu depuis hier, monsieur Maximilien. C'est par mon mari que je sais que vous nous quittez.

MAX. Oui, madame.

MME. MARÉ. Le vrai motif de votre détermination est-il bien celui que vous avez donné à monsieur Maréchal? 5

MAX. Sans doute.

MME. MARÉ. Tant mieux! Je craignais que ma belle-fille ne vous eût blessé en quelque façon. 10

MAX. Non, madame.

MME. MARÉ. Alors, vous ne nous quittez pas fâché? vous n'oublierez pas tout à fait que cette maison a été la vôtre pendant quelques jours? Le secrétaire nous quitte, mais l'ami reviendra? 15

MAX. Certainement, madame.

MME. MARÉ. J'avais besoin de cette promesse; car vous m'avez inspiré une véritable amitié, monsieur Maximilien.

MAX. Vous êtes trop bonne, madame. 20

MME. MARÉ. Ce n'est pas une protestation banale, soyez-en sûr. J'espère que vous me mettrez un jour à l'épreuve.

MAX. Jamais!

MME. MARÉ. Pourquoi jamais? Votre fierté refuse-t-elle de devoir quelque chose à une affection presque maternelle? 25

MAX. Eh! madame, laissons là cette maternité impossible.

MME. MARÉ., *baissant les yeux.* Ne puis-je être au moins votre sœur aînée?

MAX. Non, madame, pas plus ma sœur que ma mère.

MME. MARÉ., *d'une voix faible.* Quoi donc alors?

MAX. Rien. (*Un silence.*) 5

MME. MARÉ. Oui, vous avez raison; tout nous sépare. J'étais folle de vous demander de revenir; ne me revoyez plus. Je comprends votre départ à présent. Vous êtes un honnête homme, je vous remercie. 10

MAX., *à part.* Il n'y a pas de quoi.

Scène V

LES MÊMES, FERNANDE

MAX., *à part.* Encore! (*Il se remet à écrire.*)

FERN., *à madame Maréchal.* Je viens chercher un livre.

MME. MARÉ. Quel livre? 15

FERN. Je n'en sais rien. Je suis désœuvrée, et je voudrais lire. Conseillez-moi, monsieur Maximilien... quelque chose qui puisse m'intéresser. (*Maximilien se lève et va à la bibliothèque. — A part.*) J'espérais le trouver seul. (*Maximilien* 20 *lui donne un livre en s'inclinant et retourne à son bureau. — Ouvrant le livre.*) Le *Dictionnaire de la noblesse.* Est-ce une épigramme? Je ne la *mérite pas.* Je n'ai pas plus de prétentions no-

biliaires que vous. (*Donnant le livre à madame Maréchal.*) Tenez, madame.

MME. MARÉ. Si j'ai des prétentions, ma chère, elles sont fondées.

FERN. Je n'en doute pas. — Donnez-moi autre chose, monsieur Maximilien... ce que vous donneriez à votre sœur.

MAX., *à part, se levant.* Elle aussi !... Trop de parentes.

MME. MARÉ., *à part.* Comme elle lui fait des grâces !

UN DOMESTIQUE. Monsieur le comte d'Outreville demande si ces dames sont visibles.

MAX., *à part.* On va me laisser tranquille. (*Il s'assied à son bureau.*)

FERN. Voulez-vous l'aller recevoir, madame ?

MME. MARÉ. Il demande à nous voir toutes les deux.

FERN. Je suis mal en train, vous m'excuserez.

MME. MARÉ., *à part.* On dirait qu'elle veut rester seule avec Maximilien. (*Au domestique.*) Faites entrer monsieur le comte ici. (*Le domestique sort.*)

Scène VI

LES MÊMES, LE COMTE

LE COM. Pardonnez-moi, mesdames, de me présenter de si bonne heure. Cette lettre de

monsieur d'Auberive vous expliquera l'irrégularitè de ma conduite.

MAX., *à part.* Ce jeune comte a l'air franc... comme un jeton.

MME. MARÉ., *lisant la lettre.* Votre cousin me prie, monsieur le comte, de vous guider dans l'emplette de la corbeille. 5

LE COM. Il s'occupe lui-même de la publication des bans.

FERN. Déjà? 10

LE COM. Il ne veut pas vous laisser le temps de la réflexion, mademoiselle.

FERN. Ce n'est pas poli pour vous, monsieur.

LE COM. Il rend justice à mon peu de mérite.

MAX., *à part.* Elle épouse ce parchemin? elle est complète. 15

MME. MARÉ. Monsieur d'Auberive fait les mariages comme Bonaparte faisait la guerre. Je vais mettre un châle et un chapeau, et je suis à vous. (*A part.*) Je ne suis pas fâchée que Maximilien sache la nouvelle. (*Elle sort.*) 20

Scène VII

MAXIMILIEN, FERNANDE, LE COMTE

MAX., *à part.* Vais-je assister à leurs idylles comme un *king-charles?*

LE COM. Permettez-moi, mademoiselle, de mettre

à profit ces trop courts instants... (*Maximilien tousse.*) Nous ne sommes pas seuls?

FERN. Le secrétaire de mon père, monsieur Gérard.

LE COM. Je serais enchanté de faire sa connaissance; veuillez donc me le présenter. 5

FERN., *à Maximilien.* Monsieur Maximilien, je vous présente monsieur le comte d'Outreville, mon fiancé.

LE COM., *à part.* C'est moi qu'elle présente?

MAX. Monsieur... 10

LE COM. Charmé, monsieur... (*A part.*) Il me déplaît. (*Un silence. — A Fernande.*) On m'a dit que monsieur Maréchal ne recevait pas. Serait-il indisposé?

FERN. Il s'est enfermé pour travailler, n'est-ce pas, 15 monsieur Maximilien?

MAX., *à son bureau.* Oui, mademoiselle. (*Un silence.*)

LE COM. J'ai passé dimanche dernier une délicieuse matinée. J'ai entendu à la Madeleine 20 une messe en musique exécutée par les chanteurs de vos premiers théâtres. L'orgue était tenu par un très bon virtuose.

FERN. Vous aimez la musique?

LE COM. Oh! certainement. J'ai remarqué aussi, 25 avec plaisir, que l'église était chauffée.

FERN. Oui, notre piété aime ses aises.

LE COM. Et qu'on a raison de les lui donner! Aussi l'église était pleine... à Paris! C'est un

spectacle consolant que cette recrudescence de la dévotion publique.

FERN. Qu'en pensez-vous, monsieur Maximilien?

MAX. Je suis bien aise que monsieur soit consolé. Quant à moi, je n'avais pas besoin de consolation; je suis très philosophe.

LE COM. Voulez-vous dire par là que vous n'êtes pas chrétien?

MAX. Si fait, monsieur, je le suis! A telles enseignes que je pratique le pardon des offenses.

FERN. Le pardon ou le dédain?

MAX. Tous les deux.

FERN. Sans faire de différence entre le repentir et l'endurcissement?

MAX. Je n'y regarde pas de si près.

FERN. Vous êtes injuste, monsieur.

MAX. C'est possible, mademoiselle; vous en savez plus long que moi sur toutes choses.

FERN., *se levant, troublée.* Ma belle-mère tarde bien; je vais la presser un peu. (*Elle sort.*)

Scène VIII

LE COMTE, MAXIMILIEN

LE COM., *à part.* On dirait qu'il y a de la pique entre eux. (*Haut.*) Voilà longtemps, monsieur, que vous êtes dans la maison?

MAX. Non, monsieur, et je n'y reste pas.

LE COM. Je le regrette, monsieur, puisque j'y entre moi-même.

MAX. Trop aimable.

LE COM. J'espère que ce n'est pas moi qui vous en chasse? 5

MAX. Comment serait-ce vous?

LE COM. Oh! vous savez: cela se dit quand quelqu'un sort au moment qu'on entre.

MAX. Pardon, monsieur, je viens de terminer un travail qu'attend monsieur Maréchal et que je vais 10 lui porter. (*Il salue et sort.*)

Scène IX

LE COM., *seul.* Hum! est-ce que mon mariage interromprait un petit roman? Je suis plus défiant que je n'en ai l'air, moi! Ce monsieur qui n'a pas besoin d'être consolé, qui pratique le 15 pardon des injures, qui quitte sa place au moment où mademoiselle Fernande se marie... Elle est sortie rouge comme une cerise sur un mot... probablement à double entente. Hum! je n'aime pas tout ça, moi! J'en parlerai 20 au marquis. (*Un domestique introduit la baronne.*)

Scène X

LE COMTE, LA BARONNE

LE COM., *à part.* Ciel ! la baronne !

LA BAR. Vous, monsieur le comte ? et seul ? Pourquoi m'a-t-on introduite ici ?

LE COM. Ces dames étaient là à l'instant et vont revenir. 5

LA BAR. A la bonne heure. Quant à monsieur Maréchal, il est invisible.

LE COM. Il travaille, m'a-t-on dit.

LA BAR. A quoi, mon dieu ?

LE COM. Probablement à son discours. 10

LA BAR. Je le croyais fait. C'est justement à ce sujet que je viens. J'espère que madame Maréchal m'aidera à forcer la consigne qui dérobe son époux aux regards des mortels.

LE COM. Je n'en doute pas. 15

LA BAR. Ni moi non plus. (*A part.*) Il est d'une candeur... inestimable. (*Haut et s'asseyant.*) Voilà trois fois en très peu de jours que le ciel vous met sur mon chemin : cela ne ressemble-t-il pas à une volonté de nous faire lier connaissance ? 20

LE COM., *debout.* On le dirait.

LA BAR. Peut-être doit-il résulter de notre rencontre quelque chose d'heureux pour notre cause. J'en ai comme un pressentiment ; et *vous ?* 25

LE COM. Ce serait bien glorieux pour moi, madame.

LA BAR. Vous avez sur le front le signe des appelés.

LE COM. Vous êtes trop bonne. 5

LA BAR. Le ciel emploie volontiers les mains pures. Le célibat est une grande vertu, vous le savez.

LE COM. Hélas ! je vais me marier.

LA BAR. Vous marier ? 10

LE COM. Oui, madame, j'épouse mademoiselle Fernande.

LA BAR., *plus froide*. On peut aussi faire son salut dans le mariage. Mes compliments, monsieur le comte ; votre future est charmante et justifie bien 15 la violence de votre passion.

LE COM. La violence ?

LA BAR. Dame ! il n'y a qu'une passion violente qui puisse excuser...

LE COM. Mais le rôle politique de monsieur Maré- 20 chal n'est-il pas une noblesse ? Je ne crois pas déroger en m'alliant à notre champion.

LA BAR., *à part*. Ah ! monsieur d'Auberive ! C'est bon à savoir. (*Haut.*) Alors, c'est un mariage de convenance que vous faites ? 25

LE COM. Oui, madame ; mon cousin le désire beaucoup.

LA BAR. C'est parfait. Je ne sais pas d'ailleurs de quoi je me mêle, et vous devez me trouver fort

indiscrète. Ne vous en prenez qu'à une sympathie peut-être inconsidérée ; mais, quand je vous ai vu, il m'a semblé que c'était un ami qui me venait. (*Lui tendant la main.*) Me suis-je trompée ? 5

LE COM. Oh ! madame ! (*Il porte sa main vers ses lèvres.*)

LA BAR., *retirant sa main avec un sourire.* Non... ce n'est pas une galanterie banale que je vous demandais... Cette petite main de femme est 10 digne d'être serrée virilement, vous lui rendrez un jour cette justice. — Vous regardez mon bracelet ?

LE COM. Votre... ? Oui...

LA BAR., *le détachant et le lui donnant.* Il est d'un travail assez curieux... 15

LE COM. Très curieux.

LA BAR. Le médaillon surtout. Il contient des cheveux de mon mari.

LE COM. Quoi ! ces cheveux blancs ?

LA BAR. Oh ! ma vie a été austère, monsieur le 20 comte. A l'âge de dix-sept ans, j'épousais un vieillard, pour accomplir les dernières volontés de ma bienfaitrice.

LE COM. Votre bienfaitrice ?

LA BAR. Orpheline au berceau, sans fortune, j'avais 25 été recueillie par une parente éloignée, la douairière de Pfeffers, créature angélique, qui m'éleva comme sa fille. Quand elle sentit approcher sa *fin, elle appela* près d'elle son fils, le baron Pfef-

fers, alors sexagénaire, et, nous prenant à chacun une main dans ses mains défaillantes : " Ma mort, nous dit-elle, va vous enlever votre unique amie ; permettez-moi d'unir vos deux solitudes, et je mourrai tranquille. — O mon fils ! je confie son enfance à votre vieillesse, et votre vieillesse à son enfance. — Ce n'est pas un mari que je te donne, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, c'est un père ! "

LE COM., *très ému.* Et, en effet, il fut un père pour vous ?

LA BAR. Le père le plus respectueux. Mais je ne sais pourquoi je m'abandonne à ces souvenirs... Rendez-moi mon bracelet.

LE COM., *à part.* C'est un ange !

LA BAR. Mon dieu ! qu'on est maladroite d'une seule main ! Venez à mon aide, monsieur le comte ! (*Elle tend son bras nu au comte. — Le comte essaye de rattacher le bracelet.*) Vous n'êtes pas plus adroit que moi. Voyons, si nous en viendrons à bout avec trois mains. (*Elle aide le comte. Leurs yeux se rencontrent ; le comte éperdu se détourne. — A part.*) Pauvre garçon ! qu'on vienne maintenant lui faire des histoires sur mon compte, on sera bien reçu ! (*Haut.*) Accompagnerez-vous votre future chez moi ce soir ?

LE COM. Ma future ?

LA BAR. Je le veux. Je n'ai jamais été heureuse ; mais j'aime le bonheur des autres. Ce doit être

charmant, l'éclosion d'un amour pur dans une jeune âme. Mademoiselle Fernande doit vous adorer.

LE COM. Si elle aime quelqu'un...

LA BAR., *vivement.* Ce n'est pas vous? qui donc? 5

LE COM., *revenant à lui.* Personne. Je voulais dire qu'elle m'épouse pour se marier.

LA BAR., *à part.* Il y a quelqu'un... Je saurai qui. (*Haut.*) Et à quand le mariage?

LE COM., *tristement.* Le premier ban sera publié de- 10 main, et je vais tout à l'heure acheter la corbeille.

LA BAR., *à part.* On a vu manquer des affaires plus avancées. (*Haut.*) Il ne me reste plus qu'à vous féliciter.

Scène XI

LES MÊMES, MADAME MARÉCHAL, *en grande toilette de ville* 15

MME. MARÉ. Que d'excuses, chère baronne! On vient seulement de m'avertir que vous étiez là.

LA BAR. En fort bonne compagnie, comme vous voyez, madame. Mais vous alliez sortir, je ne veux pas vous arrêter. 20

MME. MARÉ. Oh! je vous en prie, rien ne presse.

LA BAR. Je dois vous avouer que ma visite n'est pas à votre adresse. J'ai une petite communication à faire à monsieur Maréchal. Soyez seulement assez bonne pour m'ouvrir le sanctuaire où 25 *il se retire.*

MME. MARÉ. Comment ! toutes les portes ne sont pas tombées devant vous ?

LA BAR. Le domestique m'a allégué sa consigne, et je n'ai pas insisté.

Scène XII

LES MÊMES, MAXIMILIEN

MME. MARÉ. Que fait donc mon mari, monsieur Gérard, qu'il défend sa porte ? 5

LA BAR., *à part.* Le secrétaire ! si c'était lui ?

MAX. Je crois, madame, qu'il apprend son discours par cœur.

LA BAR. Il compte donc le réciter ? 10

MAX. Oui, madame.

LA BAR., *à madame Maréchal.* Alors je n'ai presque plus rien à lui dire, et il me suffira d'entrebâiller sa porte. A propos, vous n'avez pas oublié votre promesse pour ce soir ? 15

MME. MARÉ. On n'oublie pas ces choses-là.

LA BAR. Si monsieur Gérard n'a rien de mieux à faire, je serais charmée de le recevoir aussi.

MAX. Moi, madame ?

LE COM., *à part.* Elle a bien besoin d'inviter ce petit monsieur ! 20

LA BAR. A votre âge, monsieur, on aime à voir de près les hommes illustres. Il y en a quelques-uns dans mon salon.

MAX. Je vous suis très reconnaissant, madame.

LA BAR. Vous viendrez, n'est-ce pas? (*A madame Maréchal.*) Veuillez me montrer le chemin, madame.

MME. MARÉ. Je passe donc la première. (*Elle sort.*) 5

LE BAR., *bas, au comte, en lui montrant Maximilien.* Il est très bien, ce jeune homme !

LE COM., *sèchement.* Je ne l'ai pas remarqué.

LA BAR., *à part.* C'est lui. (*Ils sortent.*) 10

Scène XIII

MAX., *seul.* Oh ! non, je n'irai pas passer ma soirée chez cette baronne. Je la passerai avec mon vieux Giboyer. (*Prenant son chapeau sur le bureau.*) J'ai besoin de me soulager le cœur. Les deux mots d'excuses de cette patricienne 15 m'ont plus blessé que son insulte. Elle a cru faire les choses grandement, et qu'une demi-réparation était bien assez pour un pauvre diable comme moi ! Allons chez Giboyer.

Scène XIV

MAXIMILIEN, FERNANDE

FERN. J'ai à vous parler, monsieur. 20

MAX., sur la porte. A moi, mademoiselle?

FERN. Ne vous y attendiez-vous pas? N'avez-vous pas compris dans tout ce que je fais, dans tout ce que je dis depuis ce matin, mon profond regret de ce qui s'est passé hier?

MAX. Vous regrettez?... C'est trop d'honneur pour moi.

FERN. Ce n'est pas assez, je le sais. Il y a des offenses qui exigent une réparation aussi complète d'une femme que d'un homme. Je vous ai calomnié dans ma pensée, et je vous en demande pardon. Cela vous suffit-il?

MAX., *descendant en scène.* Je vous remercie.

FERN. Eh bien, remerciez-moi en restant auprès de mon père.

MAX. Pour cela, mademoiselle, c'est impossible.

FERN. Vous ne voulez donc pas que je me croie pardonnée?

MAX. Ah! vous l'êtes du plus profond de mon cœur.

FERN. Alors ne me laissez pas le remords de vous avoir ôté votre position.

MAX. Ne vous inquiétez pas de moi, mademoiselle. Je ne suis pas embarrassé de gagner ma vie; elle n'est pas chère. Vous m'avez rendu un grand service en m'ouvrant les yeux sur les dangers que mon honneur courait ici. Les apparences sont contre moi, je m'en rends bien compte, et l'exemple de mes devanciers m'accuse. Si je restais, le monde me condamnerait comme eux, et ce serait justice.

FERN. Justice?

MAX. Ma foi, oui. Je ne vaudrais pas beaucoup plus qu'eux, si je me résignais à être méprisé comme eux, à tort ou à raison.

FERN. Mais le témoignage de votre conscience? 5

MAX., *souriant.* Je la connais; elle est tracassière et me chercherait noise, sous prétexte qu'on n'a le droit de braver l'opinion que pour l'accomplissement d'un devoir. Or ce n'en est pas un d'étaler de la confiture sur son pain. 10

FERN. Vous avez raison; vous êtes un honnête homme.

MAX. Eh! mademoiselle, l'honnêteté, c'est l'orthographe.

FERN. Peu de gens la mettent comme vous. 15

MAX. Vous êtes bien sceptique pour votre âge.

FERN., *baissant les yeux.* Vous me l'avez déjà dit... deux fois.

MAX. Oh! mademoiselle, je ne voulais pas faire allusion... je n'entendais pas... pardon! 20

FERN., *après un silence.* Il ne faut pas me juger comme une autre, monsieur. Mon enfance n'a pas été couvée par une mère; elle a grandi seule avec le sentiment de l'abandon et l'instinct sauvage. A l'époque où l'enfant commence à s'ap- 25 puyer sur le père, une étrangère survint entre le mien et moi, je compris que mon protecteur se livrait, et je le sentis menacé... dans quoi? je n'en savais rien; mais ma tendresse jalouse devint une

clairvoyance... Vous aviez raison de me plaindre, monsieur ; j'ai vécu dans une souffrance au-dessus de mon âge, une souffrance d'homme et non de jeune fille. Il s'est livré dans ma tête des combats qui ont, pour ainsi dire, changé le sexe de mon esprit. A la place des délicatesses féminines, il s'est développé en moi un sentiment d'honneur viril ; c'est par là seulement que je vaux, et je vous donne une grande preuve de mon estime en vous expliquant mes droits étranges à la vôtre.

MAX. Dites à mon respect, mademoiselle.

FERN. Nos routes se sont rencontrées un instant, et vont se séparer probablement pour toujours ; mais je me souviendrai de cette rencontre, et j'espère que vous ne l'oublierez pas.

MAX. Non, certes... et mes humbles vœux vous suivront dans l'éclat de votre nouvelle existence. Puisse-t-elle tenir ce que vous vous en promettez !

FERN., *avec un sourire triste.* Je n'ai pas été gâtée, et je ne suis pas bien exigeante.

MAX. Votre rêve pourtant me semble assez aristocratique.

FERN. Me croyez-vous éprise d'un titre ?

MAX. Dame ! ce ne peut pas être de la personne qui... Pardon, mademoiselle, je m'oublie... j'abuse du hasard qui m'a jeté si avant dans votre confidence.

FERN., *avec effort.* Comment ne comprenez-vous

pas, après cette confidence, que la maison paternelle m'est devenue intolérable, et que j'accepte la première main qui s'offre à m'en tirer?

MAX. Quoi! c'est pour cela seulement?... C'est le bon Dieu qui m'a mis sur votre chemin; ne prenez pas de parti désespéré, mademoiselle; les choses ne sont pas aussi graves que vous le supposez. Je sais positivement, je sais par le marquis d'Auberive que les torts de votre belle-mère ne sont que des enfantillages romanesques.

FERN. Plût au ciel! mais vous voyez bien que j'ai encore plus raison que vous de partir. Et je suis reconnaissante à monsieur d'Outreville de m'emmener. — Je les entends qui rentrent; reprenons chacun notre chemin. Adieu, monsieur. (*Elle sort.*)

Scène XV

MAX., *seul. Il reste un instant immobile, tourné vers la porte par où Fernande est sortie; puis il va à son bureau, s'assied, trempe sa plume dans l'encrier.* Tiens! je suis bête! ma besogne est finie. (*Se levant.*) Monsieur Maréchal n'a plus besoin de moi jusqu'à ce soir; je suis libre! (*Il prend son chapeau.*) Que vais-je faire de ma journée? C'est singulier comme je m'ennuie! Bah! je vais me promener sur les boulevards. (*Il s'assied.*) Ciel! que je m'ennuie!

Scène XVI

MAXIMILIEN, GIBOYER

GIB. Bonjour, l'enfant.

MAX. Toi, mon vieil ami? Ah! que tu viens à propos! Que fais-tu aujourd'hui? J'ai congé, allons à Viroflay.

GIB. Le quinze janvier! 5

MAX. Tiens, c'est vrai.

GIB. Tu bourgeonnes trop tôt. Calme ces ébullitions printanières et écoute-moi de tes deux oreilles. — Maximilien, nous sommes riches.

MAX., *avec joie.* Riches? 10

GIB. Je viens de faire un héritage d'un parent que je ne connaissais pas.

MAX. Un héritage?

GIB. Douze mille livres de rente.

MAX., *tristement.* Voilà tout? 15

GIB. Comment, voilà tout? Monsieur tutoie des millionnaires?

MAX. Non, mais tu avais l'air d'annoncer le Pactole.

GIB. Je le croyais... Mille francs par mois me 20 paraissaient assez mythologiques.

MAX. Ce n'est pas la richesse, mon pauvre ami.

GIB. En tout cas, c'est l'indépendance. Tu n'es plus fait pour être au service de personne, l'enfant. Donne ta démission à monsieur Maréchal. 25

MAX. Elle est donnée.

GIB. Bah !

MAX. Je n'ai pas attendu tes millions pour m'ennuyer d'être chez les autres.

GIB. Tout est pour le mieux ! Tu vas reprendre ton tour du monde.

MAX. Quitter Paris ?

GIB. Qui t'y retient ?

MAX. Mais... toi.

GIB. Tu te figureras que je suis toujours à Lyon. Ce n'est pas pour mon plaisir que je me sépare de toi. Quand on veut que le vin de Bordeaux vieillisse vite, on l'expédie sur mer. C'est une dépense d'argent, mais une économie de temps. Dans un an, j'aurai du Maximilien retour des Indes.

MAX. Tu veux m'expédier aux Indes ?

GIB. Pas tout à fait ; en Amérique.

MAX. Pour quoi faire ?

GIB. Tiens, parbleu ! pour y étudier la démocratie.

MAX. Merci ! C'est trop loin.

GIB. C'est plus loin que Viroflay ; mais tu adorais les voyages.

MAX. Il paraît que je ne les aime plus.

GIB. Ah !... qu'aimes-tu donc ?

MAX. J'aime... Mais que n'y vas-tu toi-même, en Amérique, pour te guérir une bonne fois de tes chimères ?

GIB. Mes chimères ?... Ne sont-elles plus les

tiennes? Voilà du nouveau! Qu'est-ce qu'il y a là-dessous?

MAX., *avec impatience.* Rien. Que veux-tu qu'il y ait?

GIB., *le prenant par le bras.* Regarde-moi donc en face! 5

MAX., *se dégageant vivement.* Eh! laisse-moi!... N'est-on pas maître de croire autre chose que ce que tu enseignes? (*Il remonte la scène.*)

GIB. Ah!... Et peut-on savoir ce que tu crois? 10

MAX. Je crois que la seule base solide dans l'ordre politique comme dans l'ordre moral, c'est la foi, là!

GIB. Tu es légitimiste à présent?

MAX. On n'est pas légitimiste pour ça. 15

GIB. Ne jouons pas sur les mots. Je ne connais qu'une façon d'introduire la foi dans le domaine de la politique, c'est de professer que tout pouvoir vient de Dieu, et par conséquent ne doit de comptes qu'à Dieu. C'est une opinion considérable, je ne dis pas le contraire; mais, quand on la professe, à quelque parti qu'on croie appartenir, on est légitimiste. 20

MAX. Eh bien, mettons que je le suis.

GIB. Tu l'es? 25

MAX. Pourquoi pas?

GIB. Ma vie se déroberait sous moi pour la seconde fois? (*Allant à Maximilien.*) Qui t'a volé à moi, cruel enfant? Par où m'échappes-tu?

Qui t'a perverti? Il y a une femme là-dessous! Les femmes seules font de ces conversions-là! Tu n'es pas légitimiste, tu es amoureux!

MAX. Moi?

GIB. Il y a ici quelque sirène qui s'est amusée à te catéchiser.

MAX. Madame Maréchal, une sirène! Mon seul catéchisme est un discours de son mari que j'ai médité en le copiant.

GIB. Le discours de Maréchal! Un ramas de sophismes et de vieilles déclamations!

MAX. Qu'en sais-tu?

GIB. Parbleu, c'est moi qui l'ai fait!

MAX. Toi?

GIB., *après une hésitation.* Eh bien, oui, moi! Par conséquent, tu vois ce qu'en vaut l'aune.

MAX. Ah! tu fais ce métier-là? C'était avant ton héritage sans doute?

GIB. Méprise-moi, marche sur moi, je ne compte plus; mais rends-moi la droiture de ton esprit, qui est le fondement de mon édifice, ma réhabilitation à mes propres yeux, ma résurrection! J'ai déshonoré en ma personne un soldat de la vérité, je ne suis plus digne de la servir; mais je lui dois un remplaçant, et je me suis promis que ce serait toi. Ne déserte pas, mon cher enfant!

MAX. Ta vérité n'est plus la mienne! Celle que je reconnais et que je veux servir, c'est celle qui t'a dicté ton discours. Ce qui m'étonne, c'est

qu'elle ne t'ait pas désabusé toi-même de tes utopies.

GIB. Ah ! la pire des utopies est celle qui veut faire rebrousser chemin à l'humanité.

MAX. Quand elle s'est trompée de route ! 5

GIB. Les fleuves ne se trompent pas, et ils submergent les fous qui veulent les arrêter.

MAX. Des phrases !

GIB. Des faits !... Demande à la Restauration.

MAX. En somme, vous n'avez rien à mettre à la 10 place de ce que vous avez détruit.

GIB. Nous n'avons rien ? Et où as-tu vu dans l'histoire qu'une société en ait remplacé une autre sans apporter au monde un dogme supérieur ? — L'antiquité n'admettait l'égalité ni devant la loi 15 humaine ni devant la loi divine ; le moyen âge l'a proclamée au ciel, quatre-vingt-neuf l'a proclamée sur la terre.

MAX. Tu as raison ; là, es-tu content ?

GIB. Ne fuis pas la discussion, mon enfant ; j'ai 20 tant besoin de te persuader ! Ce n'est pas une opinion que je défends, c'est ma vie !

MAX. Ta vie ! — Voyons, est-ce qu'il y a une société possible sans hiérarchie ?

GIB. Non, cent fois non. 25

MAX. Alors que fais-tu de l'égalité ?

GIB. Ah !... la confusion des langues !... L'égalité n'est pas un niveau.

MAX. Quoi donc alors ?

GIB. Ce grand mot ne peut avoir qu'un sens, le même ici-bas que là-haut : à chacun selon ses œuvres ! J'ai écrit là-dessus un livre que je te ferai lire.

MAX. Non. 5

GIB. Non ?

MAX. A quoi bon ? S'il ne me convainc pas, c'est du temps perdu.

GIB. Mais s'il doit te convaincre ?

MAX. Qui te dit que je veuille être convaincu ? 10

GIB. Il y a une autre femme ici que madame Maréchal.

MAX. Tu es fou ! Il n'y a ici qu'une héritière.

GIB. Ah ! tout s'explique !

MAX., *indigné*. Si j'étais tenté de l'aimer, je me 15 méprisérais, car je ne veux rien vendre de moi, ni mon cœur... ni ma plume.

GIB. Ni ta plume ?... Ingrat ! quand c'est pour toi seul !...

MAX. Pour moi ? De quel droit me rends-tu des 20 services déshonorés ? Qui t'a dit que je ne préférais pas la misère ? Est-ce là ce que tu appelles ton héritage ? Tu peux le garder, je n'y toucherai pas ! (*Giboyer tombe dans un fauteuil, le visage dans ses mains.*) Pardon, mon vieil 25 ami, tu n'as pas su ce que tu faisais.

GIB. J'ai su que je me dévouais à toi, qu'il fallait sauver ta jeunesse des épreuves où la mienne avait succombé, et j'ai léché la boue sur ton

chemin ; mais ce n'était pas à toi de me le reprocher. Va ! ma plume n'est pas la première chose que je vends pour toi... J'avais déjà vendu ma liberté !

MAX. Ta liberté ! 5

GIB. Pendant deux ans, pour payer ta pension au collège, j'ai fait les mois de prison d'un journal, à tant par an... Mais qu'importe ! je suis un chenapan, et tu ne veux rien de moi. Ah ! Dieu me frappe trop rudement ! je ne suis pourtant 10 pas un méchant homme... Il y a de tristes destinées. Ce sont des devoirs trop lourds qui m'ont perdu. J'ai commencé pour mon père... J'ai fini...

MAX., *fléchissant le genou.* Pour ton fils ! (*Giboyer* 15 *l'attire violemment dans ses bras.*)

Acte Quatrième

Un salon chez la baronne. Deux portes ouvertes au fond, donnant sur un second salon où l'on voit quelques personnes âgées jouant au whist ou causant ; une porte latérale, ouverte aussi, donnant 20 *sur un salon d'attente, par où on arrive du dehors. Une table à thé, au fond ; un canapé à droite, oblique ; un fauteuil et une chaise à gauche ; un canapé au mur ; un fauteuil auprès de la table, à gauche, au fond* 25

Scène Première

LA BARONNE, FERNANDE, *sortant du grand salon.*

LA BAR. Vous le voyez, mademoiselle, je ne mentais pas en disant que mon salon n'est pas gai.

FERN. Il est très intéressant, madame ; vous avez une réunion de célébrités de tous les régimes.

LA BAR. Réunion... dites union ! Mais ces célébrités ne composent pas un bouquet de la première fraîcheur, je l'avoue. Aussi suis-je résolue à le raviver par l'introduction de quelques jeunes femmes bien pensantes, et j'en attends ce soir même deux ou trois aussi courageuses que vous.

FERN. Courage facile, madame.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le vicomte de Vrillière. (*Le vicomte va saluer la baronne, qui lui donne la main.*)

LA BAR. Votre mère va mieux, puisque vous voilà ?

LE VIC. Tout à fait rétablie, grâce au ciel !

LA BAR. Allez donc bien vite rassurer cette bonne madame de la Vieuxtour. Il n'y a pas un instant qu'elle me demandait des nouvelles.

LE VIC. Excellente femme ! (*Il salue et entre dans le salon du fond.*)

LA BAR. Ce quadragénaire est le baby de notre cénacle... Le besoin de quelques jeunes gens se fait aussi sentir ; mais c'est bien délicat : je ne

veux pas l'ombre de la coquetterie chez moi. Je crains bien d'en être réduite à de petits messieurs sans conséquence, comme le secrétaire de votre père, par exemple.

FERN. Vous n'avez pas eu la main heureuse pour votre coup d'essai. Monsieur Gérard n'est rien moins qu'un petit monsieur sans conséquence; c'est, au contraire, un homme du premier mérite, à ce qu'on dit du moins.

LA BAR. Je ne conteste pas; j'entendais sans conséquence auprès des femmes. Une femme d'un certain monde ne peut pas faire attention à un homme de rien, n'est-il pas vrai?

FERN. Vous allez me trouver bien plébéienne, madame, de croire qu'un homme d'honneur n'est pas un homme de rien.

LA BAR., *à part.* Est-ce assez clair? (*Haut.*) Par un homme de rien, j'entends un homme sans naissance. Au surplus, monsieur Gérard est charmant; il a une distinction naturelle bien rare, même chez nous. S'il entrait dans un salon en même temps que tel gentilhomme, à les entendre annoncer tous les deux, c'est assurément à lui qu'on appliquerait le grand nom. Il n'est évidemment pas fait pour être secrétaire.

FERN. Aussi ne l'est-il plus.

LA BAR. Ah! depuis quand?

FERN. Depuis hier.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le chevalier

de Germoise. (*Le chevalier va saluer la baronne, qui lui tend la main.*)

LA BAR. Vous arrivez des derniers.

LE CHEV. Heureux que vous le remarquiez, madame.

LA BAR. Monsieur d'Auberive commençait à s'impatienter. 5

LE CHEV. Son boston n'aime pas attendre. Je vais m'offrir à ses coups... (*Il salue et entre dans le salon.*)

LA BAR. Et pourquoi n'est-il plus secrétaire? 10

FERN. Pour la raison que vous disiez : il n'est pas fait pour l'être.

LA BAR., *à part.* Elle baisse les yeux. (*Haut.*) Je ne sais pourquoi je m'intéresse à lui. A-t-il une autre position? 15

FERN. Non, madame, pas que je sache ; et vous seriez bien bonne, puisqu'il vous intéresse, de vous employer en sa faveur. Vous êtes toute-puissante.

LA BAR. C'est beaucoup dire ; mais j'aurai du malheur si je ne réussis pas à vous être agréable. 20

FERN. Ah ! je vous en serai bien reconnaissante, madame.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Couturier de la Haute-Sarthe.

LA BAR. Pardon ! voici un grand personnage à qui j'ai deux mots à dire... (*Reconduisant Fernande.*) Et puis, si je vous confisque ainsi à mon profit, je me brouillerai avec monsieur d'Outreville. 25

FERN. Croyez-vous?

LA BAR., *arrivée au fond.* Je m'occuperai de ce pauvre jeune homme.

FERN. Merci! (*Elles se serrent la main. Fernande rentre dans de salon.*) 5

LA BAR., *à part.* Et d'une! — Maintenant coupons court à la gloire de monsieur Maréchal.

Scène II

COUTURIER, LA BARONNE

LA BAR., *à monsieur Couturier.* Comment se porte Votre Seigneurie?

COUT. Et Votre Grâce? 10

LA BAR. Un peu abasourdie.

COUT. Et de quoi? (*Ils s'asseyent à gauche sur un fauteuil et une chaise.*)

LA BAR. Je vous le donne en dix, je vous le donne en cent... J'ai eu, cette après-midi, la visite de 15 ce pauvre monsieur d'Aigremont.

COUT. Pourquoi *ce pauvre?* Est-ce qu'il est malade?

LA BAR. Pis que cela! vous allez voir! L'entretien est venu naturellement sur la politique, sur 20 notre plan de campagne, sur Maréchal, sur le discours.

COUT. Eh bien?

LA BAR. Ne regrette-t-il pas qu'on ne l'en ait pas chargé lui-même?

COUT. Lui, un protestant? Il est fou.

LA BAR. Il l'est, je me le suis dit tout de suite. C'est d'autant plus inquiétant qu'il raisonne sa folie.

COUT. Comment cela?

LA BAR. Il dit que les dissidences religieuses, comme les dissidences politiques, doivent s'effacer devant l'ennemi commun, que toutes les Églises doivent se donner la main pour combattre la Révolution, qu'un protestant plaidant notre cause aurait plus de poids, que ce serait un grand exemple, que... Je ne sais plus, moi! des extravagances!

COUT. Permettez!... tout cela n'est pas si extravagant, madame; c'est, au contraire, d'une portée de vues qui m'étonne chez monsieur d'Aigremont.

LA BAR., *naïvement.* Vrai?

COUT. Cette idée-là n'est pas de lui, il faut qu'on la lui ait suggérée. Je m'étonne qu'un esprit aussi élevé que le vôtre n'en ait pas été frappé comme moi...

LA BAR. Je ne suis qu'une femme et je m'humilie devant votre haute raison.

COUT. Notre discours, prononcé par un protestant, ce serait déjà un premier triomphe!

LA BAR. Ah! mon dieu!

COUT. Pourquoi cette exclamation?

LA BAR. J'espère que vous n'allez pas le retirer à mon pauvre Maréchal?

COUT. Non, sans doute; mais il se prononcera plus d'un discours sur la question. 5

LA BAR., *vivement.* Donnez les autres à qui vous voudrez: c'est le premier qui porte coup. L'attache du grelot est l'opération capitale.

COUT. C'est vrai.

LA BAR. N'est-ce pas? 10

COUT. Tellement vrai, que toute autre considération pâlit devant celle-là.

LA BAR. Qu'entendez-vous?...

COUT. Chère baronne, au nom de notre cause, je vous supplie d'abandonner votre protégé. 15

LA BAR. Hélas! vous me prenez par où je suis sans défense. Je ne sais rien refuser au nom que vous invoquez. Mais y a-t-il vraiment un intérêt assez transcendant pour que nous nous décidions à affliger cet excellent homme? C'est horriblement dur, mon ami. 20

COUT., *se levant.* Quelle faute de n'avoir pas songé plus tôt à d'Aigremont! Mais aussi comment supposer qu'il accepterait? Nous voilà engagés avec Maréchal maintenant. 25

LA BAR., *se levant.* C'est notre créature, de plus, et, à ce titre, il a bien quelques droits sur nous.

COUT., *finement.* Pardon, le contraire serait plus juste.

LA BAR. J'ai donc fait encore une maladresse !... Pauvre Maréchal ! — Je sais bien ce qu'on pourrait lui dire : on pourrait lui faire comprendre que ce n'est pas une question de personnes ; que vous-même, à sa place, vous n'hésiteriez pas à vous effacer devant l'intérêt général.

COUT. Et, là où je n'hésiterais pas, il serait plaisant que monsieur Maréchal hésitât, vous me l'avouerez.

LA BAR. C'est égal, je ne saurais vous dire combien cette espèce d'exécution m'est pénible ; mais enfin mon amitié pour Maréchal est obligée de se rendre à vos arguments.

COUT. Je n'attendais pas moins de votre patriotisme.

LA BAR. Tous les membres du comité ne seront pas aussi désintéressés que moi, je vous en avertis. Vous trouverez de la résistance chez monsieur d'Auberive.

COUT. Oui, il est fort attaché à Maréchal.

LA BAR. D'autant plus qu'il fait épouser mademoiselle Fernande à un sien cousin que vous verrez ici.

COUT. Vraiment ! Ce fils des preux consent à croiser sa race avec nous ?

LA BAR. Cela ne nous regarde pas. Mais vous comprenez quel prix il attache à colorer la mésalliance par une quasi noblesse de position.

COUT. Merci du renseignement. Je vais de ce

pas recueillir toutes les autres adhésions ; elles forceront la sienne.

LA BAR., *regardant à gauche.* Madame Maréchal ! — Mon dieu ! que tout cela est douloureux !

COUT. Préparez-la doucement ; moi, je vais faire mon devoir, comme je l'ai toujours fait, sans hésitation et sans faiblesse.

LA BAR. Ame antique ! (*Couturier sort par une des portes du fond. Madame Maréchal entre par l'autre.*)

Scène III

LA BARONNE, MADAME MARÉCHAL

LA BAR., *à part.* Et de deux !... A l'autre maintenant ! (*Haut.*) Vous ne songez pas à la retraite, j'espère ?

MME. MARÉ. Pardonnez-moi, je suis fatiguée. Il n'a pas fallu moins que le plaisir de venir chez vous pour me décider à sortir ce soir. Je ne sais pas ce qu'est devenu monsieur Maréchal.

LA BAR. Il est allé chercher un peu de solitude dans la bibliothèque, respectons ses méditations. J'ai justement un renseignement confidentiel à vous demander. (*L'amenant au canapé.*) Vous m'accorderez bien cinq minutes de votre fatigue, ma chère amie ? (*Elles s'asseyent.*)

MME. MARÉ. Vous me la feriez oublier, chère baronne.

LA BAR. Pourquoi monsieur Gérard quitte-t-il votre mari?

MME. MARÉ. C'est un jeune homme très fier à qui toute dépendance est insupportable.

LA BAR. Oui, c'est le motif officiel; mais je vous demande, moi, le motif vrai. J'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir sur le compte de ce jeune homme avant de m'employer pour lui.

MME. MARÉ. Protégeons-le, chère baronne, il en est digne! C'est le cœur le plus délicat, le plus loyal, le plus sûr qu'on puisse imaginer.

LA BAR. Vous me charmez. Je ne sais pas... mais je craignais que ce ne fût un intrigant. J'aime mieux croire à la sincérité de son amour.

MME. MARÉ., *baissant les yeux.* Son amour! Pour qui?

LA BAR. Mais... pour Fernande.

MME. MARÉ., *vivement.* Pour Fernande! Pauvre garçon! Il est à mille lieues d'y penser.

LA BAR. En vérité? Êtes-vous bien sûre?...

MME. MARÉ., *inquiète.* Mais qui vous fait croire?...

LA BAR. Oh! mon dieu, rien; n'en parlons plus; je me serai trompée.

MME. MARÉ. Une femme de votre tact ne se trompe pas sans de fortes apparences. Qu'avez-vous cru remarquer?

LA BAR. Que vous dirai-je? Je m'étais sottement imaginée que le mariage de Fernande n'était pas étranger au départ du jeune homme.

Parlait-il de vous quitter avant la demande d'Outreville ?

MME. MARÉ., *frappée.* Non... et c'est le jour même qu'il a donné sa démission... Mais non, il n'a appris le mariage que ce matin.

LA BAR. Vous voyez bien ! Et, à moins de supposer que Fernande ne le lui ait annoncé hier, ce qui est impossible...

MME. MARÉ., *très émue.* Pourquoi impossible ?

LA BAR. Dame ! il faudrait admettre que ce garçon ne lui est pas indifférent, ce que je ne veux pas croire. — Ce n'est pas l'embarras ; elle vient de me le recommander avec une chaleur un peu surprenante de la part d'une personne ordinairement si mesurée.

MME. MARÉ. Vraiment ?

LA BAR. C'est une petite tête résolue.

MME. MARÉ. Je la connais ! Et ce Gérard... M'aurait-on jouée à ce point ?

LA BAR. Ne nous hâtons pas pourtant...

MME. MARÉ. Mille détails me reviennent à présent : l'air offensé de ce monsieur, l'attitude suppliante de Fernande... Elle cherchait à être seule avec lui... (*Se tournant vers le salon.*) Et, tenez, regardez-les causer tous les deux ! Ont-ils assez oublié qu'ils ne sont pas seuls ?... Ce niais d'Outreville qui ne s'aperçoit de rien !

LA BAR. Je n'en jurerais pas... Il les observe d'un air inquiet, comme s'ils étaient en train de

le dérober. — Hum ! tout cela pourrait mal finir : le mariage n'est pas encore fait, prenez garde !

MME. MARÉ. Vous me consternez !

LA BAR. Vous n'avez pas de temps à perdre, si vous tenez à l'alliance du comte. Je ne peux pas croire à la duplicité de Fernande : elle est entraînée à son insu : rappelez-la à elle-même, en lui faisant brusquement mesurer l'abîme qui la sépare de ce garçon.

MME. MARÉ. Oui, mais le moyen ?

LA BAR. Remettez publiquement le petit bonhomme à sa place.

MME. MARÉ. A quelle occasion ?

LA BAR. L'occasion ? mais ici, ce soir même, on peut la trouver. Nous la chercherons. Un amour humilié ne dure pas longtemps.

MME. MARÉ. Vous avez raison ; merci, chère baronne ! Fernande sera sauvée... (*A part.*) Et moi, vengée ! (*Haut, apercevant Maximilien qui sort du salon.*) Voici ce petit fourbe ; rentrons... Je ne serais pas maîtresse de moi.

LA BAR. Oui, n'ayons pas l'air de conspirer. (*Elles sortent par le fond, à gauche, tandis que Maximilien entre par le fond, à droite.*)

Scène IV

MAX., *seul.* Je ne voulais pas venir... Pourquoi *suis-je venu ?* Oh ! qu'elle est belle ! Quelle

âme adorable ! Je me sens envahi par un amour insensé, et je ne m'appartiens déjà plus assez pour me défendre ! — Eh bien, pourquoi lutter contre moi-même ? pourquoi me cramponner à ma raison qui m'échappe ! Livrons-nous plutôt aux enivrements de l'abîme ! Le sort en est jeté ! Je l'aime ! je l'aime ! je l'aime ! — Ah ! la bonne résolution ! que c'est amusant d'être au monde ! Je reprends intérêt à toutes choses...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur de Boyergi !

MAX., *sur la porte du salon.* Même à voir le successeur de Déodat !

Scène V

GIBOYER, MAXIMILIEN

MAX. Toi ?

GIB., *à part, avec un geste de colère.* Va te promener !

MAX. C'est toi qui signes Boyergi ?

GIB., *durement.* Comment es-tu là ?

MAX. Tu veux donc continuer cet horrible métier ? Pauvre père !

GIB. D'abord, tu m'as promis d'oublier que je suis ton père !

MAX. Je t'ai promis de ne pas le dire ; mais de l'oublier !... T'ai-je promis d'être un ingrat ?

GIB. Ah !... je ne te demande qu'une preuve de

reconnaissance, c'est de me laisser achever mon œuvre. Je n'ai pas besoin de ton respect.

MAX. Mais j'ai besoin de te respecter, moi ! Quelle lutte impie veux-tu établir entre ma tendresse et mon honneur ? Lequel des deux souhaites-tu qui emporte l'autre ? 5

GIB., *assis sur le canapé.* Je ne peux pourtant pas te laisser user par la misère !

MAX. Penses-tu que j'accepterai encore tes bienfaits, sachant ce qu'ils te coûtent ? Ne m'as-tu 10 pas mis en état de gagner ma vie et la tienne ? Avons-nous tant de besoins, toi et moi ? Nous connaissons la pauvreté ; reprenons-en gaiement le chemin, bras dessus bras dessous. Ne sera-ce pas charmant de vivre tous deux de notre travail 15 dans une mansarde ?

GIB. Charmant pour moi, oui !

MAX. Et pour moi donc ! Je sais qui tu es maintenant. Je suis fier de toi : j'ai lu ton livre ! 20

GIB. T'a-t-il convaincu ?

MAX. Certes ! (*Lui mettant la main sur le front.*) Et je ne veux plus que tu avilisses le grand esprit qu'il y a là. — Mon vieil ami, comme tu dois souffrir à vilipender tes belles idées dans ce jour- 25 nal d'écrevisses ! Quitte-le, je t'en supplie... (*Souriant.*) Je te l'ordonne ! J'ai bien aussi quelques droits sur toi peut-être ? Tu as assez léché la boue sur mon chemin, comme tu dis ;

essuie-toi la bouche pour m'embrasser. (*Il l'embrasse sur la joue.*)

GIB. Brave enfant !

MAX. Tu m'obéiras ?

GIB. Il le faut bien. N'es-tu pas mon maître ? 5

MAX. Tout me réussit aujourd'hui.

GIB. Tout ! Quoi donc encore ?

MAX. Rien.

GIB. Tu as des secrets pour ton vieux camarade ?

MAX. Nous écrirons ta démission en rentrant chez 10 toi, et je la porterai demain de bonne heure, pour que messieurs les membres du comité aient un pied de nez à leur réveil. Quelle joie de leur souffler leur boxeur ! Tu ne te doutes pas de ce qu'on entend ici. C'est une vraie conspiration 15 contre nos idées.

GIB. Tout simplement. La grande chouannerie des salons, avec ramifications dans les salles à manger et les boudoirs.

MAX. Tu plaisantes : mais ne t'y fie pas ! Ce 20 parti-là s'appelle légion.

GIB. Légion de colonels sans régiment, état-major sans troupes. Ils prennent pour leur armée les curieux qui les regardent caracoler ; ils passent des revues de spectateurs ; mais le jour d'une 25 levée sérieuse, ils battraient le rappel dans le désert.

MAX. A ce compte, ils ne sont pas bien redoutables.

GIB. Ils le sont beaucoup pour les gouvernements qu'ils soutiennent. Ces gaillards-là ne savent verser que les voitures qu'ils conduisent, mais qu'ils les versent bien ! (*Deux domestiques apportent le thé.*) 5

MAX., *regardant vers le salon.* Chut !... on vient !... Le marquis d'Auberive ! Avec qui est-il ?

GIB. Avec l'éminent Couturier de la Haute-Sarthe... Un libéral repenti !

MAX. Ils ont l'air de s'adorer. 10

GIB. Je crois bien ! Tous frères et amis ! — Tiens, je m'étais amusé à lâcher dans mon article de ce matin quelques brocards contre ce même Couturier : le marquis a biffé le passage en me disant ce mot simple et profond : 15 " Pas encore ! "

MAX. Eh bien, le marquis ne te biffera plus rien.

Scène VI

LES MÊMES, LE MARQUIS, COUTURIER, *puis successivement* LA BARONNE *et* FERNANDE, LE CHEVALIER DE GERMOISE *et* UNE DAME, MADAME MARÉCHAL, LE VICOMTE DE VRILLIÈRE, *et* MADAME DE LA VIEUXTOUR.

LE MAR., *à Couturier, sur le devant de la scène, à gauche.* Puisque le comité est unanime pour monsieur d'Aigremont, je n'ai qu'à m'incliner 20 *devant* sa décision, si pénible qu'elle soit.

COUT. Il ne l'a prise qu'à son corps défendant, monsieur le marquis, et devant un intérêt majeur que vous reconnaissez vous-même.

LE MAR. Je ne dis pas non, mon cher; mais j'aimerais qu'un autre que moi se chargeât de porter le coup à ce pauvre Maréchal.

COUT. Nous pensions qu'il serait moins dur de votre main; mais, s'il vous en coûtait trop, je m'en chargerais.

LE MAR. Je vous remercie. (*Il s'assied à gauche. — Couturier se perd dans les groupes.*)

LE CHEV., *à une dame.* Ce petit Gérard est vraiment mieux que le comte d'Outreville; mais est-ce bien sûr que mademoiselle Fernande ait une préférence pour le secrétaire? La baronne en a une peur qui ressemble à une certitude... (*Il conduit la dame à un fauteuil.*)

MME. MARÉ., *assise sur le canapé, au comte, qui lui apporte du thé.* Bouillant, s'il vous plaît; je l'aime bouillant.

LA VIEUX., *derrière le canapé, au vicomte de Vrillière.* Pauvre dame! elle aime tout ce qui brûle les doigts.

LE VIC. Ma foi! ces ambitions bourgeoises méritent bien d'être un peu échaudées.

LA VIEUX. Après cela, la baronne se trompe peut-être.

LE VIC. Hum! le jeune homme est charmant.

LA VIEUX. Pas autant qu'un titre de comtesse.

(*Pendant ce dialogue, elle est remontée au milieu de la scène, et s'adressant à toute l'assistance.*) Le père Vernier a été admirable ce matin. — Y étiez-vous, monsieur de Vrillière?

LE VIC. Je n'ai pas pu entrer.

GIB., *à part.* On refusait du monde.

LA VIEUX. Vous avez perdu. Il a eu sur la charité des pensées si touchantes, si nouvelles!

GIB., *à part.* A-t-il dit qu'il ne faut pas la faire?

MME. MARÉ. J'ai été choquée de la toilette de madame Dervieux. L'avez-vous remarquée?

LA BAR. Non.

MME. MARÉ. Figurez-vous qu'elle avait une robe de satin chamois avec des ornements de velours cerise tout autour, le pardessus pareil, garni d'hermine, un chapeau de tulle blanc bouillonné, couvert de petites plumes cerise. — On vient à l'église pour se recueillir et non pas pour se montrer, n'est-il pas vrai?

LE MAR., *de l'autre bout de la scène.* Et je vois avec plaisir, madame, que vous étiez recueillie.

MME. MARÉ. Sans doute; j'avais une robe carmélite.

LA VIEUX. Qui vous seyait à ravir.

LA BAR., *allant à Giboyer, derrière le canapé.* Vous ne prenez pas de thé, monsieur?

GIB. Mille grâces, madame, je le crains.

LA BAR., *à l'oreille de madame Maréchal, lui montrant de l'autre côté Maximilien qui cause debout*

avec Fernand assise. C'est le moment. (*Elle remonte vers le fond.*)

MME. MARÉ. Monsieur Gérard !... débarrassez-moi de ma tasse.

LE COM., *se précipitant pour la prendre sur un signe de la baronne.* Madame... (*Maximilien, qui s'est avancé sur l'interpellation de madame Maréchal s'arrête en voyant le mouvement du comte.*) 5

MME. MARÉ. Laissez, monsieur le comte... ce jeune homme est là. 10

FERN., *à part.* C'est trop fort. (*Elle se lève et va vivement à la table du fond. Gérard fait un pas en arrière.*)

GIB., *à part.* On le sonne !

MME. MARÉ., *tendant toujours sa tasse.* Monsieur Gérard ? 15

FERN., *de la table.* Monsieur Gérard ! voulez-vous me permettre de vous servir ?

MAX. Mademoiselle, j'ai déjà refusé.

FERN., *allant à lui avec une tasse de thé.* Vous ne refuserez pas de ma main. (*Maximilien s'incline et prend la tasse. — Étonnement général. Grand silence.*) 20

GIB., *à part.* Voilà son secret ! — Ça jette un froid. (*A madame Maréchal.*) Comme cette tasse vous embarrasse ! A défaut du neveu, souffrez, madame, que l'oncle soit votre valet. (*Il prend la tasse des mains de madame Maréchal stupéfaite et la reporte à la table.*) 25

LA BAR., *à madame Maréchal.* Pauvre amie ! qui pouvait prévoir... ?

MME. MARÉ. Et son père qui n'est pas là ! (*Elles rentrent dans le salon ; les invités les suivent peu à peu.*) 5

Scène VII

LE MARQUIS, LE COMTE D'OUTREVILLE

LE COM. Eh bien, mon cousin, qu'en dites-vous ?

LE MAR. Je dis que Fernande a délicatement réparé une impertinence de sa belle-mère, voilà tout.

LE COM. Voilà tout ? Mais elle aime ce jeune homme, monsieur, elle l'aime ! 10

LE MAR. Vous êtes fou !

LE COM. C'est possible ; mais je vous déclare que je renonce à ce mariage-là.

LE MAR. Vous renoncez ?...

LE COM. Bourgeoise et compromise, c'est trop ! 15

LE MAR. Très compromise, en effet, si vous rompez ; car cette rupture donnerait une signification grave à un incident insignifiant par lui-même.

LE COM. J'en suis bien fâché ; mais... 20

LE MAR. Considérez, monsieur, que Fernande est ma pupille, pour ainsi dire ma fille ; que c'est moi qui ai arrangé ce mariage et qu'ainsi je suis en quelque sorte responsable des suites.

LE COM. *Pas tant* que moi, mon cousin ; par con- 25

séquent, vous trouverez bon que je sois juge de la question.

LE MAR. Ainsi, vous refusez d'épouser?

LE COM. Oui !

LE MAR. C'est bien, monsieur ! vous m'en rendrez raison. 5

LE COM. Me battre... avec mon second père !

LE MAR. Je vous déshérite pour vous mettre à votre aise.

LE COM. Mais vos cheveux blancs, monsieur... 10

LE MAR. Ne vous occupez pas de ça : je suis de première force à l'épée.

LE COM. Pourtant, si elle aime ce jeune homme?

LE MAR. Quand elle l'aimerait, ce que je nie, c'est un vaillant cœur chez qui rien ne prévaudra sur 15 la foi jurée. Allons nous asseoir à ses côtés pour la protéger de notre présence contre les charitables insinuations de toutes ces dévotes. Soyez chevalier français une fois dans votre vie !

MARÉ., *entrant.* Ah ! marquis ! 20

LE MAR., *au comte.* Allez sans moi, monsieur ; je vous rejoins. (*Le comte sort.*)

Scène VIII

MARÉCHAL, LE MARQUIS

MARÉ. Que vous disait le comte? Est-ce que l'étourderie de ma fille...? Car ce n'est qu'une étourderie.

LE MAR. Nous en sommes convaincus, le comte et moi.

MARÉ. Ah ! je respire !... Ma femme m'avait mis la mort dans l'âme. Ainsi le mariage tient toujours ? 5

LE MAR. Plus que jamais ; car il est devenu indispensable à Fernande. Vous comprenez qu'une rupture, après cette sotte échauffourée, la compromettrait sans ressource !

MARÉ. C'est vrai ! 10

LE MAR. Par conséquent, s'il survenait un événement qui rendît votre position plus difficile envers votre gendre, ce ne serait pas une raison pour revenir à vos répugnances contre une alliance aristocratique. 15

MARÉ. Sans doute : mais quel événement ?...

LE MAR. Si, pour une cause ou une autre, vous perdiez momentanément la supériorité morale que vous donne votre rôle politique...

MARÉ. Mais comment pourrais-je la perdre ? 20

LE MAR. Monsieur... de la Haute-Sarthe a quelque chose à vous dire.

MARÉ. Quoi ? vous me faites trembler...

LE MAR. Il vous le dira.

MARÉ. Au nom du ciel, marquis, expliquez-vous. 25 J'ai du courage.

LE MAR. Eh bien, le comité a décidé... malgré moi, mon pauvre ami !... mais j'étais seul de mon *bord.*

MARÉ. Qu'a-t-il décidé?

LE MAR. Qu'on vous retirait le discours.

MARÉ. Mais c'est une infamie! mais je le sais par cœur!

LE MAR. Hélas! il faut l'oublier! 5

MARÉ. Jamais! En quoi ai-je mérité cet affront?

LE MAR. On est désolé de vous le faire, on vous en demande pardon; mais l'intérêt de la cause passe avant tout. On a trouvé un protestant de bonne volonté. 10

MARÉ. Un protestant? Mais c'est absurde! Mon discours n'aura plus le sens commun.

LE MAR., *voyant entrer Giboyer.* Tenez, mon cher, voici l'auteur de votre discours.

MARÉ. Monsieur de Boyergi? 15

LE MAR. Demandez-lui ce qu'il en pense. Moi, je vais chaperonner votre fille. (*Il sort.*)

Scène IX

GIBOYER, MARÉCHAL

MARÉ. Qu'en pensez-vous, monsieur de Boyergi?

GIB. De quoi, monsieur?

MARÉ. Du choix qu'on fait d'un protestant pour 20 débiter mon... votre... le discours?

GIB. Ces messieurs le regardent comme un hommage éclatant rendu à la vérité; moi, je pense qu'il fournira un bel exorde à la réponse. (*D'un*

ton oratoire.) Eh quoi ! messieurs, c'est un protestant que vous venez d'entendre ? Mais, s'il est sincère, la première chose qu'il ait à faire en sortant d'ici, c'est d'abjurer.

MARÉ. C'est vrai ! Je vous demande un peu qu'est-ce que c'est qu'un protestant qui ne proteste pas ?

GIB. Ce que c'est, messieurs ? C'est le plus grave symptôme d'indifférence religieuse qu'ait encore donné notre époque ! Vous êtes plus avant que nous-mêmes dans la religion philosophique. Le choix de votre orateur est un aveu : le moyen âge est mort, et c'est vous qui posez la dernière pierre de son tombeau. Que parlez-vous de le ressusciter ?

MARÉ. Bravo ! bravo ! je donnerais cent mille francs de ma poche pour qu'on jetât cela au nez de l'intrigant qui m'a supplanté.

GIB. Le fait est que ces messieurs se sont cruellement joués de vous !

MARÉ. C'est une indignité !

GIB. Une mystification. Ils vous traitent comme un Cassandre.

MARÉ. Je leur ferai voir si j'en suis un.

GIB. Ils vous couvrent d'un ridicule à n'oser plus vous montrer.

MARÉ. Ils ne le porteront pas en paradis.

GIB. Malheureusement, vous ne pouvez rien contre eux.

MARÉ. On ne sait pas !

GIB., *à demi voix.* Il y aurait bien une belle vengeance à tirer.

MARÉ. Laquelle?

GIB. Ce serait de répondre.

MARÉ. Moi? 5

GIB. De les foudroyer.

MARÉ. Ah! si je le pouvais!

GIB. Il ne vous manque qu'un foudre... On peut vous le procurer.

MARÉ. Qui? vous? 10

GIB. Non, je ne suis pas de force. Je ne connais qu'un homme capable de rétorquer mon discours; c'est mon neveu.

MARÉ. Le petit Gérard?

GIB. Lui-même. 15

MARÉ. Mais il le trouvait sans réplique?

GIB. Il a réfléchi depuis et il me l'a démoli à moi pièce par pièce. Vous le dirai-je? Il a si bien retourné mes idées, que j'abandonne le parti et vais donner demain ma démission de rédacteur 20 en chef.

MARÉ. Bah! Maximilien vous a converti à ce point? Mais alors il me ferait un discours...

GIB., *faisant claquer un baiser sur ses doigts.* Oh!

MARÉ. Il lui suffirait d'une nuit pour cela? 25

GIB. Facilement.

MARÉ. Et je pourrais lire demain?

GIB. Quelle surprise pour ces messieurs!

MARÉ. Votre neveu est-il discret?

GIB. Comme moi-même.

MARÉ. Qu'il ne parle de rien ! ni à ma femme, ni à ma fille, ni à personne ! et qu'il m'apporte son manuscrit demain matin.

GIB. C'est convenu. 5

MARÉ. Quelle revanche ! (*Il entre dans le salon par la porte de droite.*)

GIB. Voilà une recrue dont la démocratie ne sera pas fière... Mais, bah ! il faut avant tout tâcher d'assurer le bonheur de Maximilien. 10

Scène X

GIBOYER, MAXIMILIEN

MAX., *sortant du salon par la porte de gauche.* Viens-tu ?

GIB. Tu as l'air d'un homme ivre.

MAX. Je le suis.

GIB. Pour te dégriser, tu vas passer la nuit à 15 écrire la réfutation du discours de Maréchal... — Je te fournirai l'exorde.

MAX. A quel propos ?

GIB. J'ai un député à qui il ne manque que la parole. 20

MAX. Ce n'est pas moi qui la lui donnerai. Je me soucie bien de la politique à présent !

GIB. *Quoi !* tu ne détestes pas ces opinions devant

lesquelles le mérite et l'honneur sont une dot insuffisante?

MAX. C'est vrai.

GIB. Ces opinions qui te séparent de Fernande?

MAX. Je les exècre! 5

GIB. Tu ne te sens pas monter la rage au cœur devant ce stupide obstacle?

MAX. Oui!

GIB. Tu n'éprouves pas le besoin de te ruer dessus et de le mordre? 10

MAX. Tu as raison! Dussé-je m'y briser les dents, je les imprimerai dans la pierre! Jetons au destin la protestation du désespoir, la poignée de poussière du vaincu! Allons!

GIB. Va prendre ton paletot. (*A part.*) Moi, je 15 n'en porte jamais... c'est trop chaud! (*Ils sortent.*)

Acte Cinquième

Décor du deuxième acte

Scène Première

MADAME MARÉCHAL, *assise au milieu de la scène et brodant;* FERNANDE, *allant et venant en silence* 20

MME. MARÉ. Vous êtes bien agitée, mademoiselle.

FERN. Et vous bien calme, madame.

MME. MARÉ. Je n'ai pas de raison de ne pas l'être.

FERN. Quand peut-être en ce moment mon père est à la tribune !

MME. MARÉ. Ah ! c'est là ce qui vous occupe ?

FERN. Et quoi donc, madame ? J'admire votre tranquillité. 5

MME. MARÉ. Le discours de votre père est magnifique, et je suis sûre que ce sera un triomphe.

FERN. Ah ! je n'en demande pas tant.

MME. MARÉ. Je le crois ; il arbore un drapeau qui 10 n'est pas le vôtre.

FERN. Je n'ai pas de drapeau, madame ; je ne me mêle pas de politique.

MME. MARÉ. Vous m'étonnez : je vous aurais crue républicaine au fond du cœur. 15

FERN. Pourquoi ?

MME. MARÉ. C'est une opinion qui rapproche les distances.

FERN. Je ne vous comprends pas.

MME. MARÉ. Vous faites encore l'ingénue après 20 l'éclat d'hier ?

FERN. L'éclat ?... Il n'y a que vous, madame, pour interpréter à mal une action si simple. Je suis sûre que tous les gens de cœur m'ont approuvée, à commencer par monsieur d'Outreville 25 qui est le plus intéressé dans la question.

MME. MARÉ. Si vous croyez l'avoir enchanté par votre petite manifestation ! j'en suis encore à comprendre comment il n'a pas repris sa parole.

FERN. Si je le soupçonnais d'y avoir songé un instant, c'est moi qui reprendrais la mienne.

MME. MARÉ. Vous êtes sévère !

FERN. Je n'admets pas qu'il doute de ma probité.

UN DOMESTIQUE. Madame reçoit-elle ? 5

MME. MARÉ. Qui ?

LE DOMESTIQUE. Madame la baronne Pfeffers.

FERN., *à part.* Encore ?

MME. MARÉ. Qu'elle entre.

Scène II

LES MÊMES, LA BARONNE

MME. MARÉ., *montrant un siège à la baronne.* 10 Savez-vous, chère baronne, que vous nous gâtez ?

LA BAR., *debout.* Hélas ! madame, je viens aujourd'hui, bien à contre-cœur, chargée d'une mission qui ne vous surprendra certainement pas, mais dont le pénible devoir appartenait plutôt à 15 monsieur d'Auberive qu'à moi... Monsieur d'Outreville en a jugé autrement, et, malgré ma répugnance à me mêler de choses aussi délicates, il a fallu me rendre à ses instances.

MME. MARÉ. Il reprend sa parole ? (*A Fernande.*) 20 Là ! que vous disais-je ? Voilà le fruit de vos excentricités ! Après la scène d'hier, cette rupture est un désastre pour vous !

LA BAR. N'exagérons pas, madame : la situation

de mademoiselle Fernande reste intacte. Monsieur d'Outreville, en vrai gentilhomme, a reculé devant une rupture tant qu'elle pouvait donner lieu à des interprétations fâcheuses pour sa fiancée ; mais le discours de monsieur Maréchal a levé tous ses scrupules.

FERN. Mon père a parlé ?

LA BAR. Oui, mademoiselle... C'est en sortant de la Chambre que monsieur d'Outreville est accouru chez moi, indigné de cette volte-face inqualifiable.

FERN. Volte-face !

LA BAR. Comment voulez-vous appeler cela ? J'admets que monsieur Maréchal se soit trouvé froissé, qu'il ait refusé de comprendre les raisons de haute convenance qui ont déterminé le comité à faire choix d'un autre orateur...

MME. MARÉ. Un autre orateur ?... que voulez-vous dire ?

LA BAR. Ne savez-vous pas qu'on lui a retiré le discours pour le donner à monsieur d'Aigremont ?

MME. MARÉ. Mais nous sommes bafoués, madame !

FERN. Vous disiez cependant que mon père a parlé.

LA BAR. Hélas ! oui. Il s'est levé après monsieur d'Aigremont, à la grande surprise de nos amis, et, à leur plus grande indignation, il a lu une réponse furibonde aux nobles paroles qu'on venait d'entendre.

MME. MARÉ. Quelle horreur ! nous voilà au banc de l'opinion !

LA BAR. Je le crains, madame. Monsieur d'Outreville a quitté la séance ; il est venu chez moi : vous savez le reste. 5

FERN. Dites-lui, madame, qu'il n'avait pas besoin de redemander sa parole : mon père la lui a rendue.

LA BAR. Cette réponse est digne de vous, mademoiselle. Adieu, madame. Je prends part, 10 croyez-le bien, à la douleur que vous cause la conduite de monsieur Maréchal. (*A part.*) Dans un mois, je porterai d'azur à trois besants d'or. (*Entre Maréchal.*)

FERN., *lui sautant au cou.* Mon père ! (*Maré- 15 chal salue gracieusement la baronne, qui sort sans le regarder.*)

Scène III

MADAME MARÉCHAL, MARÉCHAL, FERNANDE

MARÉ., *à Fernande.* D'où vient à la baronne cet air de princesse ?

MME. MARÉ. Vous le demandez ?... 20

MARÉ. Ah ! vous savez déjà ?... Eh bien, tant mieux !

MME. MARÉ. Apostat ! (*Fernande se met à sa tapisserie.*)

MARÉ. Tout beau, madame Maréchal ! S'il y a eu 25

apostasie de ma part, c'est le jour où j'ai abandonné les principes de mes pères, et non le jour où j'y reviens. Je suis un roturier, si vous ne le savez pas !

MME. MARÉ. Ah ! si j'avais pu en douter... 5

MARÉ. Mon nom n'est pas même un nom, c'est un sobriquet ; j'ai eu parmi mes aïeux un maréchal, pas un maréchal de France, entendez-vous ? un maréchal ferrant. Libre à vous d'en rougir ; moi, j'en suis fier. 10

MME. MARÉ. Juste ciel ! A quoi me suis-je exposée en me mésalliant !

MARÉ. Laissez-moi donc tranquille avec votre mésalliance ! Vous êtes de la Vertpillière comme je suis de Saint-Cloud. 15

MME. MARÉ. Monsieur !

MARÉ. Votre nom est Robillard ; votre arrière-grand-père était procureur.

MME. MARÉ. Monsieur ! monsieur ! respectez au moins ma famille. 20

MARÉ. Eh ! madame, elle n'est pas respectable... Je ne vous en estime que plus d'ailleurs ; je n'ai pas de préjugés, moi. Je méprise la noblesse ; la seule distinction que j'admette entre les hommes, c'est la fortune. 25

MME. MARÉ. Si vous méprisez la noblesse, elle vous le rend bien. Monsieur le comte d'Outreville nous a déjà signifié par la baronne qu'il n'épousait pas la fille d'un démagogue.

MARÉ. Vraiment! Il ne me fait plus l'honneur d'empocher mes écus, ce gentillâtre râpé? Monsieur le comte d'Argencourt me casse aux gages? Il me destitue de son alliance? Comme ça se trouve! J'allais lui donner ma démission.

MME. MARÉ. Ah! monsieur, votre langage s'abaisse avec vos sentiments; vous devenez commun.

MARÉ. Je parle à la bonne franquette, comme il sied à un homme libre. Loin de moi l'afféterie des cours: (*Fredonnant.*)

Je suis du peuple ainsi que mes amours...

soit dit sans vous offenser, mademoiselle Robillard.

MME. MARÉ. Vous êtes un révolutionnaire, un cannibale, voilà ce que vous êtes!

MARÉ. Tenez, vous me faites sourire! C'est tout l'effet que doivent produire sur la véritable force les emportements de la faiblesse.

MME. MARÉ. Je vous cède la place, monsieur.

MARÉ. Rentrez dans le gynécée; et tenez-vous-y dorénavant. (*Elle sort indignée.*)

Scène IV

MARÉCHAL, FERNANDE

MARÉ., *allant s'asseoir auprès du métier de Fernande.* Tu ne me dis rien, fillette? Est-ce que tu regrettes le d'Outreville? Est-ce que tu l'aimais?

FERN. Non, mon père ; c'était un mariage de convenance.

MARÉ. Il n'est pas beau, ce monsieur. Je ne sais pas comment j'ai pu songer à donner une belle fille comme toi à ce noble emanque. Sois tranquille, les partis ne te manqueront pas avec ta fortune et... la gloire de ton père.

FERN. Tu as donc eu un grand succès ?

MARÉ., *modeste*. Énorme, mon enfant ! tel qu'on n'en as pas vu depuis dix ans. Ah ! ces messieurs du comité doivent se mordre les doigts de m'avoir retiré leur discours ! Je l'ai pulvérisé ! tu liras le *Moniteur* demain matin. — Tu n'es pas légitimiste, toi, j'espère ?

FERN. Je ne suis rien ; mais je m'étonnais que tu le fusses : car tu n'avais aucune raison de l'être.

MARÉ., *se levant*. Je ne l'étais pas au fond... Je m'étais sottement laissé endoctriner par ta belle-mère et ce diable de marquis : j'avais cru à une alliance possible entre l'ancienne aristocratie et la nouvelle ; mais le bandeau est tombé de mes yeux.

FERN., *lui prenant le bras tendrement*. Quoi qu'il en soit, je suis bien heureuse de ton succès, et bien heureuse surtout que ce soit fini.

MARÉ. Fini ? Ce n'est que le commencement ! Tous les orateurs de l'autre parti se sont inscrits pour demain. Ils vont me livrer un rude assaut ; mais il ne savent pas à qui ils ont affaire ! Ce sera

mon tour après-demain ; mes amis comptent sur moi ; je ne leur ferai pas défaut.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur de Boyergi !

MARÉ. Faites entrer. — Laisse-nous, Fernande. Nous avons à causer. (*Il l'embrasse au front ; elle sort.*) 5

Scène V

GIBOYER, MARÉCHAL

MARÉ. Eh bien, mon cher Boyergi, vous venez chercher mes remerciements ?

GIB. Je vous apporte mes félicitations.

MARÉ. Je les accepte, parbleu ! Mais il en revient 10 une bonne part à votre neveu, entendez-vous ? il a admirablement rendu mes idées, beaucoup mieux que je ne l'aurais fait moi-même, je ne me le dissimule pas.

GIB. Vous êtes trop modeste. 15

MARÉ. Non, mon cher, je ne suis que juste. Ce jeune homme ira loin, c'est moi qui vous le dis et vous pouvez m'en croire ; je m'y connais. Je veux me l'attacher et me charger de sa fortune.

GIB. Je vous remercie beaucoup, mais j'ai d'autres 20 desseins sur lui ; je l'emmène en Amérique.

MARÉ. Vous l'emmenez ?

GIB. Oui ; j'ai accepté la direction d'un grand journal à Philadelphie, et j'ai besoin du concours de Maximilien. 25

MARÉ. Mais moi aussi, j'en ai besoin ; j'en ai plus besoin que vous ! J'ai une grande position à soutenir, une grande cause à défendre.

GIB. Vous êtes bien de taille à suffire à la tâche.

MARÉ. Je n'en sais rien ! Ce jeune homme m'est très utile, je ne m'en défends pas.

GIB. Utile, soit ; mais indispensable, non.

MARÉ. Pardonnez-moi ! Je suis habitué à sa manière de travailler ; il est habitué à la mienne ; il me complète, c'est mon bras droit, c'est lui qui tient ma plume. Je suis content de son style et n'en veux pas changer. — Et puis, je l'aime, ce garçon ! Je veux le former sous mes yeux, à mon école. Où trouvera-t-il un apprentissage pareil à celui qu'il ferait chez moi ?

GIB. La question n'est pas là.

MARÉ. Où est-elle ? S'agit-il d'appointements ? Vous les fixerez vous-même. Que gagnerait-il en Amérique ? Je lui donne le double.

GIB. Mon dieu, monsieur...

MARÉ. Il veut son indépendance ? Il l'aura ! Personne ne saura qu'il m'appartient... j'aime autant ça ! Voyons, si vous lui portez le moindre intérêt, vous devez accepter mes offres. Elles sont belles !

GIB. Si belles, que je ne puis excuser mon refus qu'en vous disant toute la vérité. J'emmène Maximilien avec moi surtout pour le dépayser, pour l'arracher à un amour sans issue.

MARÉ. Il est amoureux? Parbleu, le beau malheur! nous l'avons tous été, et nous voilà!

GIB. Ce n'est pas une amourette, monsieur; c'est une passion.

MARÉ. Quoi? Une jeune fille qu'il ne peut pas épouser? 5

GIB. Précisément.

MARÉ. Que le diable emporte les jeunes gens! (*A part.*) Et ma réponse... après-demain. (*Haut.*) — Quand partez-vous? 10

GIB. Demain soir.

MARÉ. Donnez-moi au moins huit jours.

GIB. Pas un seul, monsieur; je suis attendu.

MARÉ. N'y aurait-il pas moyen d'arranger ce maudit mariage? 15

GIB. C'est tellement impossible que nous ne le désirons même pas.

MARÉ. La famille a donc des prétentions pardessus les maisons? Car enfin votre neveu est charmant de sa personne; il a un avenir magnifique, un présent très acceptable, puisque je lui donne... Oui, j'irai jusqu'à vingt mille francs. Que diable! c'est une position superbe! Qu'est-ce donc qu'il leur faut, à ces imbéciles-là? 20

GIB. Si je vous disais le nom de la jeune personne, vous n'insisteriez pas. 25

MARÉ. C'est donc une Montmorency?

GIB. Mieux que cela, monsieur! Pour en finir d'un mot, c'est mademoiselle Fernande.

MARÉ., *très pincé.* Ma fille?... Mon secrétaire se permet de lever les yeux sur ma fille?

GIB. Non, monsieur, puisqu'il part pour l'Amérique.

MARÉ. Bon voyage! elle n'est pas pour ses beaux yeux, mon cher monsieur. 5

GIB., *s'inclinant comme pour prendre congé.* Je le sais. Puisse-t-elle être heureuse avec monsieur le comte d'Outreville!

MARÉ. D'Outreville? Ah bien, oui!... (*Ramenant Giboyer en scène.*) Encore une obligation 10 que je vous ai! Tout est rompu, grâce à l'attitude que vous m'avez fait prendre.

GIB., *à part.* Je m'en doutais bien.

MARÉ., *arpentant la scène avec agitation.* Ma pauvre enfant! Un mariage annoncé partout! 15 la corbeille achetée, les bans publiés! Comment la marierai-je à présent? Et tout cela par votre faute, monsieur.

GIB., *immobile et froid.* Cette rupture ne vous préoccupait guère, quand je suis arrivé. 20

MARÉ. Hélas! je comptais sur ma gloire pour en réparer l'effet. Ma gloire! autre crève-cœur! Vous me livrez sans défense aux ennemis que je me suis faits! Je suis la bête noire d'un parti puissant et rancunier! Les quolibets vont pleu- 25 voir sur mon silence. Je n'ai plus qu'à me retirer de la scène politique, et aller planter mes choux. Le désastre est complet! le père est encore plus compromis que la fille. (*Il s'assied à droite.*)

GIB. Bah! une riche héritière n'est jamais assez compromise pour ne pas trouver un mari.

MARÉ., *abattu.* Oui, quelque gandin sans fortune qui la prendra pour son argent et qui la rendra malheureuse. 5

GIB. C'est vrai, vous avez raison... je ne songeais pas à ça. Un jeune homme désintéressé qui l'épouserait pour elle-même... c'est l'oiseau rare. Et puis, en supposant que vous mettiez la main dessus, voilà mademoiselle votre fille tirée d'embarras; mais vous, non. 10

MARÉ. Parbleu!

GIB. A moins que votre gendre ne fût de force à remplacer mon neveu auprès de vous; et cela ne se trouve pas non plus dans le pas d'un cheval. 15

MARÉ. A qui le dites-vous!

GIB. D'ailleurs, c'est bien assez d'un homme dans le secret de votre travail.

MARÉ. C'est déjà trop.

GIB. Comment sortir de cette impasse? 20

MARÉ., *se frappant le front.* Mais que nous sommes bêtes! ça va tout seul. (*Il va sonner, à la cheminée.*)

GIB., *à part.* Avec un peu d'aide.

MARÉ., *à part, redescendant en scène.* Ça me fera 25 le plus grand honneur. D'ailleurs, je ne peux pas faire autrement. (*Au domestique qui est entré.*) —Priez mademoiselle de venir me parler.

GIB. Vous avez une idée?

MARÉ. Ce ne sont jamais les idées qui me manquent, mon cher, c'est le style. Je vais vous étonner.

GIB. Que méditez-vous donc?

MARÉ. Ne cherchez pas : vous ne trouveriez jamais. Ils sont rares, les hommes qui conforment leurs actes à leurs paroles ; j'en suis un. — Je suis tout d'une pièce, moi, carré par la base : ce que je pense, je le dis ; ce que je dis, je le fais.

GIB., *à part.* C'est étonnant, comme je suis roué, quand il ne s'agit pas de moi.

Scène VI

LES MÊMES, FERNANDE

MARÉ. Ma fille... je te présente Monsieur de Boyergi, oncle de Maximilien. — Sais-tu ce qu'il vient de m'apprendre? Le départ de son neveu pour l'Amérique.

FERN. Il part? Il ne m'en avait rien dit.

GIB. C'est une résolution de ce matin, mademoiselle.

FERN. Ne viendra-t-il pas nous faire ses adieux?

GIB. Il a très peu de temps à lui ; il m'a chargé de vous présenter ses devoirs.

FERN. Il nous croit donc bien peu de ses amis? Dites-lui monsieur, que j'aurais été heureuse de

lui serrer la main, et que je lui souhaite tout le bonheur dont il est digne.

MARÉ. Il s'agit bien de bonheur pour lui ! Sais-tu la cause de cette résolution désespérée? Monsieur ne voulait pas me la dire; mais on ne me cache rien, à moi. Ce pauvre jeune homme s'en va pour t'oublier.

FERN. M'oublier?... (*A Giboyer.*) Croyez bien, monsieur, que je ne suis coupable d'aucune coquetterie. Le hasard seul a fait naître entre nous une espèce d'intimité que je regrette profondément, puisqu'il devait en sortir pour monsieur Gérard autre chose que de l'amitié.

MARÉ. C'est bel et bon, mais le mal est fait. Eh bien, ça me désole. Je fais le plus grand cas de ce jeune homme, moi. C'est un garçon de rare mérite et d'une élévation de sentiments plus rare encore.

FERN. Tu ne lui rends pas plus justice que moi.

MARÉ. Il est pauvre, tant mieux ! Bref, il ne dépend que de toi qu'il soit mon gendre. (*A Giboyer.*) Vous ne vous attendiez pas à celle-là, hein? (*A Fernande.*) Eh bien, acceptes-tu?

FERN. Oui, mon père.

GIB. Ah ! mademoiselle, merci ! je cours lui apprendre...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Gérard.

GIB. Ah ! les amoureux !... Il voulait partir sans vous revoir !

MARÉ., *bas.* Chut ! laissez-moi faire ! (*Il s'assied sur le fauteuil au milieu de la scène ; Fernande debout derrière lui.*) — Qu'il entre !

Scène VII

LES MÊMES, MAXIMILIEN

GIB., *à Maximilien, qui s'arrête un peu confus en le voyant.* Eh bien, oui, c'est moi. 5

MAX., *à Maréchal.* Je vois, monsieur, que je n'ai plus à vous annoncer mon départ. Je viens prendre congé de vous et de... votre famille.

MARÉ., *jouant la sévérité.* Ma famille, monsieur, applaudit d'autant plus à votre résolution, qu'elle 10 en connaît la véritable cause.

MAX., *à Giboyer.* Que signifie... ?

GIB., *joyeux.* J'ai tout avoué.

MAX. De quel droit livres-tu mon secret ?

MARÉ. Ce n'est pas sa faute : je le lui ai extirpé, 15 si j'ose m'exprimer ainsi. Ah ! mon gaillard, vous vous permettez d'aimer ma fille ! vous n'êtes pas gêné.

MAX. Monsieur...

MARÉ., *se levant.* Eh bien, moi... je vous la donne. 20

MAX. Ah ! monsieur, cette raillerie...

GIB. Il ne raille pas !

MAX., *très ému.* Quoi ! monsieur, malgré ma pauvreté ?

MARÉ. Votre mérite est une fortune.

MAX. Malgré ma naissance?

GIB., *anéanti, à part.* Je l'avais oubliée!

MARÉ. Qu'est-ce qu'elle a donc de particulier, votre naissance? 5

MAX. Ne le savez-vous pas? Je ne porte que le nom de ma mère.

MARÉ. Quoi? comment? Père inconnu!... (*A Giboyer.*) Et vous n'en disiez rien?

GIB. Hélas! je n'y songeais plus! 10

MARÉ. Vous n'y songiez plus! il fallait y songer. Ce n'est pas un détail indifférent!... — Si je brave les préjugés... je les respecte! et pour le monde...

GIB. Pour le monde, mon neveu est un orphelin, 15 et personne ne s'avisera de vérifier son état civil.

MARÉ. Au fait, c'est vrai. Personne n'ira vérifier... Et puis c'est un énorme avantage d'épouser un orphelin. On n'épouse que son mari, pas 20 de famille!

MAX. Pardon, monsieur, j'ai mon père.

GIB., *vivement.* Peu importe! il n'a aucun droit sur lui, ne l'ayant pas reconnu.

MAX. S'il n'a pas de droits devant la loi, il en a 25 dans mon cœur. Tu m'entends?

MARÉ., *à Giboyer.* Qu'est-ce que c'est que ce père? Comment s'appelle-t-il?

MAX. Giboyer.

MARÉ. Giboyer? L'auteur des biographies, le pamphlétaire?

GIB., *courbant la tête.* Oui.

MARÉ., *à Maximilien.* Mais, mon cher ami, à un pareil père vous ne devez rien, ni devant Dieu ni devant les hommes. Vous êtes trop heureux qu'il ne vous ait pas empêtré de son nom...

MAX., *avec éclat.* C'est pour cela qu'il ne m'a pas reconnu, et non pour se soustraire aux devoirs de la paternité. Il les a accomplis avec une abnégation surhumaine. Il m'a fait litière de son corps et de son âme. Qu'on le juge comme on voudra, je suis sa vertu, et ce n'est pas à moi de le renier!

GIB., *d'une voix tremblante.* S'il t'entendait, il serait trop payé! mais laisse-le achever sa tâche! puisqu'il a consacré sa vie à aplanir la tienne, ne lui inflige pas cette douleur, la seule qu'il n'ait jamais prévue, de devenir obstacle lui-même; ne lui refuse pas l'amère volupté du dernier sacrifice. (*A Maréchal, d'une voix ferme.*) Je vous le promets en son nom, monsieur, il disparaîtra, il s'en ira... bien loin!

MAX. Où il ira, j'irai: c'est mon devoir, c'est ma joie. Je ne le séparerai pas du seul homme qui puisse entourer sa vieillesse de respect et s'agenouiller à son lit de mort.

MARÉ. Ces sentiments-là vous honorent; mais ils sont absurdes, n'est-il pas vrai, monsieur de Boyergi?

GIB. Oui.

MARÉ. Vous pleurez? Eh! mon dieu, croyez-vous que, moi-même, je ne sois pas ému? Je le suis! Je rends justice à ce brave monsieur Giboyer, et je lui serrerais bien volontiers la main... dans un coin; mais je ne peux en faire ma société, quand le diable y serait. Ne me demandez pas l'impossible.

MAX. Je ne demande rien, monsieur.

MARÉ., *à part.* C'est souvent une manière de tout obtenir; je la connais. (*Haut.*) Je vous déclare que je suis au bout de mes concessions. Choisissez entre votre père, puisque père il y a... et ma fille.

MAX. Mais, monsieur, je n'ai même pas le droit de délibérer.

GIB. Je t'en supplie, ne t'inquiète pas de lui. Tu ne connais pas ces dévouements farouches qui se repaissent d'eux-mêmes. Va, le plus doux compagnon que tu puisses donner à sa vieillesse, c'est la pensée que tu es heureux.

MAX. Plus il me pardonnerait mon ingratitude, moins je me la pardonnerais, moi! — Non.

GIB., *tristement.* N'en parlons plus.

MARÉ., *avec humeur.* N'en parlons plus. Allez en Amérique, et grand bien vous fasse! Vous n'aimez pas ma fille, voilà tout.

MAX., *tombant dans le fauteuil du millieu avec un sanglot.* Je ne l'aime pas!

MARÉ., *de la porte.* Viens, Fernande. (*Fernande, qui a suivi toute la scène du fond du théâtre, s'avance lentement vers Maximilien et, lui prenant la tête entre ses mains, lui donne un baiser au front. Puis elle se redresse et regarde son père.*) Es-tu folle? Me voilà bien maintenant! Vous triomphez, monsieur, vous êtes maître de la situation; il ne vous reste plus qu'à amener monsieur Giboyer chez moi et qu'à l'installer dans ma robe de chambre.

FERN., *à Giboyer.* Je serai heureuse, monsieur, que vous m'appeliez votre fille.

MARÉ. Quoi! c'est lui?

FERN. Tu ne l'avais pas deviné? (*Elle tend ses mains à Giboyer, qui les couvre de baisers.*)

MARÉ. Mais alors, il n'y a rien de changé dans une situation... que j'acceptais. Ce que je vous demande, monsieur de Boyergi, c'est de n'y rien changer.

GIB. Je n'en ai pas envie.

MARÉ., *à part.* J'aurai deux secrétaires au lieu d'un.

GIB., *à part.* C'est égal, je partirai pour l'Amérique après le mariage.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le marquis d'Auberive.

Scène VIII

LES MÊMES, LE MARQUIS

MARÉ. Arrivez, monsieur le marquis, et soyez le premier à apprendre le mariage de votre pupille.

LE MAR., *regardant Gérard et Fernande.* Avec monsieur Gérard? Je m'y oppose. 5

MARÉ. Oh! oh! vous vous y opposez! Et de quel droit? Je suis le père de ma fille, peut-être?

LE MAR. C'est vrai, mais savez-vous qui est monsieur? 10

FERN. Je l'aime!

LE MAR., *à part.* Patatras! — Non! (*Haut.*) Ventre-saint-gris! je m'étais habitué à l'idée que vous épouseriez quelqu'un des miens, ma chère Fernande, et, à mon âge, on ne change plus ses 15 habitudes. — Jeune homme, vous êtes orphelin... par destination du père de famille; je n'ai pas d'enfants; je vous ai donné les soins requis par le Code: je vous adopte.

MARÉ. Hein? 20

GIB. Je vous remercie du fond du cœur, monsieur le marquis.

MAX. Moi aussi, je vous remercie bien; mais je ne suis pas accoutumé à avoir beaucoup de pères; j'en ai trouvé un bon, et je m'y tiens. 25

LE MAR. Prenez garde ! C'est de la grandeur d'âme aux dépens de Fernande.

FERN. Cette noblesse-là me suffit.

LE MAR., *à Maréchal.* Il me semble qu'on pourrait vous consulter un peu. 5

MARÉ. Ce ne serait que convenable, et j'avoue que je serais enchanté que mon gendre... ah ! mais non ! Ah ! mais non ! je suis démocrate.

GIB., *à part.* C'est qu'il le croit !

LE MAR. Allons, puisque vous perdez tous l'esprit... 10 (*A part.*) J'adopterai mon petit-fils !

Notes

PAGE 2. **Personnages.** Names in Labiche's plays are usually suggestive of character. **Giboyer** recalls *giboyeur*, a professional hunter, and so one who preys on the folly and weakness of others. The name **Maximilien** in French comedy is usually given to sympathetic, upright young men. **Maréchal** fits exactly the wealthy snob by its combination of aristocratic and plebeian suggestions, for it originally signified "farrier," "horse-shoer" or "horse-tender," and then in Merovingian times, like the Latin *comes stabuli* for *connetable*, a "marshal" at court. **Fernande** and **Dubois** give no occasion for comment. **Auberive** is the name of a village in the then very backward department of Haute-Marne, but by its suggestion of the clerical vestment *aube* (Latin *albus*) and *rive* (border, bank) hints at one who borders on the clerical. **Outreville** obviously suggests provincial narrowness. The German **Pfeffers** given to an intriguer is an appeal to patriotic prejudice. **Haute-Sarthe** recalls the department Sarthe, part of which is mountainous (*haute*) and shares somewhat of the Breton religious spirit. **Couturier** is from the obsolete *couturer*, "cover with scars." The name therefore combines mediævalism, religious conservatism, and provincial prejudice. **Vrillière** recalls *vrille* ("gimlet" and also "tendril") and so is one who clings and bores. **Vieuxtour** is of course an ancient ruin.

PAGE 3, line 1. **cabinet,** *office* or *study.* 3. **armoire d'armes,** *armorial bearings*, or possibly *a case containing weapons*, or an

artistically arranged *trophy of armor*. 7. **xérès**, *sherry*, from the Spanish port Xeres. 11. **loin**, *i.e.* it was long since he had had appetite.

PAGE 4, line 2. **conjungo** (Lat., "marry") **dans l'œil**, as we say, "a wife in his eye." 19. That is: more anxious for the family tradition than for himself. So the English say: More Catholic than the Pope. 25. **chute**. To pass from aristocratic service to independence seems to him a fall. Thus Augier implies that the aristocratic social system weakens vitality of character. 27. **A quinze pas**, *i.e. At a respectful distance.*

PAGE 5, line 3. **fait**, *served.*

PAGE 6, line 4. **du même pas**, *immediately.*

PAGE 7, line 9. **enfant terrible**. The sincerity of children makes them dreaded by those who seek to hide intimate or domestic relations. 15. **C'est comme cela**, *That's all right*, here. The phrase has many shades of meaning. 18. **Flatteuse**. He implies that he is too old to be compromising to any woman. 20. **Égérie**, *Egeria*, a mythical nymph and counselor of Numa, the law-giver of ancient Rome. 23. **Déodat**. Louis Veuillot (born 1813—died 1883) is meant. He was a talented and much hated journalist of the reactionary party in France, and especially distinguished by his bitter criticism of Victor Hugo and by his editorship of the ultra-Catholic *Univers* (1848–1861 and 1867 till his death). He replied to this attack of Augier by a mordant pamphlet, *Le Fond de Giboyer* (1863). The suspension of the *Univers* (1861) is taken by Augier as signifying the political death of the polemic editor. 29. **hussard**. Hussars are supposed to be particularly bold and dashing soldiers.

PAGE 8, line 2. **Conviciator angelicus**, "*Angelic reviler.*" The words parody the names given to the doctors of the mediæval church, and allude to the fierceness of Veuillot's denunciations. 3. **sommes en règle avec**, *have settled with*, *i.e.* done due honor to. Familiar. 13. **larderait**, "*baste*," *riddle.*

Familiar. 15. **mangerait à la croque-au-sel,** "eat, crunching him with salt," as one eats a radish, *i.e. eat him raw.* 17. **de bonne foi,** *honest in his convictions.*

PAGE 9, line 2. **Lyon,** *Lyons*, chief city on the Rhone.

PAGE 10, line 7. **Chambre,** the *Chamber of Deputies* of the French Parliament, corresponding to our House of Representatives. 8. **Université.** The University of France, founded by Napoleon I., is under direct government control. There was here no such freedom of teaching as has prevailed in Germany. This the liberals Michelet and Renan both experienced, but the allusion here is to the latter, who was appointed in 1861 Professor of Hebrew in the Collège de France, but was not allowed to lecture during the Empire on account of his religious views and of violent conservative agitation. 24. **Constitutionnel,** a noted journal which in 1862 represented the mildly liberal sentiments of the *grosse bourgeoisie* (l. 27), or wealthy commercial class. George Sand, Sainte-Beuve, and Thiers wrote for it. **Voltarien,** *i.e.* one who sympathized with the views of the ironical skeptic Voltaire (1694–1778), who was politically a conservative, though opposed to all spiritual authority. 26. **les,** *i.e.* the recruits. 29. **Révolution.** The first revolution, 1789, is meant, not the socialistic effort of 1848. Though 1789 gave the commercial class an increased and eventually a controlling power in France, they have found themselves in turn compelled to yield this to the democratic masses, and so, from having been radicals, have tended to become conservatives. This is the explanation of what follows.

PAGE 11, line 4. **marrons.** We have the same saying about the "cat's paw." **ventre-saint-gris.** This was the favorite and untranslatable oath of King Henry of Navarre, and as such is affected on the stage by the old nobility and by those who ape them. See, for instance, page 57, l. 1. 8. **droit divin.** The *divine right* of kings was the cardinal principle of the legitimist or Bourbon party. 10. **renverra à leur moulin,**

send them back to their proper place. Proverbial. 13. **farine.** We should say "*stuff.*" The word is used with reference to *moulin.* 20. **client,** *retainer.* An aristocratic application of the Roman use of the word. 21. **subrogé-tuteur,** *substitute guardian,* appointed wherever the interests of the legal guardian and ward are found to be hostile.

PAGE 12, line 10. **colère.** His anger was ironical. He intended to make the baroness fear and therefore serve him. 28. **rendrez** and **placer** take **main** in its figurative sense.

PAGE 13, line 3. **Lenormand,** a famous fortune-teller, whose dream-book is still consulted by the credulous. 24. **Berlinoise,** *Berlin woman.* 25. **faubourg Saint-Germain,** the aristocratic quarter of Paris.

PAGE 14, line 1. **pavillon,** *veil,* here. He means that since her marriage had not sufficed to disguise her past, she sought to fortify her social claims by ostentatiously mingling in the aristocratic and clerical political intrigues, having, in his opinion, no honest interest in religion, but thinking that to conquer admittance into the circles of the old aristocracy was worth a feigned conversion, just as Henry IV. (of Navarre) had gained the submission of Paris (1593–4) by joining the Roman Church with the remark here quoted (l. 3). 6. **somnambules.** She compares his ideas to the hallucinations of *sleep-walkers.* 9. **vingt pour un,** *twenty as easily as one.* 14. **hic** (Latin), "*hitch*" or *point,* here.

PAGE 15, line 21. **Comtat,** *i.e.* County Venaissin, formerly one of the domains of the popes, now part of the department of Vaucluse, on the east bank of the Rhone, and noted for unenlightened conservatism. **en,** *like a.* 26. **porte,** *i.e.* on his coat-of-arms. Whether *three gold roundels on a blue ground* has any heraldic significance I cannot discover.

PAGE 16, line 11. **coureurs de jolies filles,** *lady-killers.* The word bears also a more reproachful sense. 22. **Effilé,** *spun out thin.* Alluding to his gawky figure.

PAGE 17, line 2. **Goliath.** See 1 Samuel xvii. 4 *sqq.* **tiens de,** *take after.* 15. **gratior,** etc. *Moral excellence is more pleasing in a beautiful body.* Latin. 25. **Sainte-Agathe** appears in Augier's *Lions et renards*, where he is a leading character.

PAGE 18, line 15. **reconduisent,** *accompany guests to the door.*

PAGE 19, line 22. **Comme ça ?** *On the instant?* The phrase has many other meanings. **Pan,** *Bang*, or any exclamation that will indicate the eager suddenness of the count's decision. 27. **Avignon,** the residence of the popes from 1305 to 1379, a city on the Rhone, about sixty miles from Marseilles.

PAGE 20, line 1. **ban,** *notice of marriage intention*, to be made on two successive Sundays, at the office of the *maire.* 12. **routurière,** *plebeian*, in origin, not necessarily in manners or breeding. 15. **sine qua non** (Latin, "without which not"), *essential*, *absolute.* 26. **pierre d'achoppement,** *stumbling block.* Cp. Isaiah viii. 14, and Romans ix. 32–33.

PAGE 21, line 3. **née de,** *by birth a.* 4. **Vertpillière** is an appropriate name for a mediæval robber baron, for *vert* used to mean "bold;" and *pilleur* is still "plunderer." 6. **industrie noble.** Before 1789, agriculture and mining were permitted to nobles, without derogation; but no other gainful occupations were tolerated by social usage. 8. **bord,** *party* here. 15. **haut la main,** *haughtily*, *proudly.* More often written *haut à la main.* **Cathelineau,** a Vendean general, killed in an attack on Nantes, in the reactionary rebellion against the French Republic in 1793. Hence the allusion in line 19. 19. **tribune.** Deputies in France speak from a raised pulpit, not from their places, as with us.

PAGE 22, line 24. **habille,** *i.e. superintends your dress*, which seems to the marquis provincial. 26. **donneur d'eau bénite** In the porches of French churches, poor and also ostentatiously humble persons offer holy water to the entering and departing

worshipers, on peculiar, long-handled brushes. In dress, they naturally have, or affect, a meek simplicity.

PAGE 23, line 13. **Palsambleu** (*par le sang de Dieu*), equivalent to *Good gracious!* **c'est affaire à vous**, *you know best.* 24. **de plain-pied**, *on equal footing.*

PAGE 24, line 9. **la main**, *a hand's breadth.* Observe that he echoes the words of the marquis (p. 21, l. 17 *sqq.*). 11. **A qui en a-t-il**, *Whom is he aiming at.* 23. **fin connoisseur** is, of course, ironical.

PAGE 25, line 5. **virus libéral**, *trace of the liberal poison.* 8. **renoncé**, etc., is imitated from the ancient baptismal formula, "Dost thou renounce the devil and all his works, the vain pomps," etc. 11. **Rousseau** (1712–1778) was, for the greater part of his life, very far from an *ami* of Voltaire, and their doctrines were fundamentally opposed, yet both aided powerfully to provoke the great Revolution, of which the refrain of a once popular song said, with partial justice: *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau.* 17. **Depuis**, etc. That is: He thinks so *since he has ceased to be one of them* himself. 21. **biens nationaux**, *confiscated estates*, which were very numerous during the early years of the Great Revolution. These had been in the main the property of the old nobility and the clergy, and their purchasers, forming a new landed gentry, were peculiarly hateful to the elder aristocracy. 24. **philosophie**, *philosophy*, became, in eighteenth century France, synonymous with opposition to the traditional theology and to the supernatural. See my *Modern French Literature*, pp. 103–105.

PAGE 26, line 11. **Quelque chose comme cela** is ironical. 15. **sapristi** (*Sanguis Christi*, Latin). Equivalent to "*Confound it*," here. 19. **-z-**. In rhetorical declamation, hiatus is sometimes avoided by the insertion of *-z-*, which therefore has here a touch of the mock orator.

PAGE 27, line 8. **d'ici là**, *from now till then.* 16. **rendrez**

mon titre. Note that this bitter irony is quite wasted on Maréchal. 20. **mis,** *dressed.*

PAGE 28, line 6. **vôtre.** He disclaims the literal application of *monsieur* to himself by the marquis. 13. **oncle à la mode de Bretagne,** *i.e.* his unacknowledged father. **Bretagne,** *Brittany,* on the west coast of France.

PAGE 29, line 5. **à chaux et à sable,** *i.e.* of the hardest mortar, fit to resist all extremes of weather (**intempéries**). 12. **sérieuse,** here, *settled, permanent,* or *fitting,* but in line 13, "solemn." 14. **pompes funèbres,** *funeral corporation,* a licensed monopoly in many French cities. "Almanach Hachette," 1896, pp. 427 and 430, gives a good idea of the character and cost of the service. 16. **contrôleur,** *ticket-takers.* **théâtre des Célestins,** a theater in the former monastery of the Celestines. It was an establishment of an inferior class. 25. **tirer votre épingle du jeu,** *get out of your trouble.* A phrase taken from a child's game. In line 28, Giboyer plays on the literal meaning of *épingle.*

PAGE 30, line 5. **prix Montyon.** Several prizes, founded by Baron de Montyon (1733–1820) to reward magnanimity or heroism, are distributed annually by the French Academy. They are often called *prix de vertu.* 6. **m'empêchait de dormir,** *i.e.* because I was so eager to win it. Ironical. 9. **avais le pied à l'étrier,** *i.e. was in a fair way to rise.* 12. **collège,** *boarding school, academy,* or *high school,* not "college" here. 13. **du jour au lendemain,** *immediately.* 16. **bouc émissaire,** *scapegoat.* Every French newspaper has a "responsible editor," who must answer to the courts and police for its contents. When the press laws were severe, dummy editors were hired to undergo the sentences of arrest (**peines**). Such an "editor" was Giboyer. 17. **au pluriel.** *Homme de peine* would mean "porter," "drudge." 21. **quarante-huit,** year of the Second Revolution and of the short-lived socialistic republic.

PAGE 31, line 7. **tunique de Nessus** was a cloak given by Deianira to Herakles (Hercules) which he could not remove, though it tortured him to self-destruction. The former part of the speech refers to *Les Effrontés*, an earlier play of Augier. See Introduction, pp. v–vii. 15. **fascine**, *breastwork* here. 22. **épingle**. See page 29, l. 25. 24. **ne donnait pas de l'eau à boire**, *i.e. did not yield a living.* 29. **épicées**, "*spicy.*" Colloquial.

PAGE 32, line 3. **à l'emporte-pièce**, *in* "*slashing,*" or *bitterly satirical style.* 8. **sacerdoce**, "*priesthood,*" *i.e.* devotion to justice. 10. **sterling** (English), *sound*, "*first-class.*" Colloquial. **n'y avait pas à tortiller ni à faire la bouche en cœur**, *was no time to squirm or make wry faces.* 16. **à fleur d'eau**, *on the surface, i.e.* recognized, avowable. **il se tripote**, *there are huddled*, or *squirm.* 17. **vaseuses**, "muddy," *i.e.* "*shady.*" Colloquial here. 19. **bureau**, *intelligence office* here. 20. **restaurant**, *nutritious, restorative.* 21. **mangé de la vache enragée**, as we say: "*gnawed my finger-nails,*" *i.e.* been reduced to great straits. 23. **ès (en les)**, used only in university titles. 29. **marotte**, *notion, hobby.*

PAGE 33, line 4. **tulurtaine**, *fancy, notion.* **des tabatières**, *i.e. of the collectors of snuff-boxes.*

PAGE 34, line 6. **boulet**, *ball and chain*, such as are fastened to prisoners to prevent escape or rapid movement.

PAGE 35, line 3. **portant**, *helping* or simply *with.* 13. **Boyerson**, like Boyergi (page 38, l. 12), is a partial anagram of Giboyer.

PAGE 36, line 14. **pélican**. Mediæval legends say that the pelican nourishes its young by blood drawn from its own breast, hence old bestiaries and hymns make this bird a symbol of Christ. The English version of the play is called *The Pelican.* 17. **traitement**, *salary.*

PAGE 37, line 3. **garnement de lettres**, *literary scapegrace.*

9. **biscornu** (Latin, "double horned"), *illogical, eccentric.* 14. **vous brochais . . . une tartine de D.**, *fix you up a dose in D.'s style.* Familiar. 18. **rouler**, "*smash*," "*lay out.*" Slang here. **tomber**, *trip up.* 19. **philosophe**, *materialist* rather than "philosopher." See note to page 25, line 24. **tirer la canne**, etc., *i.e. act as corporal and policeman before the ark of the church*, clearing a way for its triumphant progress. The figure was suggested by 2 Samuel vi. 5. 20 **Bourdaloue** (1632–1704), a famous Jesuit preacher. 21. **Turlupin**, a famous low comedian of the early seventeenth century. Hence *turlupinade*, "low farce," "vulgar jest." 22. **Dies iræ**, first words of a famous Latin sequence on the *Day of Wrath* or Judgment. 23. **mirliton**, equivalent to *fife*, but see dictionary. 26. **discours de tribune**, *parliamentary oration.* See note to page 21, line 19. 28. **Oui-da! je tiens**, *Why, certainly, I keep in stock.* Commercial, and so ironical, here. 29. **à part**, *extra, i.e.* not for the salary named.

PAGE 38, line 4. **me va**, *suits me.* 19. **regisseur au théâtre**, *property man*, and hence well acquainted with theatrical "make up" and disguises. **Marseille**, *Marseilles*, port on the Mediterranean.

PAGE 39, line 2. **pans coupés**, "flats" forming the scenery. **métier**, *frame* here. 6. **quand**, etc. These and the verses quoted throughout the following scenes are from Lamartine's *Jocelyn* (Époque ix., 27th Oct. vv. 129–143). This sentimental epic was well fitted to charm the romantic morbidity of Madame Maréchal.

PAGE 41, line 15. **toute portée**, *naturally led.* For the feminine adverb see any grammar. 20. **lui en vouloir**, *blame her.* 25. **nous autres.** Translate *autres* by accenting *nous.* 28. **en herbe**, *i.e.* before it was full-grown. The phrase is properly *mangé en herbe*, and is taken from Molière, *L'Avare*, Act ii, Scene 1.

PAGE 42, line 21. **romans.** George Sand has several answering to this description. 28. **brr,** an exclamation of shivering and also of surprise, *whew!*

PAGE 43, line 2. **contrefacteur.** Distinguish from *contrefaiseur.* 24. **y tient,** *insists on it, i.e.* on making him an object of sentimental pity. 27. **Mentor,** the guide and instructor of Télemaque (Telemachus) in Fénelon's story of that name.

PAGE 45, line 20. **Pimbêche,** "*Saucebox.*" Also, "pert," or "stuck-up girl." Familiar.

PAGE 46, line 11. **à moins,** *for less cause.*

PAGE 47, line 17. **nous,** familiar for *vous.* 18. **ganache,** *old fogy, stupid fellow.* Often with a shade of political meaning, as in Sardou's play, *Les Ganaches.*

PAGE 48, line 4. **sur la tête,** *i.e.* rather than not go at all. 11. **Œuvre,** *Mission* here. 27. **Société des tabernacles,** *Altar Society.*

PAGE 49, line 2. **tapis des fidèles,** *kneeling rug* for use in church, probably at the altar. 27. **pataquès,** *blunder.*

PAGE 50, line 7. **mettez-moi au courant,** *explain the matter to me.* **de grâce,** *please.* 11. **natte,** *switch* of false hair.

PAGE 51, line 19. **romanesque,** *romantic.* Note that the romantic literary school of 1830, though no longer fashionable in 1862 among Parisian men, was still prized in women, and had a strong hold on provincial taste.

PAGE 52, line 3. **lis,** *i.e.* the handwriting of Maréchal's speech, which, as we know, was Giboyer's. 9. **Saint-Thomas d'Aquin.** Very fashionable church in the aristocratic Faubourg Saint-Germain.

PAGE 53, line 8. **chaises.** As a rule, French churches have, instead of pews, detached chairs which may be hired for any service from attendants for a small fee. See my note to *Moi,* p. 104, l. 18.

PAGE 56, line 16. **vilenies,** *base things.* The word suggests cant.

PAGE 57, line 11. **à l'autel,** *i.e. to your marriage.* 13. **la future,** *i.e. the bride.* 17. **en peine de,** *in any trouble to find an.* **Uno avulso,** etc. (Latin), *If one is overthrown, a second will not be lacking.* Misquoted from Virgil, *Æneid,* VI. 143. 20. **Valtravers,** literally, "lateral valley," and so suggesting an out-of-the-way place. 21. **Aureus** (Latin), *A golden,* continues the quotation of l. 17.

PAGE 58, line 5. **Faites-en donc autant,** *Do as well then for yourself* (as I have tried to do for you).

PAGE 60, line 9. **tiens à,** *desire to* here.

PAGE 62, line 6. **je serais . . . que vous ne me traiteriez pas,** *I might be . . . and yet you would not treat me.*

PAGE 64, line 10. **relever,** *depend* here. 14. **feuille,** *signature* of 16 or 24 pages. **petit texte,** *fine print.* 20. **fable.** It tells how the Wolf preferred precarious liberty to well-fed ease and a dog's collar. La Fontaine, ii. 5.

PAGE 65, line 9. **patito,** *favorite.* Slang from the Italian. 11. **où le bât vous blesse,** equivalent to *where the shoe pinches.* From Molière, *Sganarelle,* Scene 21. 12. **donné dans l'œil à,** *struck the eye of,* or *appealed to.* 14. **manteau.** The allusion is to Joseph's cloak (Gen. xxxix. 12.). 15. **platonique,** *i.e.* cerebral, or *platonic,* in her affections. 16. **en fait tous les frais,** bears the whole expense.

PAGE 67, line 23. **s'acquiert,** *can be bought.* Note the play on words, and the absurd fatuousness of what follows.

PAGE 69, line 28. **tumulte.** The Chamber of Deputies enjoys an unenviable reputation for noisy discord.

PAGE 72, line 11. **pas de quoi,** *no cause,* or *reason,* for thanking me. 23. **épigramme.** She means to ask if he had chosen the book with ironical or sarcastic intentions.

PAGE 73, line 19. **mal en train,** *indisposed.*

PAGE 74, line 4. **jeton,** *bad penny* here, *i.e.* he looks like a hypocrite, or "fraud." 7. **corbeille,** *bridegroom's gift* to the bride, fixed by custom at about one-tenth of the dowry. 15. **parchemin,** *title.* 18. **Bonaparte.** Napoleon I. was noted for the speed of his military operations. 23. **king-charles,** *i.e. pet spaniel* of a breed then most fashionable.

PAGE 75, line 9. It is customary to introduce the social inferior to the superior; hence his annoyance. 20. **Madeleine,** great Parisian church, noted for its music and classic architecture. It can be heated (**chauffée,** l. 26), which is seldom the case with older churches.

PAGE 76, line 6. **philosophe.** Cp. p. 25, l. 24. 9. **A telles enseignes,** *to such an extent that.*

PAGE 77, line 19. **double entente.** We are apt to say, wrongly, *double entendre.*

PAGE 80, line 1. **Ne vous en prenez qu'à,** *Attribute it only to,* or *Blame only.*

PAGE 81, line 24. **histoires,** *tales, scandals.*

PAGE 86, line 13. **l'orthographie,** *i.e. the ABC* of moral education.

PAGE 87, line 25. **Dame,** *Really* here.

PAGE 89, line 4. **Viroflay,** a summer resort about nine miles from Paris, between Sèvres and Versailles. 19. **Pactole,** *Pactolus,* a river in Lydia, reputed to flow over sands of gold. Midas bathed in it, and acquired thereby the power of turning all that he touched to gold. Hence, *to announce Pactolus,* is "to promise inexhaustible wealth."

PAGE 90, line 12. **Bordeaux,** port at the mouth of the Garonne and shipping point of the wine of that name. 15. **du M. retour des Indes,** *a Maximilian of the sort that comes back from India.*

PAGE 91, line 14. **légitimiste**, title of the political party supporting the divine right of the old royal line to the French throne.

PAGE 92, line 16. **ce qui en vaut l'aune**, *what it's worth by the yard.* Commercial, and so, in this connection, contemptuous.

PAGE 93, line 2. **utopies**, *utopias*, unrealizable fancies. 9. **Restauration.** When the Bourbon kings were restored (1814, 1815), they attempted to stop, and even to reverse, the currents of social and political reform that had sprung from the Revolution and the Empire. They were themselves forced to retire in 1830. 17. **quatre-vingt-neuf**, *1789*, the first year of the great Revolution.

PAGE 95, line 9. **chenapan**, *scamp, scapegrace.* Colloquial. 19. *whist* (English). The game originated in the sixteenth century, but this name first appears in 1621 in England.

PAGE 96, line 9. **bien pensantes**, *religiously minded.* The phrase has a savor of cant. 23. **baby** (English), *i.e.* the youngest. Augier means to insinuate that the young men of France were all opposed to the reactionary policy.

PAGE 97, line 19. **naissance**, *pedigree*, noble descent.

PAGE 98, line 7. **boston**, game of cards apparently originating in the English town of that name, but now played chiefly in France.

PAGE 99, line 6. **Et d'une**, *There's one.* 14. **vous le donne en dix**, *will give you ten guesses.*

PAGE 100, line 3. **protestant.** The Calvinists of France are as a rule conservative, but too few in number to warrant any claim to leadership. Note the name, *Aigremont*, "sour-hill." 5. **raisonne sa folie**, *i.e. shows method in his madness.*

PAGE 101, line 7. **l'attache du grelot**, *tying the bell*, alludes to La Fontaine, *Fables*, ii., 2, where the rats devise a plan to warn themselves of the cat's approach by putting a bell on his

neck, but can find no rat willing to tie it on. The metaphor is rather lame here.

PAGE 102, line 13. **arguments.** Note that all these had been suggested by herself with really masterly hypocrisy. 22. **un sien cousin,** we say, *a cousin of his.*

PAGE 103, line 8. **Ame antique,** *i.e.* showing such devotion as the Roman Scvæola or the three Decii. See classical dictionary. The baroness throughout this admirable scene is a worthy pupil of Molière's Tartufe. 11. **Et de deux,** *There are two.* See p. 99, l. 6.

PAGE 106, line 22. **l'air de conspirer.** Note that the baroness expects the conduct she has suggested to produce the exact opposite of what she has pretended. She wishes to marry the count herself, and as a first step to that end has to make his marriage to Fernande impossible.

PAGE 108, line 14. **bras dessus bras dessous,** simply *arm in arm.* 26. **écrevisses.** Since *crabs* are supposed to walk backward they symbolize reactionaries. 29. **léché la boue.** Cp. p. 94, l. 29.

PAGE 109, line 12. **aient un pied de nez,** *may be fooled,* "*feel cheap,*" *be baffled.* Slang, probably originating from the vulgar gesture of "making one's nose a foot long" by aid of the thumb and outstretched fingers. 14. **souffler,** *filch, steal away.* Colloquial. **boxeur,** *hired fighter, bravo.* 17. **chouannerie,** from Chouan, a name given to the royalist rebels of western France in 1793 and, later, by their opponents, to the Legitimists as a political party, which is recruited, so Augier asserts, from the Aristocracy, the needy sycophants (**salles à manger**) and the ladies' men (**boudoirs**), who imagine (l. 23) that all who take a snobbish interest in their acts have devotion to their cause.

PAGE 110, line 3. The allusion is to the successive failures of all reactionary cabinets and to the revolutions of 1830 and 1848.

PAGE 111, line 1. **à son corps défendant,** *against its natural impulses.* 22. **elle aime,** etc., *i.e.* likes to meddle in everything above her station, and so "burns her fingers" metaphorically. 26. **Après cela,** *After all* here.

PAGE 112, line 3. **le père Vernier,** *Father Vernier,* a preacher of whom I can learn nothing further. 6. **refusait du monde,** *had to turn people away.* 14. **chamois,** *buff.* 16. **bouillonne,** *puffed,* of millinery. 22. **carmélite,** *i.e.* of cut and color like the dress of Carmelite nuns, which, after several changes, is now dark brown, with a white cape and hood.

PAGE 113, line 14. **On le sonne,** *i.e. They treat him like a servant.*

PAGE 116, line 8. **échauffourée,** *piece of temerity.* Antiquated military term. 28. **de mon bord,** *of my opinion.*

PAGE 118, line 10. **religion philosophique,** *religious rationalism.* See p. 25, l. 24. 22. **Cassandre,** not Cassandra of Troy, but the standing name in Italian and early French comedy for the duped old man. Augier uses the expression often in this sense; *e.g. Le Gendre de Monsieur Poirier,* I, 3. 26. **ne le porteront pas en paradis,** *shall not do it with impunity.*

PAGE 123, line 11. **nous gâtez,** *are "spoiling" us* by such frequent visits.

PAGE 126, line 7. **maréchal.** See the note on the name Maréchal, p. 143. 15. **Saint-Cloud,** a suburb of Paris, on the Seine, about two miles west of the Pont du Jour, and once famed for a beautiful palace destroyed in 1870. 17. **Robillard** is made up of *robe* and the suffixes *ille* and *ard. Robe* is a lawyer's gown (*gens de robe,* "men of the law"), *ille* is a diminutive, and *ard* has a suggestion of grossness (*richard, lignard,* etc.). The name therefore signifies "shrewd little shyster." 18. **procureur,** *attorney, solicitor.*

Page 127, line 2. **gentillâtre.** The suffix is contemptuous

Cp. *bellâtre*, etc. **râpé**, *threadbare*. Of course, Maréchal's emphasis has become comic since p. 126, l. 23. 3. **casse aux gages**, *discharge*. This commercial and somewhat vulgar term, like many in Maréchal's succeeding speeches, is supposed by Maréchal to add force to his new democratic convictions. 4. **Comme ça se trouve**, *What a coincidence*. 7. **commun**, *vulgar* here, and often when used by aristocrats. 8. **à la bonne franquette**, "*right out*." Familiar. 9. **afféterie**, *affectation*, or *cant*. Rather antiquated. 11. This is from a popular song by Béranger. 13. **cannibale**, *savage* in colloquy. 19. **gynécée**, *women's apartment*. From Greek. French Liberals, since the later eighteenth century, have always affected a sort of classical cant, both in proper names and in phrases; hence the comic force of the word here. 23. **le d'Outreville**. This use of the article is familiar. Cp. p. 127, l. 3.

PAGE 128, line 5. **efflanqué**, *lank, gawky*. Familiar. 13. **Moniteur**, a newspaper founded in 1789, and from 1800 till 1868 the official organ of the governments of France. It then became an independent Orleanist journal, and its place was taken by the *Journal Officiel*.

PAGE 129, line 10. **revient**, *belongs, is due*.

PAGE 130, line 4. **de taille à**, *strong*, or *great enough to*. 22. **j'aime autant ça**, *I'd as lief have it so;* a delightful bit of naïveté.

PAGE 131, line 19. **pardessus les maisons**, *i.e. beyond reasonable limits*. Familiar. 27. **Montmorency**, one of the oldest and proudest families of France. See *Encyc. Brit.* xvi. 791, for details.

PAGE 132, line 1. **pincé**, *stiffly*. 4. **pour ses beaux yeux**, simply *for him*. Very familiar. Cp. p. 127, l. 3. 25. **quolibets** (from Latin), *sneers*, or *scurrilous jests*. 27. **aller planter mes choux**, *i.e retire to country obscurity*.

PAGE 133, line 3. **gandin,** *society man, fop, dandy.* 8. **oiseau rare** (Latin *rara avis,* from Horace, *Satires,* ii. 2, 26) is proverbial, as in English. 13. **de force à,** *of sufficient ability to.* 15. **dans le pas d'un cheval,** *i.e.* "in a hurry." Proverbial and very familiar, hence the irritation of Maréchal's interruption. 22. **va tout seul,** *is a matter of course.* He means that to give Henriette to Maximilien will both suit his convenience and prove the sincerity of his new political views.

PAGE 134, line 8. **carré par la base,** *square set, i.e.* constant in my convictions. 10. **roué,** *smart.* Familiar.

PAGE 136, line 16. **gaillard,** *fine fellow.* Familiar. 18. **pas gêné,** *presumptuous, "free."* Familiar.

PAGE 137, line 13. **préjugés.** Note that, while he is willing to challenge the prejudices of aristocracy, he still dreads those of the middle class bourgeois *monde.* 16. **s'avisera de verifier son état civil,** *will ever think of looking up his legal status.*

PAGE 138, line 7. **empêtré,** *encumbered, loaded down.* 11. **m'a fait litière de,** *has sacrificed* (more commonly "wasted," or "squandered") *for my sake.*

PAGE 139, line 6. **en faire ma société, quand,** etc., *associate publicly with him, even though there should be "the deuce to pay."* Familiar.

PAGE 140, line 6. **me voilà bien,** *nice position I'm in!*

PAGE 141, line 12. **Patatras! — Non.** *Ridiculous! — But no!* (with a sudden change of tone and purpose). 14. **des miens,** *i.e.* of the aristocracy. 17. **destination** (legal), *declared determination, i.e.* of your father to recognize you. 19. **Code,** that is, the *Code civil des français,* or *Code Napoléon,* compiled in 1800, and since somewhat modified. Its 2281 articles deal, in three books, with persons, property, and the manners of acquiring property. The French have also a Penal Code, and

supplementary codes of civil procedure, of criminal investigation, and of commerce.

PAGE 142, line 9. With this parting thrust, Augier suggests that men of Maréchal's stamp had shown themselves, in the crises of French history, incapable of the deep political convictions of the aristocracy and the democratic masses.

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

50M—9-40

Tx
448.73
A921fw

Augier, E.
Le fils de Giboyer.

648119

NAME	DATE	NAME	DATE

6481